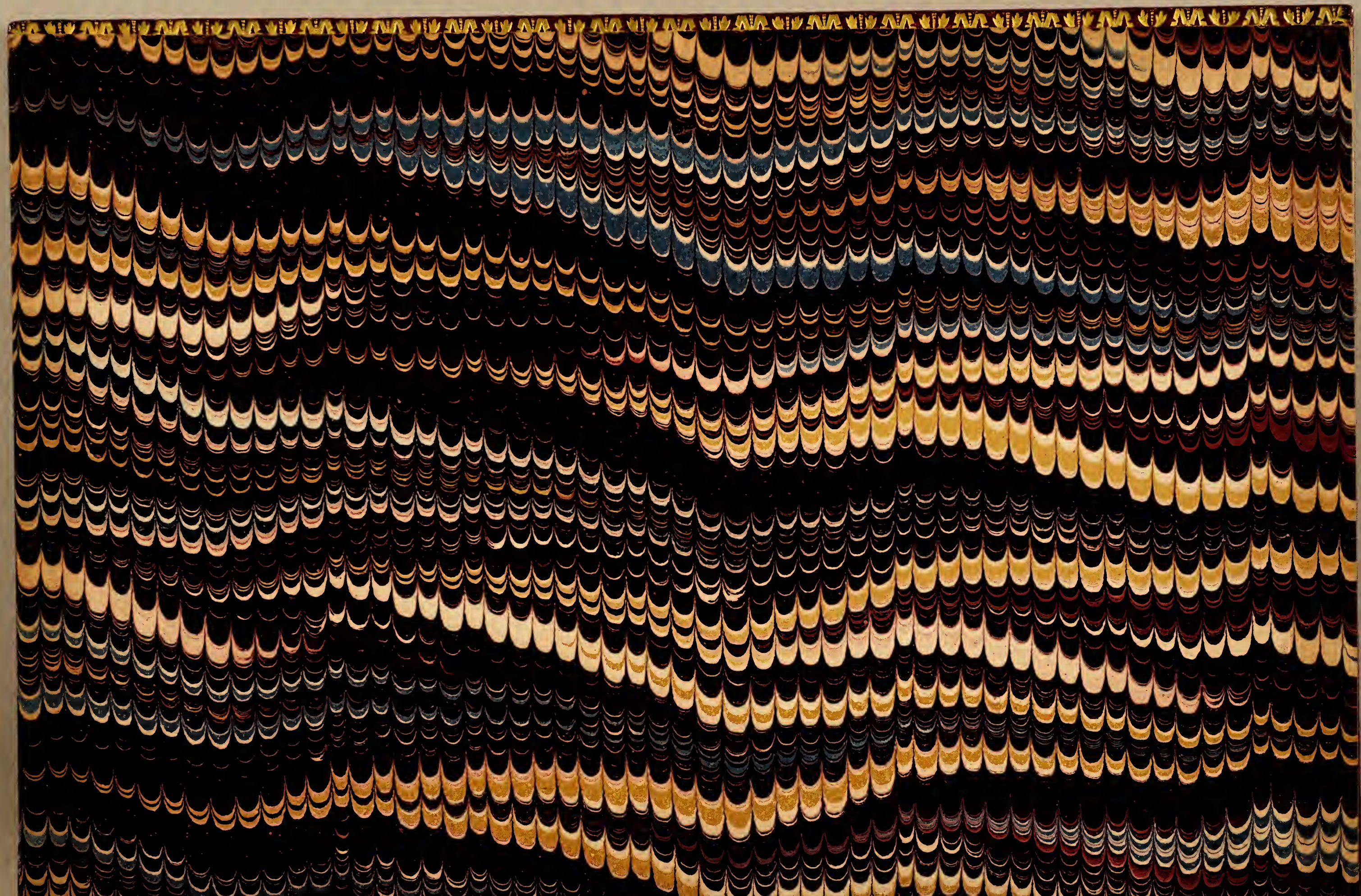
John Carter Brown
Library
Brown University

The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund



LA

# SECONDE SEMAINE

## OV ENFANCE DV MONDE,

DE

G. DE SALVSTE SEIGNEVR

DV BARTAS:

*Au Roy de Nauarre.*

A PARIS,

A l'Oliuier de P. l'Huillier, ruë S. Iacques.

*Auec priuilege du Roy.*

Semaine seconde.

1. Iour.
- Edem.
- L'Impoſture.
- Les Furies.
- Les Artifices.

2. Iour.
- L'Arche.
- Babylone.
- Les Colonies.
- Les Colomnes.

RPJCR

# AV LIVRE DE L'ENFANCE du Monde de M. du Bartas.

## SONNET.

*ENFANT bien que ſecond, de l'aiſné propre frere,*
*Moulé ſur la plus belle Idee, dans les cieux:*
*Honte des deuãciers, Patron de noZ nepueux,*
*O que ie te congnois digne fils d'vn tel Pere.*
*De mon ſeul du Bartas, Vranië ta mere*
*T'ayant peu conceuoir, vray fleau de ces faux Dieux:*
*Ie ſeray ton Parrain contre tous tes haineux,*
*De ton pere, premier, de ſon premier, compere.*
*Nay Chreſtien, de Chreſtien, d'vn beau nom baptiZé:*
*Si d'vn Athee encore, ah? tu és meſpriſé,*
*Qui n'ha ſceu eſtouffer de l'aiſné la naiſſance.*
*S'il eſt ieune, il ſe monſtre aux ſciences enfant,*
*Si c'eſt vn vieux reſueur, voulant mordre ſans dent,*
*En Enfance il reuient, dedaignant ton Enfance.*

P. DEL-BENE.

# A MONSIEVR L'ABBE'
## D'EL-BENE,

## SONNET DE LA CALOMNIE.

*IL ne faut t'eſtonner, ſi l'Aſtre de noſtre ame,*
*Le flambeau des flambeaux, qui noſtre Eſprit conduit,*
*Par l'impoſteur premier (qui preſenta le fruit*
*A nos premiers parẽs) ſe veit ſubiect au blâme.*
*Si de l'alme Soleil la nourriciere flame,*
*Trouue foibles haineux, les oiſeaux de la nuict:*
*Et ſi l'autre flambeau, qui aux tenebres luit,*
*Souffre le vain iapper qui iamais ne l'entame.*
*Le vicieux hayt Dieu, l'aueugle la clarté:*
*Le mâtin furieux le croiſſant argenté:*
*Et touſiours l'ignorant le ſçauant calomnie.*
*Teſmoing t'en ſoit Bartas Chantre du Dieu des Dieux,*
*Lumiere de noſtre eâge, endurant glorieux,*
*Des Serpens, des Hiboux, des mâtins la furie.*

C. DE THOVART.

# OCTASTICHON.

*Gallicus en ſurgit nobis Salluſtius Orpheus,*
*Qui ſacra ſcripta ſacro concinat eloquio.*
*Eſt aliquid Regum res geſtas pangere verſu,*
*Maius at arcana eſt concelebrare Dei.*
*Scilicet illa iuuant mortales carmina Reges,*
*Æterno Regi hæc ſola placere ſolent.*
*Threicium ergo polo ſi tollat Græcia vatem,*
*Salluſti, tua te Gallia in aſtra feret.*

*Federicus Morellus P.T.R.*

# Extraict du priuilege du Roy.

PAR Lettres patentes dudict Seigneur, données à Paris le vij. iour d'Auril, Mil cinq cens quatre vingts quatre, Signees, par le Roy en ſon conſeil, HABERT, & ſeellees du grand ſeau en cire iaulne à ſimple queuë: Il eſt permis à Pierre l'Huillier, Marchant libraire iuré en l'vniuerſité de Paris, d'imprimer ou faire Imprimer vn liure intitulé, *La ſeconde ſemaine, ou, Enfance du Monde*, compoſé par G. de Saluſte Sieur du Bartas, Baron de Colongne, Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roy de Nauarre, en telle marge & tels characteres & tant de fois que bon luy ſemblera: vendre & diſtribuer ledict liure dudict du Bartas, iuſques au temps & terme de dix ans prochains & conſecutifs, à compter du iour que ledict liure ſera paracheué d'imprimer: Auec defenſes à toutes perſonnes de quelque eſtat & qualité qu'ils ſoient, d'iceluy faire imprimer, expoſer en vente, changer, ou traficquer, tant aux foires eſtablies en France, qu'ailleurs, ſans le conſentement dudict l'Huillier, ſur peine de confiſcation deſdicts liures qui auront eſté mis en vente tant en public qu'en particulier: & de ſix cens eſcus d'amende, applicable vn tiers au Roy, vn tiers au denonciateur, & l'autre tiers audit l'Huillier, ſans aucune diminution pour chacun liure ou exemplaire qui ſera trouué, & de punition corporelle, ſans qu'il ſoit permis d'imprimer ou faire imprimer ladicte *Seconde Semaine ou Enfance du Monde*, auec Commentaires, Sommaires, ou Annotations autrement reueues & corrigees que celle dudict du Bartas: encores que ledict liure fuſt imprimé auec Commentaires, Sommaires, Annotations, és villes n'eſtant de l'obeiſſance du Roy, n'entent ny ne veut qu'il ſe vende ou eſchange aucunement en ſondict Royaume: faiſant defenſes treſ-expreſſes à tous Libraires & Imprimeurs, & autres de quelque qualité, condition, païs, & nation qu'ils ſoient, ſes ſubiects ou eſtrangiers, qu'ils n'aient à imprimer ou faire imprimer par eux ou par perſonnes interpoſees de quelques lieux ou part qu'ils ſoient, auec fauſes marques, & faux & ſuppoſez noms des lieux & des villes, vendre, eſchanger, tenir, achepter, ſoit en public

en public, ou en priué, ledict liure ny aucun extraict d'iceluy, ny aucune choſe entreprendre au preiudice d'icelles, ſur les meſmes peines que deſſus. Leſquels liures eſtãt imprimez & expoſez en vẽte contre la teneur des preſentes, veut ſa Maieſté incontinent eſtre pris, ſaiſis & mis en ſes mains par le premier de ſes Iuges & officiers ſur ce requis: en contraignant ceux qui auront eſté trouuez ſaiſis ou qui en auront vendu & tranſporté, de declarer & nommer le lieu & les perſonnes de qui ils auront eu leſdicts liures, pour eſtre procedé contre eux extraordinairement, & autres peines portees par leſdictes Lettres patentes.

# Extraict des Regiſtres DE PARLEMENT.

VEv par la Court les Lettres patentes du Roy donnees à Paris le vij. iour d'Auril dernier, M. D. LXXXIIII. ſoubs ſignees par le Roy en ſon Conſeil, HABERT. obtenues par Pierre l'Huillier Marchant libraire Iuré en l'vniuerſité de Paris: par leſquelles ledict Seigneur luy donne permiſſion & priuilege de pouuoir imprimer ou faire imprimer vn liure intitulé, *La ſeconde Semaine ou Enfance du Monde*, compoſé par Guillaume de Saluſte Seigneur du Bartas, Baron de Colongne, Gentil-homme ordinaire de la Chambre du Roy de Nauarre, en telle marge & characteres, & tant de fois que bon ſemblera audict impetrant: iceluy liure vendre & debiter durant le temps & terme de dix ans, à compter du iour que ledict liure ſera paracheué d'imprimer: auec defenſes à tous libraires & imprimeurs d'iceluy liure imprimer ne faire imprimer, vendre & debiter en ceſte ville ou ailleurs, ſinon du gré, vouloir & conſentement dudict impetrant, ſur les peines portees par leſdictes lettres: La Requeſte preſentee par ledict l'Huillier, tendant à la verification deſdictes lettres: Les concluſions ſur ce du Procureur general du Roy qui a receu communication deſdictes lettres, & certification des docteurs en Theologie qui ont veu ledict liure y attachée: Et tout conſideré,

Ladicte Court en enterinant lesdictes lettres a ordonné & ordonne, que ledict impetrant iouïra de l'effect & contenu en icelles.

Faict en Parlement le xxj. d'Auril, mil cinq cens quatre vingts quatre. Signé,

DE HEVEZ.

ET par sentence de Monsieur le Preuost de Paris ou de Monsieur son Lieutenant ciuil, & du consentement de Monsieur le Procureur du Roy, lesdictes lettres patentes ont esté verifiees, & permis audict l'Huillier, d'imprimer ou faire imprimer ledict liure intitulé, *La seconde Semaine ou Enfance du Monde*: auec defenses à tous autres libraires & Imprimeurs & autres personnes quelsconques, de n'imprimer ou faire Imprimer, vendre ny debiter, soit le texte seulement, ou auec commentaires, sommaires ou annotations, sinon du gré ou consentement dudict l'Huillier: sur les peines portees par lesdictes lettres patentes, ladicte sentence en date du 20. Auril, 1584.

Signé, DROVART,

COLLETET.

Acheué d'imprimer le xxviij. Auril,

M. D. LXXXIIII.

# LA SECONDE SEMAINE

## DE G. DE SALVSTE, SIEVR DV BARTAS.

### *EDEM.*

*GRAND DIEV, qui de ce Tout m'as fait voir la naiſſance,*
*Deſcouure ſon berceau : monſtre moy ſon enfance.*
*Pourmene mon eſprit par les fleuris deſtours*
*Des vergers doux-fleurans, où ſerpentoit le cours*
*De quatre viues eaux : conte moy quelle offenſe*
*Bannit des deux Edems Adam, & ſa ſemence.*
*Dy moy, qui d'immortel ſ'eſtant mortel rendu,*
*Nous apporta du ciel l'antidote attendu.*
*Donne moy de chanter l'hiſtoire de l'Egliſe,*
*Et l'hiſtoire des Roys. Permets que ie conduiſe*
*Le monde à ſon cercueil, allongeant mon propos*
*Du premier des Sabats iuſqu'au dernier repos.*
*Ie ſçay que ceſte mer eſt ſans fonds & ſans riue:*
*Mais, ô Pilote ſainct, tu feras que i'arriue*

*Au port de mon desir : où, tout moite, ie veus*
*Celebrer ta faueur, & te payer mes vœus.*
SACRÉ-FLEVRON DV LIS, *qui ieune promets rẽdre*
*Egaux tes verds lauriers aux lauriers d'Alexandre,*
*Puis que pour t'obeir i'ay pris vn vol si haut,*
*Suy d'vn bon œil ma route : & supplee au defaut*
*De ma plume essoree. Ainsi dans Pampeloune*
*Puisses-tu quelque iour reprendre ta couroune:*
*Ainsi de tes voisins tousiours sois-tu l'honneur,*
*L'amour de tes sujets, de tes haineux la peur:*
*Ainsi iamais le ciel contre toy ne s'irrite,*
*L'Eternel soit ton bras, son esprit ta conduite:*
*Ainsi le glaiue au poing, combattant à ton flanc,*
*Puissé-je, tout couuert de poussiere & de sang,*
*Fendre l'ost Espaignol, ou forcer quelque ville,*
*Et le combat fini, te seruir d'vn Virgille.*

DIEV, *Prince souuerain, ne commet seulement*
*A nostre pere Adam ce Bas gouuernement,*
*Captiuant soubs son ioug la semence escailleuse,*
*Qui de ses ailerons fend la mer escumeuse,*
*Ceux qui n'ont pour logis que l'horreur des desers,*
*Ceux qui vont bricolant par le vague des airs:*
*Ains pour sejour heureux il luy choisit encore*
*Vn temperé climat, que la mignarde Flore*
*Paue du bel esmail des pritenieres fleurs,*
*Pomone orne de fruicts, Zephire emplit d'odeurs:*
*Où Dieu tend le cordeau, aligne les allees,*
*Couure d'arbres les monts, de moisson les vallees:*

*Du bruit de cent ruiſſeaux ſemond le doux ſommeil:*
*Fait des beaux cabinets à preuue du ſoleil:*
*Eſquarrit vn iardin: plante, emunde, cultiue*
*D'vn verger plantureux la beauté touſiours-viue:*
*Depart par cy par là le cours des flots ſacrez,*
*Et de mille couleurs camelote les prez.*

*Poëtes des Payens, qui hardis, faites gloire*
*D'obſcurcir par vos vers l'eternelle memoire*
*Des ouurages de Dieu, n'allez plus loüanger*
*D'vn diſcours fabuleux d'Eliſe le verger,*
*Que vous auez tiré ſur vn ſi beau modelle,*
*Pour en auoir appris quelque ſourde nouuelle*
*Venant de pere en fils: car l'Ouurier trois-fois-ſaint*
*A mieux fait ſon iardin, que vous le voſtre feint.*

*Si ie dy que touſiours d'vne face ſeraine*
*Le ciel embraſſe-tout œilladoit ceſte plaine:*
*Que des rochers cambrez le doux miel diſtilloit,*
*Que le laict nourriſſier par les champs ruiſſelloit,*
*Que les Rues auoient meſme odeur que les Roſes,*
*Que tout terroir portoit en tout temps toutes choſes,*
*Et ſous meſmes rameaux cent & cent fruicts diuers*
*Touſiours ſe brandilloient, ny trop meurs, ny trop verds:*
*Que le plus aigre fruict & l'herbe plus amere*
*Egaloit en douceur les ſucres de Madeer,*
*Et nourriſſoit les corps mieux qu'auiourduy les veaux,*
*Les chapons, les perdrix, les moutons, les chéureaux,*
*Sans conter tant d'apas, que noſtre friandiſe*
*En cent mille façons, chatouilleuſe, deſguiſe,*

*Et qui, non pour s'eſteindre, ains pour plus s'allumer*
*Les prend en autre ciel, & ſoubs l'ondeuſe mer.*
*Si ie dy, qu'au matin, des champs la face verte*
*Eſtoit non de roſee, ains de manne couuerte:*
*Qu'vn ru traine-gueret, de ſon cours violant,*
*Des fleuues ne ſouilloit le cryſtal doux-coulant:*
*Fleuues qui ſurmontoient en bon gouſt le bruuage,*
*Qui du Cretois Cerathe honore le riuage:*
*Que les ſombres foreſts des Myrtes amoureux,*
*Des prophetes Lauriers, des Palmiers genereux,*
*Ne s'eſfueillent iamais: ains leurs branches nouuelles*
*Par nature voutoient mille freſches tonnelles,*
*Où cent ſortes d'oiſeaux iour & nuict s'eſbatoient,*
*S'entrefaiſoient l'amour, ſauteloient, voletoient,*
*Et marians leurs tons aux doux accents des Anges,*
*Chantoient & l'heur d'Adam, & de Dieu les louanges.*
*Car pour lors les Corbeaux, Oriots & Hiboux*
*Auoient des Roſſignols le chant doctement doux:*
*Et les doux Roſſignols auoient la voix diuine*
*D'Orphee, d'Amphion, d'Arion, & de Line.*
*Echo voix foreſtiere, Echo fille de l'air,*
*Qui ne veut ny ne peut, languarde, rien celer:*
*Qui ne ſçait s'enquerir, ains ſeulement reſpondre,*
*Et qui iamais en vain ne ſe laiſſe ſemondre,*
*Y tenoit ſa partie: & commençoit à-tans*
*Chanter lors qu'ils ceſſoient, & ceſſoit eux chantans.*
*Là regnoit la Muſique, & touſiours ſur la riue*
*Vn doux bruit ſecondoit la voix & morte & viue.*

*Si ie dy que Phebus n'y faiſoit arriuer*
*L'Eſté par ſon retour, par ſa fuite l'Hiuer,*
*Ains l'amoureux Printems tenoit touſiours fleuries*
*Des doux-fleurans vallons les riantes prairies:*
*Que le robuſte Adam ne ſentoit point ſon corps*
*Agraué des Autans, ny roidy par les Nords:*
*Ains d'vn doux ventelet l'halene muſquetee,*
*Coulant dans la foreſt par l'Eternel plantee,*
*Donnoit vigueur aux corps, à la terre verdeur,*
*A la verdure fleurs, aux fleurs vne alme odeur:*
*Qu'au iour la nuict preſtoit ſon humeur nourriciere,*
*Et le iour à la nuict moictié de ſa lumiere:*
*Que la greſle iamais n'atterroit les moiſſons:*
*Que la neige plumeuſe, & les luiſans glaçons*
*N'enuieilliſſoient les champs: qu'vn eſclattant orage*
*N'eſcarteloit les monts: qu'vn pluuieux rauage*
*N'amaigriſſoit la terre: ains les champs produiſoient*
*Les fecondes vapeurs, qui leur face arrouſoient,*
*Je ne penſe mentir: pluſtoſt, honteux, i'accuſe*
*D'indocte pauureté ma begayante Muſe.*
*Si tu veux en deux mots la louër comme il fault,*
*Dy que c'eſt le pourtrait du Paradis d'enhault,*
*Où noſtre ayeul auoit, ô merueilles eſtranges!*
*Dieu pour entre-parleur, pour miniſtres les Anges.*
*Curieux ce pendant ne recherche en quel lieu*
*Ce parterre fut fait des mains propres de Dieu:*
*Si ſur vn mont voiſin des cornes de Latone,*
*Si deſſoubs l'Equateur, ſi pres de Babylone,*

*Si ſur le clair Leuant. Humble, contente toy*
*De ſçauoir que ce parc, dont Dieu fit l'homme Roy,*
*Eſtoit vn beau terroir, où ſe rouloient fecondes*
*De Gion, de Phiſon, & du Tigre les ondes,*
*Et le beau fleuue encor qui leche doucement*
*De la Bru du grand Bel le fameux baſtiment.*
*Que ſi pour fureter tous les anglets du monde,*
*Tu ne trouues quartier, dont la beauté reſpónde*
*Aux beautez de ce lieu, ny païs où le cours*
*Des fleuues ſuſnommez dure iuſqu'en nos iours:*
*N'enferme dans ce clos la grandeur de la terre,*
*Que d'vn lien coulant l'ondeux Neptune enſerre.*
*C'eſtoit vn certain parc, ore en vain recherché,*
*Où par grace conduit, d'où banny par peché*
*Jadis l'homme ſe vit: où le darde-tonnerre*
*Mit l'Ange pour huiſſier, pour huis le cimeterre.*
*N'eſtime point encor que Moyſe t'ait peint*
*Vn Paradis myſtique, allegorique, & feint:*
*Non vn iardin terreſtre, heureux ſeiour des Graces,*
*Et corne d'abondance: à fin que tu ne faces*
*D'vn Adam Ideal fantaſque l'aliment*
*La faute imaginaire, & feint le chaſtiment.*
*Car on nomme à bon droict le ſens allegorique,*
*Recours de l'ignorant, bouclier du fanatique,*
*Meſme quand és diſcours, où l'hiſtoire on deſcrit,*
*On fait perdre le corps pour trop chercher l'eſprit.*
*Mais pluſtoſt, s'il te plaiſt vſer de coniecture,*
*Preſume que le flot, qui noya la Nature,*

*Vengeur, n'eſpargna point les beautez de ce lieu,*
*Qui premier vit forcer les ſainctes loix de Dieu.*
*Penſe qu'il arracha la plus part de ſes plantes,*
*Eſtoufa les eſprits des fleurs plus odorantes,*
*Amaigrit ſes beaux champs, ſes iardins rauagea,*
*Et, peult eſtre, le cours de ſes fleuues changea.*
*Penſe encor que le temps, dont la gliſſante rouë*
*Des affaires humains inconſtamment ſe iouë,*
*Et qui les mots receus exile peu à peu,*
*De ces fleuues le nom peut auoir corrompeu.*
*Et ie crain qu'en perdant ce lieu par noſtre offance,*
*Oublieux nous n'aions perdu la cognoiſſance*
*De ſa plaiſante aſſiette, & des viures ſucrez*
*Dont Dieu nous nourriſſoit ſous ſes arbres ſacrez.*
*Or entre les fruictiers, dont l'immortelle dextre*
*Honora les carreaux du Paradis terreſtre,*
*Tous ſuſtantoient le corps, deux ſeuls l'entendement:*
*Tous ſeruoient de paſture, & deux de Sacrement.*
*Et deſquels le premier eut pour tiltre honorable*
*Le ſacré bois de vie, helas nom veritable!*
*Non pour l'effect qu'il eut, ains qu'il deuoit auoir,*
*Si l'homme ne ſe fuſt forligné du deuoir.*
*Car tout ainſi que l'air de ce plaiſant repaire*
*D'Epidimiques maux preſeruoit noſtre pere,*
*Ce fruict euſt maintenu à iamais dans ſon cors*
*Des contraires humeurs les plus parfaicts accors:*
*Coupé pour l'auenir chemin à la vieilleſſe,*
*Et clos l'huis pour touſiours à la chagrine preſſe*

*Des cruelles douleurs, qui tantoſt d'vn lent pas,*
*Tantoſt d'vn pas haſté, nous guident au treſpas.*
*Puiſſant contre-venin, plante toute-diuine,*
*Quel tige, quelle fleur, quel fruict, quelle racine,*
*Quel metal, quelle pierre, oſeray-ie en mes vers*
*Egaler à ton fruict qui dore l'vniuers?*
*Les Simples, qu'auiourdhuy les plus doctes admirent,*
*Ne gueriſſent qu'vn mal: gueriſſant, nous martirent:*
*Et nous martiriſant, vuydent par leur longueur*
*Pluſtoſt nos coffres d'or, que nos corps de langueur:*
*Mais de ton rare fruict la ſecrete puiſſance*
*Guerit tout mal ſans mal, ſans longueur, ſans deſpance:*
*Ou pluſtoſt pour ſauuer les humains du treſpas,*
*Tu ne gueris le mal, ains fais qu'il ne vient pas.*
*O ſainct preſeruatif, ſerois-tu la Momie,*
*L'Oeuure grand, l'Elixir promis par l'Alchimie?*
*Reſtaurant admirable, eſt-ce pas toy qui fis*
*Æſon en meſme temps plus ieune que ſon fils?*
*Serois-tu le Nectar qu'Hebe en la Cour ſupreſme*
*Verſe eternellement en ſe verſant ſoy-meſme?*
*Serois-tu l'Ambroſie, immortel aliment*
*Des citoyens du ciel? ſerois-tu l'ornement*
*Du parc, qui, riche, auoit en faueur de trois Dames*
*Pour archer de ſa garde vn Serpent iette-flames?*
*Serois-tu point encor le Moly precieux,*
*Qu'apporte à l'Ithaquois l'Ambaſſadeur des cieux?*
*Serois-tu le Nepenthe, ennemy de triſteſſe?*
*O doux preſent du ciel, librement ie confeſſe*

*Et ma honte, & ta gloire: & que dans nos eſprits*
*Ton fruict eſt beaucoup plus honoré que compris.*
*L'autre fut appellé l'arbre de cognoiſſance,*
*Non pour auoir en ſoy quelque inſigne puiſſance*
*D'aguiſer des humains le mouſſe entendement,*
*Et les rendre à iamais doctes en vn moment.*
*C'eſtoit vn ſeau, vn arre, vn ſacré teſmoignage,*
*Qui pris, deuoit apprendre à noſtre Ayeul volage,*
*Combien ſont differents la paix & le diſcord:*
*L'ire, & l'amour de Dieu: vn doux viure, & la mort:*
*La ioye, & la douleur: la ruſe, & l'innocence:*
*L'arrogance rebelle, & l'humble obeïſſance.*
*Car Dieu n'auoit priué la premiere ſaiſon*
*Du flambeau ſacré-ſainct de la docte raiſon.*
*L'homme eſtoit mille fois plus ſçauant qu'il n'eſt ore:*
*L'aueugle erreur n'auoit ſillé ſes yeux encore*
*De ces brouillars, qui font qu'vn docte Athenien*
*Croit que rien il ne ſçait, ſinon qu'il ne ſçait rien:*
*Que meſme de Pyrrhon la fantaſque inconſtance*
*Luy oſte le ſçauoir de ſçauoir l'ignorance:*
*Et que ſans ſe moquer l'Abderite moqueur*
*Plonge la Verité dans vn abyſme obſcur.*
*Heureux il cognoiſſoit le bien par iouyſſance:*
*Il cognoiſſoit le mal, non par experience:*
*Ains tout ainſi qu'on dit du diuin Hippocras,*
*Qui ſans qu'aucun excez euſt engourdy ſes bras,*
*Eſtouppé ſon goſier, troublé ſa fantaſie,*
*Cognu le Spaſme froid, l'Angine, & Freneſie,*

*Et cent autres langueurs, dont dehors & dedans,*
*Robuſte, il fut exempt vingt luſtres, & quatre ans:*
*Ou pluſtoſt tout ainſi que les ſacrez Prophetes,*
*Dont l'œil voit tant à clair dans les choſes non faites,*
*D'autant qu'en leur eſprit l'ame du monde empraint*
*Des myſteres plus haults le charactere ſaint.*
*Qui plus eſt, en nos iours la ſcience eſt ſuyuie*
*D'vn eſprit trop tendu, d'vne trainante vie,*
*D'vne morne façon, d'vn viſage tranſy,*
*D'vn trauail ſans relaſche, & d'vn chagrin ſoucy.*
*Mais adonc le ſçauoir eſtoit l'ame de l'ame,*
*Le doux port de l'eſprit, & l'eſclairante flame*
*Des pieds droit-cheminans: ſçauoir clair, non confus:*
*Non penible, ains plaiſant: non acquis, mais infus.*
*Or le Roy trois-fois-grand de la voute eſtoilee,*
*Qui préuoiant, ne peut rien faire à la volee,*
*Sans fin & ſans raiſon, voulut qu'Adam veſquit*
*Ailleurs qu'au lieu diuin, où double-vn il naſquit:*
*Afin qu'il recognuſt qu'il tenoit ceſte place,*
*Non par droict de nature, ains par don, & par grace:*
*Qu'il ne fichaſt ſes dents dans le fruict non permis:*
*Qu'il gardaſt le depoſt entre ſes mains commis:*
*Et cultiuaſt ce parc, que Dieu ſans aucun terme*
*Soubs ces conditions luy bailloit comme à ferme.*
*L'Eternel vouloit bien, que ſans peine & tourment*
*Il veſquiſt en Edem, mais non oiſiuement.*
*Car par oiſiueté l'innocence ſe mine,*
*Noſtre ame s'abrutit, noſtre corps s'effemine:*

*L'homme plus attrempé ſe rend delicieux,*
*Stupide à la vertu, au vice ingenieux.*
*Mais ce premier trauail n'auoit rien de ſemblable*
*Auec la cruauté du trauail miſerable,*
*Deſgouſtant de ſueur, & panthelant d'ahan,*
*Qui ſeruit de ſupplice aux reuoltes d'Adam.*
*D'Edem la terre eſtoit encore ſi fertile,*
*Qu'il faiſoit ſeulement quelque eſpreuue gentile*
*De ſa docte induſtrie: & s'exerçoit, tout nu*
*Plus pour vn doux eſbat, que pour le reuenu.*
*Bref, ce labeur eſtoit vn labeur agreable,*
*Vn plaiſant exercice, vne peine ſemblable*
*A celle du danſeur: qui bien qu'il ait ſauté,*
*Cabriolé, couru, trepigné, tempeſté*
*Du matin iuſqu'au ſoir, la nuict il recommence,*
*Eſtant ſouuent rompu, iamais ſoul de la dance:*
*A celle du Veneur, qui broſſant le couuert,*
*Par vn muet limier la chambre a deſcouuert*
*D'vn beau Cerf à dix cors: les chiens courans deſcouple,*
*Fait trantraner ſon cor, ſes huées redouble,*
*Haſte ſon erre, picque, & pour le pourchaſſer,*
*Ses cheuaux de relais laſſe ſans ſe laſſer.*
*Mais d'autant qu'à la fin ſe treuue en leur lieſſe*
*Beaucoup de vanité, de ſueur, de laſſeſſe,*
*J'aime mieux l'egaler au trauail gracieux*
*Des Anges, qui iamais ne viuent ocieux:*
*Ou bien à l'alme cours du Soleil, qui ſans peine*
*Par l'eſcharpe du ciel nuict & iour ſe promeine.*

*Vrayment tout auſſi toſt qu'Adam vit noſtre iour,*
*Il commence admirer le verdoyant ſejour*
*De ſa poſterité: car encor les gelees*
*Nos ombreuſes foreſts n'auoient eſcheuelees:*
*Le ciel n'auoit encor ſur nos chefs canonné,*
*Ny l'eſcrit de diuorce à la terre donné.*
*Mais il ne fut ſi toſt entré dans ce parterre,*
*Qu'il meſpriſe à bon droict le reſte de la terre:*
*Tout tel que le paſteur, qui n'a veu d'autres-fois*
*Que des beufs, des moutons, des vignes, & des bois,*
*Et qui ſon bas hameau, bien que couuert de chaume,*
*Repute, mal-accort, eſtre vn puiſſant royaume:*
*Voyant du grand Paris les miracles diuers,*
*Idiot penſe entrer en vn autre Vniuers.*
*Il admire tantoſt ſans art les artifices,*
*Les maſſes, & l'orgueil des ſacrez edifices,*
*Qui ſeurement baſtis, & parez richement,*
*Touchent l'Enfer du pied, du front le Firmament.*
*Il admire tantoſt les differents langages,*
*Les geſtes, les habits, les mœurs, & les viſages*
*Des hommes, qui rongez d'vn bataillon de ſoins,*
*Font d'vn fluz & refluz ondoyer tous ſes coins.*
*Il admire tantoſt des auares boutiques*
*Les treſors, les meſtiers, les rumeurs, les trafiques:*
*Il admire tantoſt la Seine, dont les floz*
*Profonds ſemblent porter des monts deſſus leur doz:*
*Il admire ſon Louure, il admire ſes Iſles,*
*Il admire ſes Ponts, non plus ponts, ainçois villes.*

*Car dans ce beau iardin l'homme ſe plaiſt ſi fort,*
*Qu'il ne cognoiſt, rauy, ou s'il veille, ou s'il dort:*
*Si ce qu'il a deuant, eſt feint, ou veritable:*
*Si c'eſt ou terre, ou ciel. Tout eſt plus qu'admirable.*
*Son ecſtaſe eſt petit pour vn ſi grand excez.*
*N'ayant aſſez d'eſprit pour s'eſtonner aſſez,*
*Il deſire cent yeux, cent nez, & cent oreilles,*
*Pour auoir l'vſufruict de ſi douces merueilles:*
*Veu qu'il ne ſçait ſi l'œil treuue plus de couleurs,*
*L'oreille oit plus d'accords, le nez ſent plus d'odeurs.*
*Mais ce qui plus encor à noſtre Ayeul agrée,*
*Eſt le frequent commerce, & hantiſe ſacrée,*
*Que ſon ame & ſon corps auoient diuerſement*
*Auec Dieu, qui d'Edem fait vn clair Firmament.*
*Car l'eſprit, qui par foy, deuotieux, s'épure,*
*Tient entre l'homme & Dieu vne tierce Nature:*
*Arbitre, ioint la Mort à l'Immortalité,*
*Et dans vn vaſe eſtroit encloſt l'Infinité.*
*C'eſt de toy quelquefois, ô tout-feignant Morfée,*
*Que nous tenons ce bien: non quand l'ame eſtoufée*
*De gourmandes vapeurs, & ſur le vin nageant,*
*Va dans noſtre cerueau des Chimeres forgeant:*
*Non quand le Phlegme blanc, & la iaunatre Bile*
*Regorgent dans le creux d'vn eſtomac debile,*
*Et peignent au tableau de noſtre entendement,*
*L'vn vn rauage ondeux, l'autre vn embraſement:*
*Non quand l'eſprit trompeur dans nos eſprits ſe mêlle,*
*Et de ſonges trompeurs nous trouble la cerueelle:*

*Non quand le vif pinceau d'vn ſoin trop vehement*
*Ce qu'on penſe de iour, repreſente en dormant:*
*Ains quand l'ame n'a plus ſes forces plus priſees*
*Pour miniſtrer au corps en cent lieux diuiſees:*
*Lors qu'elle eſt toute à ſoy: & par ſi douce mort,*
*Des flots du iour ſauuee, entre en vn calme port,*
*Où tantoſt en enigme, & tantoſt ſans figures,*
*Son œil au ſein de Dieu voit les choſes futures.*
*Par vn plus hault tranſport cela ſe fait alors,*
*Qu'en veillant noſtre eſprit deſlié, non du cors,*
*Ains des ſoins corporels, ſe raſſemble en ſoy-meſme,*
*Et ſe meurt tout en ſoy, tandis que le corps bleſme*
*Vit ſans nul mouuement. Car fait tout-ſainct, tout-beau,*
*Il reçoit du Triple-vn l'inimitable ſeau.*
*Il voit dans le miroir de l'vnique Archetype*
*Les myſteres du ciel, & la gloire Angelique.*
*Il deuient plus qu'eſprit. Hier, demain, ce iourdhuy*
*Touſiours-preſens, ne ſont qu'vn ſeul temps deuant luy:*
*Et le tranſport fini, bien qu'il ſoit diſſemblable*
*A celuy de deuant, il ſe monſtre admirable*
*Aux hommes plus diuins, & parmy nous reluit*
*Comme vn Aſtre à trauers les ombres de la nuit.*
*D'vn ecſtaſe plus ſainct cela ſe fait encore,*
*Lors que l'œil voit à-clair ce que l'eſprit adore:*
*Que l'Eternel diſcourt bouche à bouche auec nous:*
*Qu'il cachette en nos fronts ſon front terrible-dous*
*Tout-tel le vit ſainct Paul, quand de ſon maiſtre l'élle*
*Le tranſporta viuant en la gloire eternelle:*

*Et celuy qui iadis fit pour ſon peuple cher*
*De la mer vn chemin, vne mer d'vn rocher.*
*O doux rauiſſement, ſainct vol, amour extréme*
*Qui fais que nous baiſons le léures d'Amour meſme,*
*Hymen, qui tout confit & de manne & de miel,*
*Maries pour vn temps la terre auec le ciel:*
*Feu qui dans l'alambic des penſees diuines*
*Sublimes nos deſirs, noſtre terre r'affines,*
*Et nous portant au ciel ſans bouger de ce lieu,*
*L'homme en moins d'vn moment quint'eſſences en Dieu:*
*Si tu rendois ce corps diuin en habitude*
*Comme par temps certain, ô douce ſolitude!*
*Ton heur egaleroit les plaiſirs du tranſport,*
*Qui nous fait à iamais heureux apres la mort.*
*Or ie croy qu'en Edem l'homme ouyt la parole*
*Qui, ſage, architecta les cambreures du Pole*
*En la façon derniere: & que deſſus les bors*
*D'Euphrate il contempla ſon cors, ou quaſi cors,*
*Richement entouré des Ames bienheurées,*
*Qui viuent ſur l'azur des voutes ætherées.*
*Adam, dit l'Eternel, les beautez que tu vois*
*Par ces prez, ces iardins, ces vergers & ces bois,*
*Toutes ſont à toy ſeul. Entre, ô diuine race,*
*Entre en poſſeſſion du cloz, qui, riche, embraſſe*
*La gloire du bas monde. A toy, cher fils, à toy*
*Soit le domaine vtile, & le directe à moy,*
*Qui retien le ſeul fruict d'vne plante ſacree*
*Pour tout droict de champart, de cenſiue, & d'entree.*

*Sois-en le ſeigneur lige, & moy le ſouuerain,*
*Qui, tyran, ne requier mille impoſts de ta main.*
*Pour gaige de ta foy, & pour vnique hommage,*
*Ie ne veux excepter d'vn ſi grand heritage*
*Que les Pommes d'vn arbre, arbre que ma bonté*
*Pour Sacrement du bien & du mal a planté.*
*Pren tout le demeurant : ie le veux. Mais ie iure*
*Par l'ineffable Nom, deſſous qui la Nature*
*Haute, moyenne, baſſe, atterre ſes genous,*
*Et par les traicts aigus de mon iuſte courrous,*
*Que ſi tu vas gouſtant le fruict de cognoiſſance,*
*La mort, l'horrible mort punira ton offance.*
*Doncques ſi tant de biens qu'heureux tu tiens de moy,*
*Si ma ſaincte grandeur, ſi l'honneur, ſi la foy,*
*Si le ſacré reſpect ne bride ton audace,*
*Aye ſoin pour le moins de toy, & de ta race.*
*Ie te ren, dit Adam, ie te ren, ô grand Roy,*
*Les graces que ie puis, non celles que ie doy,*
*En faueur de ces biens, dont la riche abondance*
*Surmonte & mes ſouhaits, & l'humaine eloquence.*
*I'iroy pour t'obeyr, me briſer, impiteux,*
*Deſſus le dos boſſu d'vn rocher raboteux.*
*Ie ietteroy pour toy d'vne monteuſe cime*
*Mon corps dedans les flots d'vn tournoyant abîme:*
*Et celle-là, qui m'eſt eſpouſe, fille, & ſœur,*
*Pour te plaire ſeroit l'obiect de ma fureur,*
*Treuuant pour t'honorer agreable ma peine,*
*L'impoſſible facile, & ta rigueur humaine.*

*Mais*

*Mais puis qu'il eſt ainſi, que ta premiere loy*
*Eſt plus faite en faueur du ſubjet que du Roy:*
*Puis que pour tout tribut, tout diſme, toute dace,*
*Tu n'impoſes, humain, ſur moy ny ſur ma race*
*Qu'vn ſeul commandement, qui iuſte de tout poinct,*
*Conſiſte non à faire, ains à ne faire point:*
*Puis que de tant de fruicts, dont ſe parent les riues*
*Des quatre flots d'Edem, Dieu tout-bon, tu me priues*
*Du fruict, qui m'eſtendroit ſous le fais du tombeau:*
*Et qui, peult eſtre, encor n'eſt point ſi bon que beau:*
*I'adore en mon eſprit, ie baiſe, ie rebaiſe*
*Ce plus que iuſte Edict, comme autheur de mon aiſe:*
*Edict, qui tranſgreſſé merite le courroux*
*D'vn Iuge inexorable, & non d'vn Pere doux.*
*Pluſtoſt le Firmament retrograde ſa courſe,*
*L'Euphrate eſcreuiſſant ſe recache en ſa ſource,*
*Les monts les mieux fondez bondiſſent comme agneaux,*
*Le Ton voltige en l'air, l'Aigle deſſous les eaux,*
*Qu'à la Pomme interdite, infidele, ie touche*
*Du ſeul bout de mes doigts, moins encor de ma bouche.*
*Ayant donq & la terre & le ciel pour amis,*
*Adam iouyt des biens par l'Eternel promis:*
*Et ſans ſe foruoyer par la route des vices,*
*Nage ſur les doux flots d'vne mer de delices.*
*Il ſe couche tantoſt ſous vn flairant buiſſon*
*De Roſes de tout teint, & de toute façon:*
*Roſes que chaque iour, comme on euſt dit, les Anges*
*Rangeoient en laz d'amours, triangles, & lozanges.*

*Il suyt ore vn chemin bordé de tous costez*
*De Planes ombrageux, dont les braz sont voutez,*
*Et qui contre le chaud & les futures Bizes*
*Portent des grands forests pour cornices, & frizes:*
*Ore vn sentier muré d'aigre-doux Citroniers,*
*D'Orengiers aigre-doux, d'aigre-doux Limoniers,*
*Dont les rameaux fueillus si bien s'entretortillent,*
*Qu'ils semblent vn mur peint, où de vrays fruicts pẽdillent:*
*Ore vn verger fertil, dont les troncs non-entez*
*Sont en rond, à la ligne, en eschiquier plantez,*
*Et les fruicts vont suiuant les desirs de leur maistre.*
*Car l'vn n'est si tost pris, que l'autre est prest à l'estre:*
*Si bien que l'homme ayant l'vn & l'autre gousté,*
*Les treuue en goust diuers, semblables en bonté.*
*Ore d'vn pied gaillard, heureux, il se promene*
*Au long d'vn clair ruisseau, dont la brillante arene*
*Est de fin or d'Ophir, les caillous de Rubis,*
*L'onde de pur Argent, le riuage de Lis:*
*Et qui de plis glissans de sa source sacrée,*
*Gazouillard, labyrinthe vne flairante prée.*
*Ses Ponts bastis sans art sont des Rocs mouchetez,*
*Que le flot mine-riue a de son choc voutez,*
*Ou des Palmes encor. Car les chaudes femelles,*
*Pour assouuir l'amour qui boult dans leurs mouëlles,*
*Et ioindre leurs mariz sur l'autre bord croissans,*
*Courbent leur tige espais, & font planche aux passans.*
*Ore il s'esbat au long des plaisantes allees*
*D'vn parterre, où Nature a, prodigues, estallees*

*Ses plus riches beautez: & dont chaque parquet*
*Bien comparty, reſſemble vn bigarré bouquet.*
*Ore loin de tout bruit, penſif, il ſe retire*
*Dans vn antre couuert d'vn naturel Porphyre,*
*Que l'eſgout d'vn rocher par vn froid air glacé,*
*De groteſques iadis ſemble auoir lambriſſé:*
*Et ſe couchant, oiſif, vne braſſe ſur terre*
*Sur vn Iaſpe frangé d'vn verdiſſant lierre,*
*De veines pourfilé, & feutré de toufeaux*
*De mouſſe au poil frizé, s'endort au bord des eaux,*
*Qui captiues tombant par des canaux obliques,*
*Bou-bouillonnantes font de plus doulces muſiques,*
*Que dans le Tiuoli du Prelat Ferrarois*
*Ne rendent à ce coup les hydrauliques vois:*
*Ou les ſubtils engins inuentez par Cteſibe*
*En la terre, où lon fait vn Iupiter d'vn Ibe.*
*Or' confus il ſe perd dans les tournoyements,*
*Embrouillees erreurs, courbez deſuoyements,*
*Conduits vireuouſtez, & ſentes deſloyales*
*D'vn Dedale infiny, qui comprend cent Dedales,*
*Clos non de Romarins dextrement ciſelez*
*En hommes mi-cheuaux, en courſerots ailez,*
*En eſcaillez oiſeaux, en Balenes cornues,*
*Et mille autres façons de beſtes incognues:*
*Ains de vrais animaux en la terre plantez,*
*Humant l'air des poulmons, & d'herbe alimentez:*
*Tels que les Bonarets, qui chez les Scythes naiſſent*
*D'vne graine menue, & de plantes ſe paiſſent:*

*Bien que du corps, des yeux, de la bouche, & du nez*
*Ils ſemblent des Moutons, qui ſont n'aguere nés:*
*Et le ſeroient de vray, ſi dans l'alme poictrine*
*De Rhee ils n'enfonçoient vne viue racine*
*Qui tient à leur nombril, & meurt le meſme iour*
*Qu'ils ont brouté le foin qui croiſſoit à l'entour.*
*O merueilleux effect de la dextre diuine!*
*La plante a chair & ſang, l'animal a racine.*
*La plante comme en rond de ſoymeſme ſe meut:*
*L'animal a des pieds, & ſi marcher ne peut,*
*La plante eſt ſans rameaux, ſans fruict, & ſans feuillages:*
*L'animal ſans amour, ſans ſexe, & vif lignage.*
*La plante à belles dents paiſt ſon ventre affamé*
*Du fourrage voiſin: l'animal eſt ſemé.*
*Ore il paſſe à trauers vne foreſt eſpaiſſe,*
*Qui fait largue à ſes pas: &, tremouſſante, abaiſſe*
*De ſon chef perruqué l'eternelle verdeur,*
*Pour, humble, ſaluër de ſon Roy la grandeur:*
*Où mille arbres rameux le ciel aſtré baloyent*
*De leurs touffus ſommets, qui ſous Fauone ondoyent:*
*Enuieux toutefois de l'honneur du Cerbas,*
*Qui, maßif, a de tour deux fois vingt & cinq pas.*
*De trois pieds ſeulement là ſur l'herbe s'éſleue*
*Le cep ridé, qui craint la poincture du glaiue,*
*Et dont l'Egyptien vend ſi cher aux drogueurs*
*Le bois, le cuir, le grain, & plus encor les pleurs.*
*Là le Cheſne marin vit dans vne coquille:*
*Là ſans culture croiſt la rouge Cochenille:*

*Et là verdit encor le petit Alchermez,*
*Qui d'aigus picquerons a ſes rameaux armez:*
*Arbres deſia fertils en la riche vermine,*
*Qui, preſſee, vomit vne humeur cramoiſine,*
*Où maint agneau ſe teint, ſi bien que reuenu*
*Vers ſa mere, il ne peut eſtre d'elle cognu.*
*Là ſe pouſſe le Melt, qui ſert ore en Mexique*
*D'aiguille, de filet, d'armes, de bois, de brique,*
*D'antidote, de miel, de liſſé parchemin,*
*De ſucre, de parfum, de conſerue, & de vin.*
*Son bois nourrit le feu: & ſes plus durs feuillages*
*Par vne artiſte main reçoiuent mille vſages.*
*Car ore en leur ſurface on imprime les lois,*
*Les louanges des Dieux, & les geſtes des Rois:*
*Ore ſur les maiſons on les courbe à la file,*
*Si bien qu'on les prendroit pour des beaux rangs de tuile:*
*Ore on les tord en fil: & de leurs bouts on fait*
*Aiguilles des petits, & des grands fers de trait.*
*Le ſuc d'enhaut guerit les piqueures mortelles*
*Des Serpens riolez. Ses perruquès nouuelles*
*En conſerue on confit: & ſes tronçons brulez*
*Par leur forte vapeur purgent les verolez.*
*La liqueur de ſes pieds eſt vn vray miel, figée:*
*Deſtrempee, vinaigre: & ſucre, repurgée.*
*Là dans vn ſombre coin friſſonne, recelé,*
*L'arbre en Pudefetan Vergongneux appellé,*
*Qui ſemble auoir des yeux, vn ſens, vne ame attainte*
*De deſpit, de douleur, de vergongne, & de crainte.*

*Car ſoudain que vers luy l'homme adreſſe ſes pas,*
*Fuyant les doigts hays, il retire ſes bras.*
*Et cil qui va portant ſur ſes branches tremblantes*
*Et les peuples nageurs, & les troupes volantes:*
*J'enten l'arbre aujourdhuy en Iuturne viuant,*
*Dont le fueillage eſpars par les ſouſpirs du vent*
*Eſt metamorphoſé d'vne vertu feconde*
*Sur terre en vrais oiſeaux, en vrais poiſſons ſur l'onde.*
*Hé, Muſe, vois-tu pas, vois-tu pas que tu prens*
*La route des erreurs qu'en autruy tu reprens?*
*Et qu'en vain tu deſcris vn ſi parfaict ouurage,*
*Que l'eſprit des humains, la dextre, & le langage*
*Ne le peut conceuoir, craionner, exprimer,*
*Engloutis des haults flots d'vne ſi vaſte mer?*
*Qui veut parangonner l'artifice à Nature,*
*Et nos parcs à l'Edem: indiſcret, il meſure*
*Les pas de l'Elephant par les pas du Ciron,*
*Et de l'Aigle le vol par cil du Mouſcheron.*
*Ceſte peur de faillir me ſeruira de bride,*
*Afin que deſpourueu & d'ailes, & de guide,*
*Hardi, ie ne me guinde au cabinet de Dieu,*
*Pour ſçauoir en quel iour, en quelle heure, en quel lieu*
*Nos parens, ou l'vn d'eux, fut pris de noſtre terre*
*Pour eſtre tranſporté dans ce riche parterre.*
*S'ils furent longuement poſſeſſeurs d'vn tel bien:*
*S'ils firent là des fils: quels encor, & combien,*
*Ou s'ils n'en firent point: au moins en quelle ſorte*
*Jls euſſent engendré, ſi la malice accorte*

*Du gliſſant Impoſteur les faiſant trebucher,*
*N'euſt de lepre infecté leur ſemence en leur chair.*
*Si ſans embraſſement, veu qu'il n'eſt vray-ſemblable*
*Qu'vn tel heur fuſt priué de la fleur honorable*
*De la virginité: & qu'hommes ſi parfaits*
*Sentiſſent, furieux, les chatouilleux effaits*
*De l'acte Cyprien, dont noſtre ame ſaiſie,*
*Mourant pour quelque temps, tombe en epilepſie:*
*Qui tous les nerfs énerue, & petit-à-petit*
*Dans vn ſalle plaiſir la raiſon engloutit.*
*Ou bien en la façon qu'on engendre à ceſte heure:*
*Veu que le lict nopcier eſt vn lict ſans ſouilleure,*
*Si l'excez n'y commande: & que le Souuerain*
*Euſt fait ſans ceſte fin les deux ſexes en vain.*
*Si leurs fils en naiſſant euſſent eu ceſte adreſſe*
*Qu'on remarque en la fleur d'vne verte ieuneſſe,*
*Ayant viſtes les pieds, les membres vigoureux,*
*La main induſtrieuſe, & le cœur genereux:*
*Veu qu'auant le peché l'homme ne debuoit eſtre*
*Moindre en dons naturels, que ceux dont il eſt maiſtre:*
*Et que le Perdrieau, qui porte, frais-eſclos,*
*Sa parente maiſon ſur ſon debile dos,*
*Et qui n'a point encor qu'vn mol duuet pour ailes,*
*Suit ſa mere à trauers les barbes des iaueles.*
*Ou bien comme auiourdhuy: veu que dedans les flans*
*D'Eue ne pouuoit viure vn homme de trente ans:*
*Et qu'on ne doit iamais iuger contre nature,*
*Sans vn expres adueu de l'vnique Eſcriture,*

*Qui pour noſtre profit, comme fille des cieux,*
*A droit de deſmentir & nos mains, & nos yeux.*
*Si le profond ſçauoir, la raiſon, la prudence*
*Euſſent accompagné leur debile naiſſance:*
*Veu que le tendre Agneau teint encore du ſang,*
*Qu'il porte quand il ſort du charitable flanc,*
*Cognoiſt le Loup cruel, tremblotte à ſa venue,*
*Et choiſit le tetin de ſa mere incognue:*
*Et qu'vn homme ignorant, ſtupide, & mal-accort,*
*Eſt vn homme en peinture, ou bien vn homme mort.*
*Ou ſi le voile eſpais d'vne aueugle ignorance*
*Euſt en naiſſant bandé les yeux de leur enfance.*
*Car l'exceſſiue humeur de l'infantin cerueau*
*Reçoit tant de pourtraits, que touſiours le nouueau*
*Biffe le precedent: & le vague meſlange*
*Des fantaſmes confus, qui ſans fin ſe rechange,*
*Font flotter l'Intellect, qui voulant s'arreſter,*
*Ne peut l'anchre mordante en lieu ferme ietter.*
*Si le vieillard Adam deuoit quitter la place*
*A ſes fils, & ſes fils à la ſuiuante race:*
*Ou ſi peres & fils enſemble glorieux*
*Deuoient eſtre à la fin tranſportez ſur les cieux.*
*Le cerche qui voudra: qui voudra, s'orgueilliſſe*
*D'auoir frappé le blanc: que, docte, il eſclairciſſe*
*Tant d'autres poincts douteux, en vain mis en auant.*
*Quant à moy, ie ne veux paroiſtre ſi ſçauant.*
*Non, ie ne veux ſemer auec extreme peine,*
*Pour moiſſonner apres vne paille ſans graine.*

*Helas*

*Helas! nous ſçauons bien quel Orion de maux*
*A pleu deſſus le chef du Roy des animaux,*
*Depuis que l'Eternel nous denonça la guerre,*
*Et que Satan ſe feit Satrape de la terre.*
*Mais nul par le menu ne peut ſçauoir comment*
*Les premiers-nez viuoient auant leur chopement.*
*C'eſt vn chifre incognu, c'eſt vn profond abîme.*
*Le Dircean Oepide y perdroit ſon eſcrime:*
*Veu que meſme vn Adam, ſ'il viuoit de nouueau,*
*A peine pourroit-il deſmeſler l'eſcheueau*
*Des doutes embrouillez, & queſtions friuoles*
*Que touchant ſon eſtat on propoſe és Eſcoles.*
*Ce poinct donc ſeulement reſte en mon cœur fiché,*
*Que puis que le treſpas eſt l'effect du peché,*
*L'homme n'euſt de la mort redouté la puiſſance,*
*S'il euſt ſceu conſeruer ſa premiere innocence.*
*Car comme deux ſoufflets par ordre pantelans*
*Embrazent peu à peu les charbons ſcintilans,*
*Et leur chaleur encor pe-petillante allume*
*Vn froid barreau de fer, qui battu ſur l'enclume*
*Ne ſemble eſtre plus fer, ains vole preſque tout*
*En atomes ſiflans, & en bluettes bôut:*
*Ainſi l'ame du monde inſpirant dans noſtre ame*
*Les eternels effects d'vne eternelle flame:*
*Puis l'ame comme forme inſpirant dans le cors*
*Et ſes nombres ſans nombre, & ſes diuins accors,*
*Euſt paré ſa beauté d'vne beauté ſupréme,*
*Et l'euſt rendu non moins immortel qu'elle-meſme.*

*Ie ſçay bien qu'on dira, que chez nous vn lent feu*
*La radicale humeur conſume peu à peu:*
*Et que bien que des fruicts la puiſſance diuerſe*
*Pour encor ne tint rien du cruel fruict de Perſe,*
*Du malin Aconite: & que d'Adam le gôut*
*Euſt ſceu non abuſer, ains bien vſer de tout:*
*Si n'euſſent-ils pourtant dans ſon corps peu remettre*
*Ce que de iour en iour il perdoit de ſon eſtre:*
*D'autant que l'aliment ne peut, comme eſtranger,*
*Aſſez parfaictement en homme ſe changer.*
*Il en eſt tout ainſi que du vin, où lon meſle*
*Les Nymphes trop ſouuent: ſa pointe, peſle-meſle*
*Broyée, ſe fait mouſſe: & ne reſte à la fin*
*Rien du gouſt, de l'odeur, de la force du vin.*
*Ioint qu'auecques le tems les vertus naturelles*
*Se laſſent du trauail, & les humeurs rebelles*
*Conſpirant noſtre mort, ſapent finalement*
*Des priſons de l'eſprit le plus ſeur fondement.*
*Mais quoy? le fruict de vie aſſoupiſſoit la guerre*
*Que les humeurs cauſoient dans ce vaiſſeau de terre:*
*Et, s'oppoſant au mal, changeoit parfaictement*
*Au corps alimenté le corps de l'aliment.*
*Le ſeul mal de l'eſprit, mal qui tout autre excede,*
*Pouuoit contagieux rendre vain ce remede.*
*Immortel, & mortel Adam donques naſquit.*
*Immortel il mourut, & mortel il veſquit.*
*Car auant les effects de ſa rebelle offence,*
*Mourir, & non mourir, eſtoient en ſa puiſſance.*

*Mais depuis qu'il osa de Dieu l'ire encourir,*
*Las, mourir il peut bien, mais non pas non mourir:*
*Comme au contraire, apres sa seconde naissance,*
*Il aura seulement de non mourir puissance.*

FIN DV PREMIER LIVRE.

# L'IMPOSTVRE.

*HE! qui ſera celuy qui me donra des æles,*
*A fin que deuançant les viſtes arondeles,*
*En moins d'vn tourne-main ie vole, audacieux,*
*Des cieux iuſqu'aux enfers, des enfers iuſqu'aux cieux?*
*Las! qui me fera voir & la face & le geſte*
*De Iuſtice & Bonté, qui du Pere celeſte*
*Balancent les deſirs: belles & ſainctes ſœurs,*
*Dont l'vne aime le ſang, l'autre ſe paiſt de pleurs:*
*L'vne a fier le regard, l'autre douce la face:*
*L'vne porte le fer, l'autre porte la grace:*
*L'vne a du bas Edem noſtre ayeul exilé,*
*L'autre l'a fait bourgeois de l'Edem eſtoilé?*
*Qui guidera ma plume, & fera que i'eſcriue*
*Auec honneur l'honneur, dont noſtre Ayeul ſe priue*
*Pour vn morceau de fruict? quel charme me rendra*
*Le lecteur attentif? quel ſurgeon reſpandra*
*Dans ma bouche indiſerte vn torrent d'eloquence,*
*Tellement que, raui, ie rauiſſe la France,*
*Bien que le iugement contre Adam prononcé,*
*Pour eſtre ſi ſouuent des Preſcheurs annoncé,*
*Et fondé ſur l'erreur d'vne femme abuſee,*
*Serue au peuple d'ennuy, aux ſçauans de riſee?*

*Ce ſera toy, mon Dieu, mon Dieu, ce ſera toy,*
*Qui ſublimant mon ame au fourneau de la foy,*
*Et faiſant que mon heur ſurmonte mon attente,*
*Rendras mon eſprit docte, & ma bouche eloquente:*
*Qui, clement, beniras mes trop hardis deſſeins:*
*Qui me couchant au rang des Poëtes plus ſaints,*
*Liberal, me donras, que bien toſt pres du Pole*
*Parmy nos Eſcriuains comm'vn Aigle ie vole:*
*Ou qu'au moins, ſi le ciel ne m'ottroye ceſt heur,*
*Ie leur monſtre du doigt le vray chemin d'honneur.*
*TANDIS que noſtre ayeul en tel aiſe ſe plonge,*
*Le pere ingenieux de reuolte & menſonge,*
*Le Monarque d'enfer, ſent vn peſteux eſſain*
*De dragons immortels formiller dans ſon ſein,*
*Qui luy ſucent le ſang, deuorent ſes entrailles,*
*Pincetent ſon poulmon de dix mille tenailles,*
*Et geinent, inhumains, ſon ame à tous momens,*
*Trop feconde à donner, & prendre des tourmens.*
*Mais la haine, ſur tout, la ſuperbe & l'enuie*
*Bourrellent nuict & iour ſa miſerable vie.*
*Car la haine qu'il porte à Dieu, qui iuſtement*
*L'a banni pour iamais du doré Firmament,*
*Pour l'enclorre en la nuict d'vne ſoulfreuſe nue:*
*Combien que ſes germains ſoient de la retenue:*
*Le ſuperbe deſir de tenir ſous ſa main*
*Dans les fers du peché captif le genre humain:*
*L'enuieux creuecœur de voir encore emprainte*
*Dans la face d'Adam, de Dieu la face ſainte,*

*En luy desia perdue: & qu'il pouuoit monter*
*A l'heur, d'où le peché l'auoit fait culbuter:*
*Faits barbares tyrans de son traistre courage,*
*Esperonnent sa course, & redoublent sa rage.*
*Ou plustost, comme dit le sage des Hebrieux,*
*C'est ce dernier Pithon, qui sifflle ambitieux*
*Par cent horribles chefs, & plus que de coustume*
*Vne Ætne de fureurs dans sa poictrine allume.*
*Le cœur de l'enuieux chagrinement despit*
*En veut à son semblable, au plus grand, au petit.*
*Il hait l'vn comme egal, craint l'autre comme maistre,*
*Et préuoit, soubçonneux, que l'autre le peut estre.*
*Pour vomir son venin, ceſt insigne imposteur*
*Pur esprit, n'assault l'homme: ains prend vn front menteur,*
*Et s'habille d'vn corps. Car l'ame, qui diuine*
*Dans le moindre Vniuers comme Reine domine,*
*Gardoit si sainctement le vœu de chasteté,*
*Que seul il eust en vain sa constance tenté.*
*Et c'est pourquoy charnel à la chair il s'adresse:*
*La suborne, & luy fait desbaucher sa maistresse:*
*Subtile maquerelle, aiant plus d'hameçons*
*Que le ciel n'a de feux, ny la mer de poissons.*
*Et quand il eust esté de matiere ætherée,*
*De substance de feu, ou de nature ærée,*
*Il n'auoit le parler, necessaire instrument*
*Pour miner de la Foy le sacré fondement:*
*Veu que de corps si purs ne se font deux narines,*
*Vne langue, vn poulmon, quatre dents yuoirines,*

*Vn artere venteux, deux léures, vn palez,*
*Qui ſont les vrais outils des ſons articulez.*
*Et qui plus eſt encor, quand bien dés ſa naiſſance,*
*Charme-cœurs, il euſt eu le beau don d'éloquence,*
*Il ſe doutoit, malin, que s'il ſe preſentoit,*
*Non d'vn maſque couuert, ains tout tel qu'il eſtoit:*
*L'homme entrant tout ſoudain en palle desfiance,*
*Bouſcheroit ſon oreille, & fuyroit ſa preſence:*
*Au contraire, prenant la brillante clarté*
*Des ſaincts Ambaſſadeurs de la Diuinité,*
*Soubçonneux il craignoit que la reuolte humaine*
*Semblaſt à l'Eternel preſque indigne de peine.*
*Donques comm'vn voleur, qui ſe met en deuoir*
*De rauir aux paſſans & la vie, & l'auoir,*
*Pres du chemin royal, ce pendant que la Lune*
*Fait trembler dans Thetis ſa face claire-brune,*
*Se muſſe or dans vn autre, or s'arme d'vn buiſſon,*
*Or des iaunes ſillons d'vne eſpeſſe moiſſon:*
*Puis r'entre dont il ſort: deçà delà furete,*
*Et ne treuue, inconſtant, embuſche aſſez ſecrete:*
*Mais en fin ſe reſout: & s'enfermant, ruzé,*
*Dans le tige vieillard d'vn cheſne tout creuzé,*
*Son petrinal délaſche, & tire par derriere*
*Dans le flanc du paſſant vne balle meurtriere:*
*Le pariure aſſaſſin de noſtre liberté*
*Emprunte or par deſſein d'vn cheual la beauté:*
*Or dans vn coq ſe fourre: or ſous vn chien ſe cache:*
*Se coiffe or du croiſſant d'vne pucelle vache:*

*Se muſſe or dans vn cerf: or prend malicieux*
*Le plumage eſtoillé d'vn Pan ambicieux:*
*Et craignant de faillir à faire vne grand faute,*
*Change ſouuent d'aduis, & de corps en corps ſaute.*
*En fin ſe ſouuenant que ſur tous les bourgeois*
*Des flots, des airs, des monts, des landes, & des bois,*
*Des ſerpens renoüez la race marquetee*
*A d'vn ruzé venin la poictrine infectee:*
*Et que bien qu'elle n'ait les effroyables dents*
*Des ſangliers foudroyeurs, ou des maſtins grondants,*
*Le bec des fiers vautours, les pattes des ours mornes,*
*Les ongles des griffons, & des taureaux les cornes:*
*Ains ſemble que, debile, elle ne pourroit pas*
*Cauſer vne douleur, moins encore vn treſpas:*
*Bien ſouuent toutefois, traiſtreſſe, elle nous tue*
*D'vn ſifflet, d'vn crachat, d'vn traict d'œil, ou de queuë:*
*Il ſe couure, malin, du cuir eſtincellant*
*D'vn dragon tauelé: à fin qu'en nous parlant*
*Par le canal tortu de telle ſerbatane,*
*Le moteur ſympathiſe auecques ſon organe.*
*Car encor, comm' on dit, l'infidele ſerpent*
*Horriblement n'alloit ſur le ventre rampant,*
*Et n'eſtoit odieux à l'humaine ſemence:*
*Veu que c'eſt le guerdon de ſon ingrate offence.*
*Mais pour iuger comment ce changement ſe fit,*
*L'eſprit demeure court: la langue ne ſuffit*
*A le bien declarer: moins l'humain artifice*
*Foible peut imiter ceſte inſigne malice.*

*I'eſtime*

*I'eſtime or que Sathan l'eſprit d'Eue troublant*
*Luy fit apprehender ce phantoſme parlant.*
*Car comme dans l'eſpais des nuages liquides*
*L'air & l'eau promptement ſe meſlent, comme humides:*
*Les ennemis Dæmons ſe fourrent aiſément,*
*Comme ſubtils eſprits, dans noſtre entendement.*
*Or ie croy que de vray l'œil vit à ſon dommage,*
*Non le corps d'vn Serpent, ains d'vn Serpent l'image:*
*Ou d'autant que Sathan fit comme vn bateleur,*
*Qui nos yeux esblouit d'vn cierge enſorceleur,*
*Changeant par la clarté de ſes vapeurs ſubtiles*
*Nos chefs en chefs brutaux, les ſommiers en anguilles:*
*Ou ſoit que les Dæmons ayent vn corps leger,*
*Souple, actif, remuant, facile à ſe changer*
*En la forme & couleur que, fins, ils ſe propoſent:*
*Bref, ſemblables à l'air dont leurs corps ſe compoſent.*
*Car tout ainſi que l'air de nues obſcurcy*
*Eſt là iaune, icy blanc: là pers, & noir icy:*
*Se figure en Dragons, Hypogrifes, armees,*
*Orques, foreſts, chaſteaux, montaignes allumees:*
*Et tout tel à trauers d'vn verre tranſparant*
*Se communique à nous de forme en forme errant.*
*Ainſi ces affronteurs s'allongent, s'accourciſſent,*
*Se font ronds, droits, quarrez, ſe preſſent, s'élargiſſent*
*Selon les paſſions dont ils ſont agitez,*
*Et tels ſont par noſtre œil à noſtre ame portez.*
*Ie penſe or que Sathan ſeulement pour ceſt œuure*
*Se baſtit pour logis les replis d'vn Couleuure.*

*Car la nature ayant rendu leger de cors,*
*Sçauans l'experience, & la malice accors,*
*Nos communs ennemis, curieux, ils r'assemblent*
*Les menus Elements qui, parens, se ressemblent:*
*Dont se fait vne masse, à qui soudainement*
*Ils donnent & croissance, & vital mouuement.*
*Non qu'ils soient createurs: car celuy seul merite*
*Vn tant auguste nom, qui la vague Amphitrite,*
*Le centre de ce Tout, le ciel tousiours glissant,*
*Et l'air tourbillonneux fit de rien, Tout-puissant:*
*Qui, seul estant, donne estre: & qui de toutes choses*
*A dans les premiers corps les semences encloses:*
*Non ceux qui par nature, ou par art enseignez,*
*Donnent aux corps les fronts par le ciel desseignez:*
*Hastent leur accroissance, & doctement resueillent*
*Les formes, qui long temps dans la masse sommeillent.*
*A la fin toutefois ie croy qu'il n'estoit point*
*Vn ie ne sçay quel spectre, vne idole, vn corps ioint*
*De membres rapportez pour cest vnique vsage:*
*Ains le mesme Serpent, qu'auec ce rond ouurage*
*Dieu fit és premiers iours, car sa posterité*
*Porte la peine encor de ceste iniquité.*
*Encor peut-on douter, si le Dæmon sans estre*
*Dans la peau du Dragon, du Dragon estoit maistre,*
*Pour hausser sa pensee, & sa langue mouuoir:*
*Localement absent, & present par pouuoir:*
*Comme les nerfs d'vn Luth, sur lequel on fredonne,*
*Font que le Luth prochain sans le toucher resonne*

*Vne meſme chanſon, & qu'il va receuant*
*Par vn ſecret accord & ſon ame, & ſon vent:*
*Et comm'vn Aſtre clair, qui, bien qu'eſloigné, verſe*
*Sur nous vne fortune ou benigne, ou peruerſe.*
*Ou ſi pour quelque temps il s'eſtoit confiné*
*Dans les plis couleuurins d'vn cuir damaſquiné,*
*Tenant vn lieu ſans lieu, tout ainſi que noſtre ame*
*Dans ce falot de chair fait reluire ſa flame,*
*Et s'enclost, non bornee, entre ſi proches bors,*
*Non comme cors en lieu, ains comme forme en cors.*
*Cecy, quoy qu'il en ſoit, demeure veritable,*
*Que l'antique Serpent, comme organe du Diable,*
*Charma de ſes diſcours plus menſongers, que vains,*
*Dans le terreſtre Edem la mere des humains.*
*Car comme vne guiterre & vieille, & mal-montee,*
*D'vne ſçauante main dextrement pincetee,*
*Nous rend vn ſon plus doux, qu'vn parfaict inſtrument,*
*Que les doigts d'vn Bouuier battent groſſierement:*
*Ne plus ne moins tandis qu'vn Dæmon docte touche*
*D'vne maiſtreſſe main les marches de ſa bouche,*
*Ceſt animal muet, par ſes diſcours flateurs*
*Eloquent, feroit honte aux plus grands Orateurs.*
*Ainſi les troncs diſerts de la foreſt d'Epire*
*Animez de l'eſprit que Iuppin leur inſpire,*
*Iuppin Roy des Dæmons, par leurs chants impoſteurs*
*Prediſent & les biens, & les malheurs futurs.*
*Ainſi tout forcené le palle Engaſtromythe,*
*Faiſant ioug à l'eſprit qui, furieux, l'agite,*

*Parle dans ſes boyaux : tant bien l'ouurier ſubtil*
*Repare les defauts d'vn imparfait outil.*
*Ainſi le Phanatique éleuant ſa penſee*
*Sur l'aile de Sathan, d'vne bouche inſenſee*
*Prononce maint oracle : & ſon malade eſprit*
*Diſcourt meſme des arts que iamais il n'apprit.*
*O meurtrier impiteux des ames immortelles,*
*Helas ! que nuict & iour tu forges de cautelles,*
*Pour nous rauir le ciel ! helas ! combien de fronts*
*Tu prens pour nous pouſſer és enfers plus profonts?*
*Tu fais du fier Lyon, lors que dedans les veines*
*D'vn Scine, ou d'vn Procuſte inhumain tu forcenes,*
*Beant apres le meurtre : & du ſang baptiſé*
*Arrouſant l'Vniuers de Saincts preſque eſpuiſé,*
*Tu te mues en Chien, quand par vn faux Prophete*
*Tu vomis le venin de ta poictrine infete:*
*Et ſur la chaire aſſis, d'vne profane vois*
*Abbayes, enragé, contre le Roy des Rois.*
*D'vn Porc tu prens la forme, alors qu'vn Epicure*
*Veautré dans ſes plaiſirs deſbauche la nature*
*Des hommes attrempez : & par ſa laſcheté*
*Fait de Lacedemone, vne molle cité.*
*Tu fais du Roſſignol, ou te changes en Cygne*
*Chaque fois qu'empruntant d'vn Orateur inſigne*
*Et l'eſprit captieux, & la diſerte vois*
*Tu pipes l'auditeur, & renuerſes les lois.*
*Tu deuiens fin Renard, lors que d'vn chatemite*
*Tu façonnes l'accent, & le front hypocrite,*

*Vray ſepulchre blanchi, braſier qui ſemble mort,*
*Et cruel Scorpion qui de la queuë mord.*
*Tout cela ſeroit peu, ſi ta maligne audace*
*Eſpargnoit pour le moins des ſaincts Anges la face:*
*Et ſi pour aueugler les plus fins des humains,*
*Guenon, tu n'imitois du Tout-puiſſant les mains.*
*Mais quoy? ſans me peiner à deſchiffrer les ruſes,*
*Dont chaque heure du iour, trompeur, tu nous abuſes,*
*Ie veux, en reprenant mes derniers erremens,*
*Deſcrire le premier de tes affrontemens.*
*Le Dragon pour forcer l'humaine fortereſſe,*
*Imite d'vn grand Chef la guerriere fineſſe,*
*Qui pluſtoſt qu'attaquer le Fort ja menaſſé,*
*Remarque ſon aſſiette, & ſonde ſon foſſé:*
*De l'aune de ſon œil meſure ſa muraille:*
*Recognoiſt tous ſes flancs: met ſon camp en bataille:*
*Et les approches faits, ardant, bat vers la part*
*Moins forte par nature, & moins forte par art.*
*Car ayant longuement du premier Androgine*
*Contemplé, vieux routier, & les mœurs, & la mine,*
*Il braque ſes canons, tire, donne l'aſſaut*
*En l'endroit qu'il remarque vn euident defaut,*
*S'attaquant à la femme indiſcrete, legere,*
*Foible, aime-nouueauté, credule, & menſongere.*
*Eue, ſecond honneur de ce grand Vniuers:*
*Mais eſt-il vray que Dieu ialouſement peruers*
*Ait, dit-il, defendu à vous & voſtre race*
*Tous les fruicts de ce parc, qu'vne claire onde embraſſe:*

*Fruicts tant & tant de fois redonnez aux humains,*
*Fruicts qui ſont cultiuez iour & nuict de vos mains?*
*Auec l'air de ces mots l'infidele Vipere*
*Souffle vn air venimeux au ſein de noſtre mere:*
*Qui luy reſpond ainſi: Sçache, ô qui que tu ſois,*
*(Mais ton ſoin charitable, & ta benigne vois*
*Te declarent amy) que toute la cheuance*
*De ce terreſtre ciel eſt en noſtre puiſſance:*
*Tout eſt ſous noſtre main, ſi ce n'eſt ce beau fruit*
*Qui dans le verd milieu du Paradis reluit.*
*Car ſur peine de mort Dieu tout-bon & tout-ſage,*
*Las! ie ſçay pourquoy, nous en defend l'vſage.*
*Adonc elle ſe teut, couuant ja dans ſon cueur*
*Vn deſir curieux qui ſe rendra veinqueur.*
*Comme vn Amant ruzé, qui mainte embûſche dreſſe*
*A la pudicité d'vne ieune maiſtreſſe:*
*Soudain qu'elle commence eſcouter tant ſoit peu*
*Les propos affetez, qui teſmoignent ſon feu,*
*Sent décroiſtre le mal qui cruel le tourmente:*
*Se promet de ſurgir au port de ſon attente,*
*Et tient pour aſſeuré, d'aiſe preſque eſperdu,*
*Qu'vn Fort qui parlemente, eſt à-demy rendu.*
*Tout ainſi le Serpent, dont la voix pipereſſe*
*Nous tire dans les rets d'vne Tonne traitreſſe,*
*Voyant qu'Eue prend gouſt à ſes flateurs propos,*
*Ioyeux, pourſuit ſa poincte: & n'a iamais repos*
*Qu'il n'ait donné des pieds, des mains, & de la teſte*
*Dans le pan de ce mur, où la breche eſt ja faite.*

*Non, n'en croy rien, dit-il: ô belle, ce n'eſt pas*
*Le deſir de ſauuer les humains du treſpas,*
*Qui fait, que ce tien Dieu, non moins malin que ſage,*
*D'vn fruict ſi bon & beau vous interdit l'vſage.*
*Vn deſpit, vne enuie, vne jalouſe peur*
*Sans relaſche, cruels, luy bequetent le cueur,*
*Voyant que de ce fruict la ſuſpecte puiſſance*
*Diſſipera ſoudain la nuë d'ignorance*
*Qui vous preſſe les yeux: voire fera que vous*
*Serez Dieux auec luy: ſerez Dieux deſſus nous.*
*O gloire de ce Tout, auance donc, auance*
*Ta bien-heureuſe main. Que tarde-tu? commance,*
*Commance ton bon-heur. Ne crain point le courrous*
*De ie ne ſçay quel Dieu, qui n'eſt plus grand que vous,*
*Si non tant qu'il te plaiſt. Pren la brillante robbe*
*De l'immortalité; fay toſt, & ne deſrobbe,*
*Enuieuſe maraſtre, à ta poſterité*
*Le ſouuerain honneur de la diuinité.*
*Ce propos acheué, la conuoiteuſe femme,*
*Qui n'auoit point encor que de l'œil & de l'ame*
*Offenſé de ce Tout le Prince ſouuerain,*
*Coulpables de peché rend ſa bouche & ſa main.*
*Le larron apprentif, qui voit deſſus la table*
*D'vn riche cabinet vne ſomme notable,*
*Palle, eſgaré, tremblant, auance par trois fois,*
*Trois fois va reculant les crochets de ſes dois,*
*Et les r'approche encor: la riche bourſe attrape:*
*Craintiuement hardy, la cache ſous ſa cape:*

*A peine treuue l'huis: d'vn pied branlant s'enfuit,*
*Et regarde en fuyant ſi le maiſtre le ſuit.*
*Eue non autrement d'vn inconſtant viſage*
*Monſtre les durs combats que ſouſtient ſon courage:*
*Veut, ne veut, va, reuient: tremble or d'aiſe, or de peur:*
*Et marchande long temps à prendre ſon malheur.*
*Mais quoy? finalement mal-ſage elle le touche,*
*Et le porte ſoudain de la main à la bouche.*
*Or ainſi que celuy, qui par le droit pendant*
*D'vn mont droit-eſcarpé trop viſte deſcendant,*
*Et bronchant contre vn roc, prend le bras ou la cuiſſe*
*De ſon prochain amy: & par ce precipice*
*Cul ſur teſte roulant, dans vn mortel foſſé,*
*Rompu, traine à la fin ſon compaignon froiſſé:*
*Noſtre Ayeule, en tombant, ſon mary precipite*
*Dans l'abyſme profond des noirs flots de Cocyte.*
*Car ruzee adiouſtant aux exquiſes beautez,*
*Nectarees douceurs, & rares facultez*
*Du fruict trop deſiré, ſa parole fardee,*
*Son regard plein d'attraits, ſa face mignardee,*
*Elle gaigne ce poinct, que ſon aueugle eſpoux*
*En fin prend vn morceau du fruict aigrement-doux.*
*Ce fruict gouſté, ſoudain voicy l'homme & la femme,*
*Qui ſentent deſſiller & du corps & de l'ame*
*Les yeux clos pour leur bien. L'ame en ſoy plus ne voit*
*Le charactere ſainct qui ſon front honoroit:*
*Et le corps miſerable ayant honte & triſteſſe*
*De ſe voir ſans habits, fait d'vne fueille eſpeſſe*

*Quelques demy-calſons, dont il couure, ſoingneux,*
*Pour n'eſtre veu du ciel, ſes membres vergongneux.*
*Voyez, ô fols mortels, combien ore eſt exquiſe*
*La doctrine par vous ſi cherement acquiſe.*
*Es affaires humains vous eſtes des Hibous,*
*Taupes en ceux du ciel. O ſots, hé, penſez-vous*
*Que l'œil, qui voit plus clair qu'à trauers vn clair verre*
*L'inuiſible rondeur du centre de la terre,*
*Ne fauſſe l'eſpeſſeur de ce fueillage vert?*
*Que couuerte la peau, le peché ſoit couuert?*
*Et qu'vn membre du corps affublé, tout le reſte*
*Du corps ſoit affublé deuant le front celeſte?*
*Encor donc des humains l'eſtourdi iugement*
*N'auoit de ſon forfait qu'vn confus ſentiment,*
*Et tel qu'en vn dormir, où le fumeux Penée*
*De cent diſcours reſueurs trouble l'ame eſtonnee.*
*C'eſt pourquoy ſur le iour l'Eternel eſmouuant*
*Dans le fleury verger vn ie ne ſçay quel vent,*
*Vent tout ſurnaturel, dont la nouuelle halaine*
*Porte de ſa preſence vne marque certaine,*
*Leur lethargie eſueille: & preſſe viuement*
*Leurs eſprits combattus du iuſte iugement*
*Prononcé par eux-meſme: & fait que leur audace*
*Du iuge criminel craint encor plus la face:*
*Cherche vn nouueau refuge: & ſe fourre à trauers*
*Les rameaux plus fueillus des arbres touſiours-vers.*
*Adam, dit l'Eternel d'vne voix effroyable,*
*Où es-tu? que fais-tu? Reſpon, ô miſerable,*

*A ton pere, à ton Dieu, à celuy dont tu tiens*
*Toute ſorte d'honneurs, toute ſorte de biens.*
*Au dur ſon de ces mots le triſte homme reſſemble*
*Le iouc au chef barbu, qui dans le fleuue tremble.*
*Le vermeil de ſon front ſe change en la couleur*
*D'vne terre de ſeigle: vne froide ſueur*
*Luy coule au long du corps: vne nuict enuironne*
*Ses yeux noyez de pleurs: l'oreille luy bourdonne:*
*Ses genoux deſnouëz flechiſſent ſous le pois,*
*Et le pied chancellant luy gliſſe chaque fois.*
*Il n'a plus le maintien aſſeuré, libre, braue:*
*Ains marche l'œil baiſſé comme vn craintif eſclaue.*
*Rien d'Adam en Adam il ne recognoiſt plus.*
*Il ſent ſes ſens troublez: vn eſcadron confus*
*De fortes paſſions le geine, le trauaille.*
*La chair auec l'eſprit dans ſon ame bataille:*
*Il ne voit plus de Dieu qu'auec horreur le front:*
*Par force il oit ſa vois, par force il luy reſpond:*
*Et d'vn accent tremblant ſes mots rompus exprime,*
*Hypocrite, auoüant ſa crainte, & non ſon crime.*
*Ta vois, ô Tout-puiſſant, ton orageuſe vois*
*Craintif m'a fait cacher à l'ombre de ce bois.*
*Car nud comme ie ſuis, ie n'ay point le courage*
*De paroiſtre deuant ton terrible viſage.*
*Infidele apoſtat, comment as-tu cognu,*
*Replique l'Eternel, que ton corps eſtoit nu?*
*Qui cauſe ta vergongne? & te chaſſe, ô volage,*
*De cachette en cachette, & d'ombrage en ombrage?*

*Hé! n'eſt-ce pas le fruict, au bois docte pendu,*
*Que ſur peine de mort, ie t'auoy defendu?*
*Seigneur, reſpond Adam, ie ne ſuis point coulpable*
*D'vn ſi laſche forfaict. Celle, ô Pere equitable,*
*Que i'ay receu de toy pour compaigne, & ſupport,*
*M'a preſſé d'aualler le morceau donne-mort.*
*Et toy, dit l'Immortel, ô femme deſloyale,*
*Comment en te trompant, as-tu trompé ton maſle?*
*Seigneur, c'eſt le Serpent, ouurage de tes dois,*
*Qui m'a, dit Eue alors, fait tranſgreſſer tes lois.*
*Voila comment celuy, qui n'a peur qu'on reforme*
*Ses arreſts ſouuerains: qui n'eſt ſujet à forme*
*Ou ſtyle de Palais: qui, ſage, n'a beſoin*
*D'examiner au long partye ny teſmoin:*
*Et qui pour ſouſtenir la balance inegale,*
*Ne craint point la rigueur d'vne Mercuriale:*
*Auant que faire droict, appelle en iugement,*
*Interroge, confronte, oit attentiuement*
*Les triſtes preuenus: & d'vn accent terrible*
*Prononce, courroucé, ceſte ſentence horrible.*
*Ha, malheureux Serpent, que mes artiſtes mains*
*Ont n'agueres formé pour ſeruir les humains,*
*D'inſtrument de ſalut tu t'es fait vne eſpee,*
*Dont le credule Adam a la gorge coupee.*
*Auſſi pour ce forfait, vray ſurgeon de tous maux,*
*Tu ſeras execrable entre tous animaux.*
*Contre terre rampant, tu mangeras la terre.*
*Entre la femme & toy i'allumeray la guerre.*

*Ses fils le chef cruel de tes fils briſeront,*
*Et tes fils de ſes fils le talon piqueront.*
*O rebelle à ma vois, à ta race infidele,*
*Traiſtreſſe à ton eſpous, à toy-meſme cruele,*
*N'eſpere que tes fils naiſſent ſi aiſément*
*Que tu les fais mourir: car chaque enfantement*
*Impiteux, te donra mille boutons de geine.*
*Tu n'as chair, nerf, tendon, muſcle, artere, ny veine,*
*Qui n'en ſente l'effort: ſans les vomiſſemens,*
*Deſirs prodigieux, chagrins, degouſtemens,*
*Changemens de couleur, paſmoiſons, & laſſeſſes,*
*Eternels compaignons des futures groſſeſſes.*
*Sous le ioug du mary tu trameras tes ans,*
*Tyran fait par toy ſerf du tyran des tyrans.*
*Quant à toy, deſloyal, qui pour croire vne folle*
*As fait l'oreille ſourde à ma ſaincte parolle,*
*Deſormais la ſueur de ton front coulera:*
*Tes mains ſ'empouleront, ton dos ſe voutera:*
*Et iamais n'enuoyras dans tes rameuſes veines*
*Morceau, qu'eſtant acquis au pris de mille peines,*
*Car la terre, qui ſent paruenir iuſqu'à ſoy*
*L'effect des durs arreſts foudroyez contre toy,*
*Au lieu de ces doux fruicts, qu'ores pour ta deſpence,*
*Feconde, elle produit ſans art & ſans ſemence,*
*D'eſpines & chardons heriſſera ſon dos.*
*Bref, tu ne gouſteras les douceurs du repos,*
*Iuſqu'à tant que la mort par ſa derniere guerre*
*Ton corps de terre pris, enuoyra ſous la terre.*

*Ie ſçay bien que la chair ſ'eſcarmouche en ce lieu,*
*Et que le ſens mutin conteſte contre Dieu,*
*Qui doüa noſtre Ayeul d'vne volonté franche,*
*Bien qu'il preuit de loin qu'elle ſeroit la planche*
*Qui guideroit ſes pas dans le triſte ſeiour,*
*Où lon vit pour mourir cent mille fois le iour.*
*Or tout ce qu'il preuoit, auient: & n'auient choſe,*
*Que comme Tout-puiſſant, & libre, il ne diſpoſe.*
*L'homme ſe plaint que Dieu contre toute equité*
*Punit l'erreur d'Adam en ſa poſterité:*
*Et que des ans chenus les nouuelles engeances*
*Ne peuuent aſſouuir ſes cruelles vengeances,*
*Qui n'ont autre argument de ſi longue fureur*
*Que ie ne ſçay quel fruict entamé par erreur.*
*O vermiſſeau de terre, helas! t'oſes-tu prendre*
*Au monarque du ciel? luy veux-tu faire rendre*
*Conte de ſes proiets? Le potier donc fera*
*De ſon pilé limon tel vaiſſeau qu'il voudra:*
*Et l'ouurier de ce Tout, le pere de Nature*
*Ne pourra diſpoſer de l'homme ſa facture?*
*Le Roy, qui ſouuerain iuge les plus grans Rois,*
*Qui fait tout par meſure, & par nombre, & par pois,*
*La reigle d'equité, le Dieu deteſte-vice,*
*L'ame viue des lois fera quelque iniuſtice?*
*Homme, tiens-tu de Dieu ta libre volonté,*
*Que pour libre obeyr à ſa ſaincte bonté?*
*Le ſuyure d'vn pied franc? faire ce qu'il deſire,*
*Non charmé par vn Philtre, ou forcé d'vn Buſire?*

*Dieu t'arme de diſcours: mais tu prens, ô meſchant,*
*Le glaiue blece-eſprit par l'affilé tranchant.*
*Tu te naures toy-meſme, & tues la famille*
*Que ton flanc comme encor. O peſteuſe Chenille,*
*Toutes les fleurs du ciel tu changes en poiſon.*
*Ton ſens t'oſte le ſens, ta raiſon la raiſon.*
*Et toutefois encor tu te plains de ſa grace,*
*Dont l'alambic extrait de ta rebelle audace*
*Trois biens non eſperez: ſçauoir, gloire pour ſoy,*
*Vergongne pour Sathan, felicité pour toy:*
*Veu que ſans le peché ſa Clemence & Iuſtice*
*Ne ſeroient que vains noms: & que ſans ta malice*
*Chriſt ne fuſt deſcendu, qui d'vn mortel effort*
*A veincu les Enfers, les Pechez, & la Mort:*
*Et te rend plus heureux meſme apres ton offence,*
*Qu'en Eden tu n'eſtois pendant ton innocence.*
*Tu pouuois lors mourir: tu ne crains or la mort.*
*Tu n'anchrois qu'à la rade: or tu anchres au port.*
*Tu viuois icy bas: or tu vis ſur le Pole.*
*Dieu parloit auec toy: or tu vois ſa Parole.*
*Tu viuois de doux fruicts: Chriſt ore eſt ton repas.*
*Tu pouuois trebucher: mais or tu ne peux pas.*
*Or la faute d'Adam n'eſtoit point ſi legere,*
*Qu'il ſemble à la raiſon traiſtrement menſongere:*
*Ains c'eſtoit vne cheſne, où les plus grands pechez,*
*Comme freres, pendoient l'vn à l'autre attachez.*
*Ingratitude, Orgueil, Trahiſon, Gloutonnie,*
*Deſir de trop ſçauoir, Enuie, Felonnie,*

*Croire trop, croire peu, furent les doux apas,*
*Qui du chemin du ciel déuoyerent ſes pas.*
*Pere, que dirois-tu d'vn fils non moindre d'âge,*
*Ains homme ja parfait, qui tient pour ſon partage*
*Tout ce que de plus beau tu poſſedes ici,*
*Toy viuant, toy voyant, toy le voulant ainſi:*
*Et toutefois ingrat dedans ta propre terre*
*De gayeté de cœur il t'ourdit vne guerre?*
*Pein donques vn Adam en ton entendement,*
*Des propres mains de Dieu façonné freſchement,*
*Non affamé, non pauure: ains qui pour ſa deſpance*
*De tout ceſt Vniuers à la riche abondance:*
*Non eſclaue des ſens, ains ayant le pouuoir*
*De les tenir en bride, & ranger au deuoir:*
*Non ſot, non abreuué d'opinions eſtranges,*
*Ains diſciple de Dieu, condiſciple des Anges:*
*Qui, biſare, ſe rend pour peu, voire pour rien*
*Ennemy capital de l'autheur de ſon bien:*
*Et lors tu iugeras quel foüet, quelle potence,*
*Quel bucher ſuffiroit pour punir ſon offence.*
*Puis le peché d'Adam ſ'eſtendant peu à peu*
*Sans fin du pere au fils, & du fils au neueu,*
*Non par couſtume, loy, ignorance, ou doctrine,*
*Ains comme vne eau qui court loin de ſon origine:*
*Tu ne dois t'eſtonner ſi telle iniquité*
*Reçoit iuſqu'au-iourd'huy le loyer merité.*
*Car bien que l'aiguillon de la concupiſcence*
*Ne puiſſe par effect preceder la naiſſance:*

*L'enfançon toutefois dans l'amarry caché,*
*Eſt ja ſerf de la peine, & captif du peché,*
*Comme vn atome extrait de la premiere maſſe*
*Qu'Adam empoiſonna, par ſa rebelle audace.*
*L'indiuidu n'eſt ſain, quand le genre eſt infait:*
*Les membres ne ſont beaux, quand tout le corps eſt laid:*
*Et d'vn puant eſgout ſort vn ruiſſeau, qui traine*
*Plus de bourbe que d'eau dans le creux d'vne plaine.*
*Tant que l'obſcure nuict nous deſrobbe les cieux,*
*L'aueugle ne cognoiſt le defaut de ſes yeux:*
*Mais ſi toſt que le iour au trauail nous rappelle,*
*Il ſe plaint que pour luy la nuict eſt eternelle:*
*Qu'il marche en taſtonnant: & que les mains luy ſont*
*Et guides de ſes pieds, & boucliers de ſon front.*
*Ainſi l'homme qui vit dans l'obſcure matrice,*
*Ne cognoiſt, ni ne fait cognoiſtre la malice,*
*Qui pour eſtre ſemee en vn trop riche fonds,*
*Prend racines deſia és cachots plus profonds*
*De ſon cœur infecté: germe auec ſa naiſſance:*
*S'augmente, vigoureuſe, auec ſon accroiſſance:*
*Et faite arbre parfait, ſans fin elle produit,*
*Mille fois prouignee, vn execrable fruit.*
*Voy-tu pas que le bled ne naiſt point du veratre?*
*Que l'orge n'eſt produit du forcené ſolatre?*
*Que l'agneau n'a pour pere vn Lyon genereux?*
*Que les lepreux ne font que des enfans lepreux?*
*De meſme noſtre Ayeul viuant en innocence*
*Euſt peuplé l'Vniuers d'vne ſaincte ſemence:*

*Mais ſ'eſtant en Edem de pechez entaché,*
*Il a rendu ſes fils, fils d'ire & de peché.*
*Car Dieu ſembla Douër de gloire & de droicture*
*Non tant l'homme premier, que l'humaine nature:*
*Et puis, des plus chers dons qui partent de ſa main,*
*Priuer non tant Adam, que tout le genre humain.*
*Que ſi le citoyen, qui doſloyal conſpire*
*Soit contre l'Empereur, ſoit contre ſon Empire,*
*Seul ne ſent la rigueur des vengereſſes lois:*
*Ains ſes fils & neueux, bien qu'ils ſoient quelquefois*
*Gens de bien & d'honneur, pour l'erreur paternelle.*
*Sont notez, malheureux, d'infamie eternelle.*
*L'Eternel peut-il point d'vne iuſte fureur*
*En la race d'Adam punir d'Adam l'erreur?*
*Peut-il pas aſſeruir ſes enfans à la Parque?*
*Et fletrir pour iamais d'vne honteuſe marque*
*Le front de ſes neueux, qui, pires, ont enté*
*De plus aigres drageons au tronc par luy planté?*
*C'eſt donques à bon droict que l'humaine ſemence*
*Porte de ſon peché la dure penitence:*
*Et que du parc ſacré noſtre pere banni,*
*Comme premier pecheur eſt le premier puni.*
*Sortez, dit le Seigneur, ſortez race maudite,*
*Du iardin touſiours-verd: vuidez, mais viſte, viſte,*
*Vuidez moy ce verger, gloire de l'Vniuers,*
*Comme indigne maiſon de maiſtres ſi peruers.*
*Celuy qui fut teſmoin des ſouſpirs & des larmes*
*Des Anglois, qui veincus par les françoiſes armes,*

*Quittoient leur cher Calais: & loin du bord Gaulois*
*S'en alloient outre-mer baſtir des nouueaux tois:*
*A Dieu donc, diſoient-ils d'vne plainte inutile,*
*Et tournant leur viſage & leur cœur vers la vile,*
*Adieu clochers poinctus, adieu temples voutez,*
*Où Dieu, ſourd maintenant, a nos cris eſcoutez*
*Deux cens ans pour le moins: adieu natale terre:*
*Adieu port trafiqueur: adieu murs qu'Angleterre*
*Rempara contre ſoy: adieu ciel alme & dous:*
*Adieu palais baſtis par nous, mais non pour nous:*
*Celuy-là peut iuger quelles cruelles peines*
*Bourreloient nos parens: quelles tiedes fonteines*
*Diſtilloient de leurs yeux, pour ſe voir exilez*
*D'Eden, ſans nul eſpoir d'eſtre onques rappellez:*
*D'autant que l'Eternel a mis deſſus la porte*
*Du ſacré-ſainct verger vn Serafin, qui porte*
*La voltigeante eſpee: & dont le corps reluit*
*Comme vn Aſtre crineux flamboye en pleine nuit:*
*Corps non elementaire, ains tout metaphyſique,*
*Qui ſ'eſloignant vn peu de l'VN vraiment vnique,*
*De l'ACTE ſimple & pur, de l'ESTRE ſeul eſtant,*
*Decline à la Matiere: & ſi n'eſt-il pourtant*
*De matiere meſlé: ou pluſtoſt ſa matiere*
*Eſt tellement eſprit, que la lame meurtriere*
*Sa jointe quantité ne ſçauroit mi-partir:*
*Car, pure, elle peut bien agir, mais non patir.*

# LES FVRIES.

*OV ſuis-je tranſporté? Ie ne ſuis plus au monde.*
*La terre que ie fraye, & la cambreure ronde*
*Qui r'amenant les jours, & reguidant les nuis,*
*Colere contre moy, reconduit mes ennuis.*
*L'air qu'à long traits ie hume, & la mer où ie nage,*
*N'eſt des iours premier-nés le magnifique ouurage.*
*Ceſte triſte rondeur n'eſt le riche Vniuers*
*Que l'Eternel para d'ornemens ſi diuers:*
*Ce n'eſt qu'vne priſon, vne auerne effroyable,*
*Et du monde premier le tombeau miſerable.*
*Eſprit anime-tout, grand Dieu, qui iuſtement*
*Changé de Pere en Juge, as fait ce changement,*
*Change moy: refon moy: ſer à ma main d'adreſſe.*
*Fay que dans mes diſcours rien d'humain n'apparoiſſe:*
*Que ie ſois ton organe, & que diſertement*
*Ie chante à nos neueux ce triſte changement.*
*Auant que noſtre Ayeul d'vne impudente audace*
*Monſtre le dos à Dieu, au couleuure la face,*
*Tout ce grand vniuers ſemble eſtre vn inſtrument*
*Bien monté, bien d'accord, pinceté doctement,*

*Et dont la ſymphonie admirablement douce*
*Sonne le los de Dieu, qui le bat de ſon pouce.*
*L'homme en ſeruant à Dieu, eſt du Monde ſerui.*
*Les corps morts & viuans taſchent comme à l'enui*
*A nourrir ceſte paix: & d'vne amour extréme*
*Cheriſſant ces deux chefs ſ'entr'embraſſent eux-meſme.*
*Le bas d'vn ſainct accord reſonne auec le haut:*
*Le liquide & le ſec, la froidure & le chaut*
*Symboliſent enſemble: & l'innocente Aſtrée*
*Lie tout du Maſtic d'vne amitié ſacrée.*
*Ce Cupidon caché, qui remarie encor*
*L'Eimant auec le fer, l'Hydrargyre auec l'or,*
*L'Ambre auec le feſtu: & dans le regne humide*
*La Pinne à l'Eſpion, la Baleine à ſon Guide:*
*Qui fait ſi bons amis l'Aſperge & le Rouſeau,*
*Le Meurte & l'Oliuier, & la Vigne & l'Ormeau:*
*Qui l'Ouſtarde oreille, & le Cheual aſſemble:*
*Qui fait le Perroquet & le Loup viure enſemble:*
*Qui joint le Francolin & le Cerf pié-ſoudain,*
*La Chéure & le Sargon, la Perdris & le Dain:*
*N'eſt rien qu'vne bluette, vne trace, vn vmbrage*
*De l'amour qui regnoit durant le premier âge:*
*Où les Muſes d'icy d'vn ſon harmonieux,*
*Diuines, ſous-chantoient auec celles des cieux.*
*Mais l'homme, comme eſtant la principale corde*
*Du Luth de l'Vniuers, trop tendu, deſaccorde*
*Tout le reſte des nerfs: & fait qu'ores il rend*
*Pour vn air enchanteur, vn murmure ſi grand,*

*Qu'Ennyon ſ'en eſtonne, Ennyon qui cruelle*
*Les antiques debats du Chaos renouuelle.*
*Le Ciel, qui touſiours-beau ſa maiſtreſſe œilladoit,*
*Qui rien que manne & miel dans ſon ſein n'eſpandoit,*
*La racle de ſes eaux, l'amortit de ſa glace,*
*De ſa greſle la bat, de ſes feux la creuace,*
*L'enuieillit de ſa neige: & jalous va dardant*
*Sur ſes os nuict & iour ſon foudre plus ardant.*
*R'hée, qui de deſpit & de colere creue,*
*Mille noires vapeurs contre le ciel éleue:*
*Et par l'huis entr'ouuert de l'Orque plus profond,*
*De nues & brouillars luy ſouille tout le front.*
*Le Coq depuis ce temps le Lyon eſpouante,*
*L'Eſcouſle le Poulet: la Brebis tremblotante*
*Fuit le Loup rauiſſant: & la Langouſte a peur*
*De l'Oſmil, & l'Oſmil du Congre ſon veincueur.*
*Voire d'vn Mars ſecret les querelles nuiſibles*
*Campent meſmes és troncs des plantes inſenſibles.*
*Denys touſiours-enfant, ô Pere ſommeilleux,*
*Si tu plantes ton arbre aupres du Chou fueilleux,*
*Il recule ſon cep: & palle de fueillage,*
*Ou de haine, ou de peur, fuyt vn tel voiſinage:*
*Ainſi que pour venger le tige porte-vin*
*La Rue & l'Origan tuent le Chou voiſin.*
*L'arbre Dodonean, & le fruitier Attique*
*Laiſſent les erremens de leur querelle antique*
*Dedans leur foſſe vefue. O diſcord inuaincu,*
*Qui fais que l'vn ne vit, où l'autre a ja veſcu:*

*Qui regnes au feſtu: à la Parque fais teſte,*
*Et ne laues iamais ta haine és flots de Lethe.*
*Ainſi le Tabourin fait du cuir d'vn Agneau*
*Se creue eſpouanté au ſeul bruit de la peau*
*Du Loup aime-carnage. Ainſi la tripe torſe*
*De ce goulu brigand rompt d'vne aueugle force*
*Les boyaux des Brebis, qu'au lieu d'vn long bêler*
*On fait apres leur mort ſur vn doux Luth parler:*
*Et de l'Aigle royal la deuorante plume*
*De tous autres oiſeaux le plumage conſume.*
*Le Ciel premier moteur ſoy-meſme en ſoy mouuant,*
*Emporte de ſon cours plus viſte que le vent,*
*Tout le reſte des cieux: & leurs brandons recule*
*Des autels d'Alexandre aux colomnes d'Hercule.*
*Mais le mortel Adam, comme Roy de çà-bas,*
*Deſuoyé traine tout au chemin du treſpas:*
*Et, pilote aueuglé, ſur vne mer funeſte*
*Guide contre l'eſcueil de la fureur celeſte*
*La nef de l'Vniuers, qui voguoit parauant*
*Et ſous vn bon nocher, & ſous vn calme vent.*
*Car auant ſa reuolte, en quelque part qu'il darde*
*Ses yeux eſmerueillez, Dieu par tout il regarde:*
*Il le treuue en la terre: il le ſent dans les mers:*
*Il le contemple au ciel: il le voit peint és airs.*
*Noſtre vniuers n'eſt rien qu'vne grande boutique,*
*Où Dieu ſes beaux treſors deſploye, magnifique.*
*Ce tout n'eſt qu'vn miroir, qui clair de tous coſtez*
*Luy repreſente au vif du grand Dieu les bontez.*

*Mais depuis le peché l'homme triſte ne treuue*
*Plante, pierre, animal, jardin, bocage, fleuue,*
*Campaigne, mont, valon, mer, riuage, ni port,*
*Qui n'ait eſcrit au front l'arreſt dur de ſa mort.*
*Et bref, tout le pourpris de la ronde machine*
*Eſt vn vray magazin de la fureur diuine.*
*L'homme ſe rebellant contre le Souuerain,*
*Sent armer contre ſoy ceux qui ſont ſous ſa main.*
*L'air promené des vents, l'Amphitrite orageuſe,*
*Le ciel triſtement ſombre, & la terre eſpineuſe,*
*Comme abſous du ſerment de leur fidelité,*
*Vengent ſur luy l'honneur de la Diuinité.*
*Des Aſtres conjurez la maligne influance*
*Par vn bourreau ſecret punit ſon arrogance.*
*La Lune le morfond, & ſon frere le cuit.*
*L'air, quand moins il ſ'en doute, impiteux le pourſuit*
*Par tonnerres ſoulfreux, par pluyes, par nieles,*
*Par glaçons, par frimas, par neiges, & par greles.*
*Vulcan or cheu du ciel, or irrité par art,*
*Or ſous les riches toicts allumé par hazart,*
*Or vomy par vn mont, dont le tempeſteux goulfre,*
*Eſt plein de pierre ponce, & de poix, & de ſoulfre,*
*Forcene contre luy: petille de fureur,*
*Et racle en moins d'vn iour de mille ans le labeur.*
*La Mer par ſon deſbord luy deſrobbe ſes Iſles,*
*Engloutit ſes troupeaux, & renuerſe ſes villes.*
*La Terre ſe voulant deſpeſtrer d'vn tel pois*
*(Pois profane & maudit) abyſme quelquefois*

*Toute vne grand Prouince: & les venteuſes cimes*
*Des Palais orgueilleux cache dans ſes abyſmes.*
*C'eſt en haine de luy, qu'apres pluſieurs façons*
*Ingrate elle produit des ſteriles moiſſons,*
*Et pour le bled ſemé trompereſſe nous paye*
*De Chardon brule-grain, de vapoureuſe Yuraye,*
*De Veſſe atterre-eſpy, de velu Glouteron,*
*Et de l'eſpoir trompeur du vuide Aueneron.*
*Tout cela ſeroit peu, ſi cruelle marâtre*
*Elle ne produiſoit le furieux Solatre,*
*Le Iuſquiane noir, & le Pauot frilleux,*
*Peſant, demange-chair, friſſonnant, ſommeilleux:*
*Le Carpaſe engourdy, l'eſtoufante Cigue,*
*Glace-pieds, glace-mains, ſanglotante, oſte-veuë:*
*L'Ache Gardonien, retire-nerf, riard:*
*Le Napel brule-langue, enfle-léures, criard:*
*L'Aconite pleureus, la conſtupante Ixie,*
*Le Pſylle attriſte-cœurs, engendre-hydropiſie:*
*L'Ephemere Colchois, demangeur, ronge-flanc:*
*La froide Mandegloire, & l'Ff allume-ſang:*
*Plantes, dont la racine, ou le ſuc, ou la graine*
*Nous cauſe auant ſaiſon vne mort inhumaine.*
*La terre, qui cognoiſt que nous aimons, brutaux,*
*Moins la vie & l'honneur, que ſes cachez metaux,*
*Auec ſes hameçons trompereſſe elle meſle*
*Le Litharge, & l'Orpin, dont la poiſon cruelle*
*Nos inteſtins deuore: & punit iuſtement*
*Nos conuoiteux deſirs d'vn rigoureux tourment:*

*Si bien que quelquefois de meſme mine on tire*
*Et la geine de l'ame, & du corps le martire.*
*Et que diray-ie plus? Le Pilote ſçauant*
*Aydé par les ſouſpirs d'vn fauorable vent,*
*Auec moins de trauail l'ailé vaiſſeau ne guide*
*Sur le ſel azuré de la campaigne humide:*
*Et le fin bateleur ne fait ſi bien danſer,*
*Eſcarmoucher, courir, reculer, auancer*
*Ces petits marmouſets, à qui ſon auarice*
*Donne vne ame qui vit par le ſeul artifice,*
*Qu'heureux nous commandions ſur les muets troupeaux*
*Qui fendent eſcaillez, les tempeſteuſes eaux:*
*Sur les chantres volans, ſur les rebelles bandes*
*Qui broſſent par les bois, ou courent par les bandes.*
*Au vent de noſtre voix ils tremblotoient d'effroy:*
*Chaque clin de nos yeux leur eſtoit vne loy:*
*Et bandez nuict & iour à leur plus ſainct office,*
*Meſme non-commandez ils nous faiſoient ſeruice.*
*Mais par le chopement de nos legers parens,*
*Las! ils ſont deuenus de nos ſerfs, nos tyrans!*
*Si nous voguons ſur mer, l'effroyable Balaine*
*Renuerſant tout d'vn coup la bouillonnante plaine,*
*Sous l'onde enſeuelit noſtre flotant chaſteau,*
*Qui fait de l'Aigle en l'air, & du Daufin ſur l'eau.*
*Si nous allons aux champs, tant de bandes funeſtes*
*De venins piolez, de Cyniphées peſtes*
*Se tiennent en embuſche: & le Loup d'autre part,*
*Le Lyon, le Sanglier, l'Ours, & le Leopart,*

*Jaloux du droict diuin, contre leur Chef conſpirent,*
*Et vengeant l'Eternel, ſans pitié nous deſchirent.*
*Les eſpeſſes foreſts n'ont ny buiſſon ni fort,*
*Qui ne cache vn bourreau pour nous donner la mort.*
*Nous tenons pour ſuſpect tout antre, toute haye:*
*Et le moindre rainſeau qui ſ'eſmeut, nous effraye.*
*Si nous ſommes chez nous, le Maſtin outrageux,*
*Le farouche Taureau, le Cheual courageux,*
*Des dents, du front cornu, des pieds nous font la guerre,*
*Marris de voir marcher tels tyrans ſur la terre:*
*Et n'y a mouſcheron qui, hardi, contre nous*
*Ne deſcoche les traicts de ſon petit courrous.*
*Las! quels ſpectres hideux? quels phantoſmes horribles?*
*Quels tonnerres? quels cris? quels hurlemens terribles?*
*Suis-je pas ſur le bord du bruyant Phlegeton?*
*Tiſiphone, Megere, & toy triſte Alecton,*
*Quel tan vous fait quitter les antres effroyables*
*De l'Enfer tenebreux? Monſtres abominables,*
*Miniſtres de Pluton au renfrongné ſourcy,*
*O filles de la nuict, que faictes vous icy?*
*L'hõme, helas! ſans vos croix, ſans võs fouets, ſans vos geines*
*Ne ſent-il pas deſia l'horreur de prou de peines?*
*Noſtre Ayeul n'euſt iamais paſſé le ſacré ſueil*
*Pour viure en ceſte terre, ains dans ce bas cercueil,*
*Où regnent mille morts, que la voix eternelle,*
*Ia tonnante, adjourna la troupe criminelle*
*Qui boit le Styx ſoulfreux, le Phlegeton brulant,*
*Le bourbeux Acheron, le Cocyte ſanglant.*

*Sœurs au poil couleuurin. Eumenides cruelles,*
*Quoy, ſerez-vous touſiours de vous meſmes bourelles?*
*Sus, quittez moy l'horreur de vos palles maiſons:*
*Venez icy vomir vos plus noires poiſons:*
*N'ayez peur d'y languir à faute d'exercice:*
*Adam vous y baſtit cent enfers par ſon vice.*
*Tout l'Auerne à ces mots de comble en fonds trembla,*
*La pareſſeuſe Nuict ſes horreurs redoubla:*
*Et le goulfre puant, où la frayeur domine*
*S'emplit ſoudain de poix, de ſoulphre, & de reſine.*
*Les Gorgones, les Sphynx, les Hydres, les Pythons*
*Ouurirent l'antre creux de leurs ventres gloutons.*
*Comme le feu caché dans la vapeur eſpeſſe*
*Marmotonne, grondant, la nue qui le preſſe:*
*Canonne, tonne, eſtonne: & d'vn long roulement*
*Iré fait retentir le venteux element:*
*Tout ainſi les trois Sœurs, les trois hideuſes Rages,*
*Pour ſortir de l'Enfer ſuſcitent mille orages.*
*Chacune va deſia ſon char de fer roulant*
*Sur les barreaux de fer du pont touſiours-branlant,*
*Qui planche Styx neuf fois: & dans la chartre horrible*
*Bruyant, courant, errant, terrible, horrible, rible.*
*Puis, Hydre eſpouantable, & Cerbere mutin,*
*Ayant ſur vn ſeul corps la teſte d'vn Maſtin,*
*D'vn Serpent, d'vn Taureau, d'vne Lonce felonne,*
*D'vn Loup, d'vn Eſtalon, d'vn Ours, d'vne Lyonne.*
*D'vn branle de Poulmon jappe, ſiffle, mugit,*
*Grommelle, Hurle loin, bannit, fremit, rugit.*

*Tels bruits peſle-meſlez, tintemarres, tempeſtes,*
*Sortent en meſme temps d'vn corps à pluſieurs teſtes.*
*Ayant de noſtre iour attaint le calme port,*
*D'vn cerceau plus ſoudain que les ailes du Nort,*
*Elles volent vers l'homme, où leurs dextres bourrelles*
*Font à qui forgera des peines plus cruelles.*
*Voicy venir la FAIM, vray portrait d'Atropos:*
*Son noir cuir eſt percé des poinctes de ſes os.*
*Elle baaille touſiours: l'œil au crane luy touche,*
*Et l'vne à l'autre jouë. On voit dedans ſa bouche*
*Iaunir ſes claires dents: & les vuydes boyaux*
*Paroiſſent à trauers les rides de ſes peaux.*
*Pour ventre elle n'a point que du ventre la place:*
*Ses coudes & genous ſ'enflent ſur la carcaſſe:*
*Inſatiable monſtre, à qui pour vn repas*
*A peine ſuffiroit tout ce qui vit çà bas.*
*Son goſier va cherchant la viande és viandes.*
*L'vn mets l'autre ſemond: ſes entrailles gourmandes*
*Se vuydent en mangeant. De ſes enfans la chair*
*Son enragé deſir ne peut meſme eſtancher:*
*Ains quelquefois encor, ô gloutonnie eſtrange!*
*Pour remplir ſes boyaux, ſes boyaux elle mange.*
*Elle amoindroit ſon corps pour le faire plus grand:*
*Et telle à noſtre Ayeul, inhumaine, ſe prend.*
*Qui plus eſt, des Enfers à ce combat ameine*
*La Rage, la Foibleſſe, & la Soif ſa germaine.*
*La GVERRE vient apres caſſe-loix, caſſe-mœurs,*
*Aime-pleurs, verſe-ſang, bruſle-hoſtels, raze-murs.*

*Deſſous ſes pieds d'airain croulle toute la terre.*
*Sa bouche eſt vn brazier, ſa voix eſt vn tonnerre:*
*Chaque doigt de ſa main eſt vn canon bruyant,*
*Et chaque ſien regard vn eſclair flamboyant.*
*Le deſordre, l'Effroy, le deſeſpoir, la fuite,*
*Ailez marchent deuant ſon meurtrier exercite:*
*Comme l'Embraſſement, l'Orgueil, l'Impieté,*
*Le Sciſme querelleux, le Sac, l'Impunité,*
*La Cruauté, l'Horreur, le Degaſt, la Ruïne,*
*L'accompaignent par tout, où barbar il chemine.*
*Le Deuil, la Solitude, auec la Pauureté*
*Suyuent les pas ſanglants de ſon oſt indomté.*
*Si ie ne ſuis trompé, voicy l'autre furie,*
*Qui contre noſtre Ayeul dreſſe vne batterie*
*De cent & cent canons. Ie la ſen ſans la voir.*
*Où plus elle eſt debile, elle a plus de pouuoir,*
*Vlceree, fiéureuſe, aueugle, folle, ſotte,*
*Triſte, ſourde, boſſue, & boiteuſe, & manchotte:*
*Poiſon à mille noms, miniſtre du treſpas,*
*Qui ſ'en vient au galop, & ſ'en retourne au pas,*
*Laide, trouble-repos, fantaſque, miſerable,*
*Lime-ſourde, emble-cœur, ſang ſue inſatiable:*
*Fille d'intemperance, & du Ciel deſbauché:*
*Mal cruel deſcouuert, & plus cruel caché.*
*Les prez n'ont en Eſté deſſus tant de Cigales,*
*Tant de grillons deſſous, que de voix infernales*
*Murmurent à l'entour: & ſous vn calme ciel*
*L'eſmaillé Roytelet du peuple amaſſe-miel*

*Tant d'oiſillons bruyans ne guide, lors qu'il iette*
*Les premiers fondements de ſa creuſe logette,*
*Que ce monſtre effroyable a ſous ſoy de ſoudars,*
*Qui chargent forcenez, l'homme de toutes pars.*
*Voy comme vn Regiment horriblement farouche*
*Attaque le premier vne chaude eſcarmouche*
*Contre le chef d'Adam, ſacré-ſaincte maiſon*
*Des facultez de l'Ame, & fort de la raiſon.*
*Le Roy, qui veut rauir d'vn Roy voiſin la terre,*
*Auant que battre aux champs, & faire ouuerte guerre,*
*Corrompt par riches dons de ſon Conſeil la foy,*
*Sachant qu'vn bon Conſeil eſt la force d'un Roy.*
*Ainſi ceſte fureur, du bas Chaos bannie,*
*Deſbande pour coureurs Phreneſie, & Manie:*
*Dont l'vne eſchaufant trop, l'autre trop deſſechant*
*Le debile cerueau, vont le fil rebouchant*
*Du iugement humain: & grauent, menſongeres,*
*En l'Ame vn eſcadron de fantaſques Chimeres.*
*Le Care, Apoplexie, & Letharge endormy,*
*Seruants d'enfans-perdus, aſſaillent l'ennemy*
*Par le meſme coſté, mais par armes contraires.*
*Car glaçant le cerueau, ils glacent tous ſes freres:*
*Et font l'homme viuant ſemblable à l'homme mort,*
*Si ce n'eſt que du Lethe il repaſſe le port.*
*Ia la Paralyſie entreprend vne guerre:*
*Ia le Spaſme ſ'émeut: l'vn laſche, l'autre ſerre*
*Les nerfs du foible Adam: ils ferment ja le pas*
*Aux eſprits animaux qui deſcendroient en bas.*

*Puis comme celuy-là, qui ſeul à ſeul ſe treuue*
*Au combat aſſigné, toute poſture eſpreuue:*
*Eſchiue, pare, bat, meſnage bien ſes temps:*
*Et iette quelquefois ſur les yeux bluettans*
*De l'ennemy ſa cape: & du bout de ſa lame,*
*Aſſeuré, fait ſortir à fils rouges ſon ame:*
*La MALADIE, à fin qu'elle ait meilleur marché*
*De noſtre Biſayeul à la couche attaché*
*Ja de tant de liens, met aux champs l'Ophtalmie,*
*Qui d'vn ſang bouillonnant dans la veuë ennemie*
*Mille eſtocades iette. Elle enfante le caur*
*A la Goute-ſeraine, & cataracte obſcur:*
*Dont l'vne par l'amas d'vne humeur trop groſſiere*
*Dedans l'Optique nerf cloſt l'huis de la lumiere:*
*Et l'autre d'vne toile emmantelée, enuieux,*
*La cryſtalline humeur qui reluit en ſes yeux.*
*Cela fait, tout d'vn coup vers noſtre Ayeul ſ'auance*
*Ce Griffon impiteux, qu'on appelle Eſquinance,*
*Qui luy ſaulte à la gorge: & d'vn ſang eſpeſſi*
*Ayant du creux Larynx quelques muſcles groſſi,*
*En luy ſeul fait eſſay de la force obſtinée,*
*Dont il doit guerroyer ſa future lignée:*
*Non autrement qu'Hercule encore emmaillotté*
*Porte eſcrit ſur le front ſon courage indomté:*
*Commençant de ſes mains, ja non mains, ains tenailles,*
*Eſtoufer, courroucé, le Dragon port'-eſcailles:*
*Coup d'eſſay, qui promet le trophée Lernois,*
*Le triomphe Heſpaignol, & le Pin Cleonois.*

*Le ſecond Regiment par ſes forces lethales*
*Attaque l'eſcadron des parties vitales*
*Campé dans l'eſtomac. Ia l'Aſthme panthelāt*
*Va d'vne groſſe humeur ſon poulmon opilant.*
*Le Phtiſe ſeche-corps ſes eſponges vlcere*
*Par le fleuz corroſif d'vne lente goutiere.*
*La peripneumonie vn braſier conſumant*
*Va dans ſes trous venteux, inhumaine, allumant.*
*Outreplus, l'Epieme, impiteux, l'aſſaſſine,*
*D'apoſtume empliſſant le creux de ſa poitrine.*
*La Pleureſie encor le dague par le flanc,*
*Faiſant touſiours bouillir ſous ſes coſtes le ſang.*
*L'Incube apres l'eſtouffe: & d'vne phlegme eſpeſſe,*
*Comme importun dæmon, le ſein panthois luy preſſe.*
*Vranie ma guide, Oracle chaſſe-erreur,*
*Nomme moy ce guerrier qui tremble de fureur,*
*Et dont le poing armé d'vne torche allumee*
*Sous les ailes ne donne, ains au cœur de l'armee,*
*Aiant pour champions la Tous, le Baillement,*
*Le Syncope, la Soif, l'Horreur, le Tremblement,*
*Le Battement du pouls, l'Ardeur, la Reſuerie,*
*Et la douleur de teſte. Eſt-ce point la furie*
*Que nous appellons fiéure? inconſtante qui prend*
*Plus de fronts que Vertume: & qui, fine, ſe rend*
*Or continue, or Tierce, or Quarte, or Iournaliere,*
*Or Lente, or allumée: ainſi que la matiere,*
*Qui dans nos foibles corps cauſe ce changement,*
*A tardif, comme on dit, ou prompt le mouuement.*

*Ie te doy bien cognoiſtre, ô maſtine traiſtreſſe,*
*T'ayant dedans mon cœur quatre ans eu pour hoſteſſe:*
*Si que ie porte encor de tes plus grands effors*
*Les marques dedans l'Ame, & les traces au cors.*
*Car outre que deſia tu m'as ſuccé, cruelle,*
*Et des veines le ſang, & des os la mouëlle,*
*Ie ſen de mon eſprit eſteinte la vertu,*
*L'enthouſiaſme engourdy, le trenchant rabbatu:*
*Et ma memoire encor cy deuant telle quelle*
*Semble, ô iuſte douleur! à l'onde, dans laquelle*
*Vn traict eſt auſſi toſt effacé que tracé.*
*I'ay preſque tout perdu mon eſtude paſſé:*
*Et mon eſprit fait tel qu'vne tablette raze,*
*Preſque mon propre nom oublié comme Gaze,*
*Ce Grec, dont la voix docte & l'eloquente main*
*Aux Romains enſeigna le langage Romain.*
*Et c'eſt pourquoy maugré mon plus ſoigneux eſtude*
*Mes vers ſont deuenus fiéureux par habitude:*
*Vers tantoſt animez d'vne diuine ardeur,*
*Et tantoſt friſſonnants d'vne indocte froideur.*
*Mais du tiers Regiment les eſquadres cruelles*
*Donnent dans le quartier des Vertus naturelles:*
*Vertus, qui peu à peu cauſent heureuſement*
*Et noſtre nourriture, & noſtre accroiſſement.*
*Le Boulime tantoſt, tantoſt l'Anonexie,*
*Or la canine faim, or la Bradypepſie,*
*Or celle-là qui rend ſi monſtreux l'appetit,*
*Se parque dans le creux du ventre plus petit.*

*L'Ictere ſafrané fait puis la guerre au foye.*
*Car du fiel colerique ayant bouché la voye,*
*Au lieu d'vn ſang loüable il eſpand par le cors*
*Son venin allumé, qui jaunit par dehors.*
*La morne Hydropiſie au contraire le glace*
*Juſqu'à tant que le phlegme au lieu du ſang il face.*
*Mais, las! ie voy plus bas les gliſſans inteſtins*
*Attaquez mille fois d'ennemis plus mutins.*
*De ſes vents priſonniers la Colique les geine.*
*L'Iliaque douleur les retord, inhumaine:*
*Reſtrecit leurs conduits: &, deteſtable, fait*
*De la bouche de l'homme vn peſtilent retrait.*
*Puis la Dyſenterie armée de trenchees*
*Leur arrache le ſang des veines eſcorchees.*
*D'autre part le Calcul aux reins donne l'aſſaut*
*Par l'amas d'vne humeur, que la rigueur du chaut*
*Transforme en vne pierre, & qui bouſche, maline,*
*Le paſſage gliſſant de la poignante vrine:*
*Comme le Diabate au contraire reſout*
*La greſſe de ce corps en l'vrine, qui boût,*
*Et diſtille, alterante, autant que la matiere*
*Feconde peut fournir de pluye à la goutiere.*
*Aux membres, qui nous font pour tant d'âges ſuyuans*
*Laiſſer de nos corps morts tant de miroirs viuans,*
*S'attaquent fierement de Venus l'impuiſſance,*
*Et le fluz aſſidu de la crue ſemance,*
*Qui taſchent faire perdre, implacables tyrans,*
*Les enfans non-conceus en haine des parens.*

*Le quatrieſme eſcadron, où ſont les Eſcroüelles,*
*Les Chancres deuorants, & les Goutes cruelles,*
*Auec les Feux-volants, les Oedemes bouffis,*
*Dertres, Scirrhes, Phlegmons, enuoyent cent dez-fis*
*A la place aſſiegee: & leur aueugle rage*
*Ne pouuant nuire au fort, le plat païs ſaccage.*
*Rengainez, ô cruels, vos glaiues impuiſſans.*
*La mort a mille fois & de ſang, & de ſens*
*Priué voſtre ennemy: & toutefois encore*
*Voſtre impiteuſe main ſa beauté deshonore:*
*Tous ſes membres ſalit, & d'vn mouſſe couteau*
*Ses joinctures luy ſcie, & luy hache la peau.*
*Il ſemble que ie voy au milieu d'vne lande*
*Des Loups & des Renards vne couarde bande,*
*Qui ſur le mol ſablon par rencontre treuuant*
*Eſtendu ce Lyon, qui commandoit viuant*
*A toute la contrée, & dont l'horrible face*
*Fondoit ſans ſ'approcher de ſes rais leur audace,*
*Cruelle le deſchire: & contre ſon Roy mort*
*Fait vn craintif aſſay de ſon debile effort.*
*Conteray-je parmy ces langueurs, dont l'audace*
*Semble comme attaquer de l'homme la ſur-face,*
*La ſale Phtiriaſe? O ſupplice honteux,*
*Qui fait meſme les Rois plus ſales que ces gueux,*
*Qui couuerts de haillons, & rongez de vermine,*
*Secoüent nuict & iour leur demangeante eſchine:*
*Rois formillans de poux, ſans que le frottement*
*Ou le lict rechangé leur donne allegement.*

*Car comme d'vn ſurgeon l'onde coule apres l'onde:*
*L'vn eſſain l'autre ſuyt. Leur chair par trop feconde*
*Produit ſes deuoreurs, & iuſques au treſpas*
*Ce ſoy meſme ſe fait l'execrable repas.*
*Mais quoy? Ne penſez pas que la fortune guide*
*Peſle-meſle le camp de la tierce Eumenide.*
*Ie voy de ſes ſoldats, qui conduits par raiſon*
*Font chois & de Prouince, & d'âge, & de ſaiſon.*
*Ainſi le Portugal eſt fecond en Phthiſiques,*
*L'Ebre en Eſcrouëlleux, l'Arne en Epileptiques,*
*L'vne Inde en Verolez, la Sauoye en Goitreux,*
*En Peſteux la Sardaigne, & l'Egypte en Lepreux*
*Suyuant les mœurs des lieux, ou la forte influance*
*Du Ciel-gouuerne-tout. Ainſi la molle enfance*
*Eſt rongee des vers, fils de ſes cruditez:*
*A le ventre coulant pour ſes humiditez:*
*Pour ſes phlegmes nitreux à la teſte teigneuſe,*
*Et porte quelque tems mainte ampoulle ſaigneuſe*
*De l'humeur menſtrual, qui comme vn vin nouueau*
*Bouillonnant dans ſon corps, luy boutonne la peau.*
*La ieuneſſe aiſément tombe en Hemorrhagie,*
*En fiéure continue, en Chatre, en Phreneſie:*
*Et la foible Vieilleſſe a couſtumierement*
*Pour hoſtes ennuyeux la Tous, le Tremblement,*
*Le Catharre, & la Goute. Ainſi la Sciatique,*
*La fiéure qui ſe fait d'humeur melancholique,*
*Le flux de ſang, la Peſte, & l'aqueuſe tumeur*
*Se nourriſſent chez nous de l'Automnale humeur.*

*Les Morenes, la Gale, & la langueur d'Alcide*
*Nous chargent, enragez, au Printemps chaud-humide.*
*Et puis la Diarrhee auecques le Mal-chaud*
*Nous redonne, importune, en esté maint assaut:*
*Comme la Pleuresie, & la Tous, & le Rheume*
*Sont couuerts de flocs blancs d'vne celeste plume:*
*Et soldats casaniers tiennent dans la maison*
*Du Chastré fils de l'an leur froide garnison.*
*I'en voy, dont le venin ne se plaisant qu'en foule,*
*Sans laisser le premier, de corps en corps s'écoule,*
*Comme l'Ameriquain, la Lepre, le Bubon,*
*Le Phtise, la Rougeole, & le pesteux Charbon.*
*Et qui plus est, i'en voy, que pour triste heritage*
*Malades nous laissons à nos fils d'âge en âge.*
*Les Escrouëlles sont, & le Goitre en ce rang,*
*La Goute, le Calcul, la Lepre trouble-sang:*
*Les Hernies encor, la blanche Hydropisie,*
*Le Phtise languissant, la morte Epilepsie.*
*Car l'effect successif de leur venin caché*
*Est au sperme coulant des parens attaché.*
*Mais, las! quel stratageme, & quelles fortes armes*
*Pourrons-nous opposer à ces traistres gendarmes,*
*A ces traistres douleurs, que l'art comme imparfait*
*Cognoist, non par la cause, ains par le seul effait?*
*Tel est l'Estranglement des fecondes matrices,*
*Le blesme Pasmoison, & le Mal des comices,*
*Qu'vn vent ie ne sçay quel retenu longuement*
*Dans ie ne sçay quel lieu fait ie ne sçay comment.*

*Pourroit-il euiter les cruautez rusees*
*De ces maux obstinez, par qui sont abusees*
*Les Medecines mains: & qui bannis d'vn cors*
*R'entrent sous autre nom dans ses membres mi-morts:*
*Ou plustost escoliers de la Metempsychose*
*Du docte Samien, l'vn se metamorphose*
*En autre pire mal: soit pour l'affinité*
*Ou de l'humeur peccante, ou du membre affecté:*
*Soit par l'indocte abus, ou l'auare malice*
*De ceux qui d'Apollon pratiquent l'exercice:*
*Ainsi que l'Auertin, qui se va transformant*
*En Haut-mal, la fureur en Letharge dormant,*
*La mauuaise habitude en froide hydropisie,*
*Et la morne stupeur se fait Paralysie.*
*Bref, Adam semble vn Cerf, qui dans le coin d'vn bois*
*S'enfonceant dans la bauge est aux derniers abois,*
*Tirassé des limiers, dont l'vn luy mord l'eschine,*
*L'autre s'attaque au flanc, & l'autre à la poitrine,*
*L'autre saute au gosier, l'autre aux fesses se prend,*
*L'autre court à l'oreille, & l'autre au col se pend:*
*Il semble vn fort Taureau, dont la corne orgueilleuse*
*Agace des fiers tans l'engeance sommeilleuse,*
*Qui, bourdonnante, sort: assaut son assaillant,*
*Et campe sur sa peau son escadron vaillant.*
*Le Taureau bat les vents de sa teste forcheuë,*
*De ses ongles la terre, & ses flancs de sa queuë,*
*Fuyant par bois, rochers, & fleuues rauisseurs,*
*Le lieu de sa blesseure, & non point ses blesseurs.*

*Tout couſu d'aiguillons en fin il faut qu'il meure,*
*Ou qu'aumoins comme mort ſur la place il demeure.*
*Car l'homme eſt combattu de dix mille langueurs:*
*Et chaque autre animal n'eſpreuue les rigueurs*
*Que de bien peu de maux. Haut-mal ſeul tu trauailles*
*Les gleneurs eſcadrons des chaleureuſes Cailles:*
*La Brebis craint la Roigne, & le morne Auertin:*
*L'Eſquinance & la Rage accablent le Maſtin.*
*Qui plus eſt, chacun d'eux porte auant ſa naiſſance:*
*Des Simples plus puiſſans l'vtile cognoiſſance:*
*Et ne ſent approcher ſon mal ſi viſtement,*
*Qu'il n'ait preſt auſſi toſt le ſain medicament.*
*La Tortue au-lent-pas à la froide Cigue*
*Pour emplaſtre ſacré: le Belier a la Rue*
*Pour vnique antidote: & le Laurier mangé*
*Sert de Rubarbe au Merle, à la Perdris, au Geaj:*
*La Mandragore à l'Ours de propre medecine:*
*Et le Ser de Marſeille aux Chéures de Lucine.*
*Mais nous ignorons tout iuſques apres auoir*
*Dans les liures acquis vn Sophiſte ſçauoir:*
*Art touſiours-chancelant, cognoiſſance incogneue,*
*Et qui n'entre jamais qu'en la teſte chenue*
*Des hommes, qui caſſez d'vn trop ingrat labeur*
*En cherchant la ſanté d'autruy perdent la leur:*
*Ou pluſtoſt qui ſe font aux perils & fortunes*
*D'autruy docteurs fameux: par boiſſons importunes*
*Boſſent le cimetiere: & ſans crainte & ſans front,*
*Bourreaux, ſe font payer. pour les meurtres qu'ils font.*

*Que ſi par art humain quelque douleur ſ'allege,*
*Ces Doctes l'ont appris de leur muet college.*
*Car la Phebotomie eſt du Cheual de l'eau:*
*La gueriſon des yeux du ſauuage Chéureau:*
*De l'Ibe, & du Heron, les laxatifs clyſteres:*
*Des Ours & des Lyons les dietes auſteres.*
*Tous ces fiers champions ne font guerre qu'au cors,*
*Les vns par le dedans, les autres par dehors:*
*Ou ſi quelqu'vn ſe prend à l'ame toute-belle,*
*Ce n'eſt directement, ains d'autant qu'il bourrelle*
*Ses foibles officiers, & gaſte les outils,*
*Par qui docte elle fait tant d'ouurages ſubtils.*
*Mais voicy quatre Chefs, dont la chaude furie*
*Dreſſe contre l'eſprit toute ſa batterie:*
*Eſbranle ſa conſtance, & tire promptement*
*Du ſentier de Raiſon l'aueugle iugement:*
*Enfans d'Opinion, qui font, bien qu'inuiſibles,*
*Voir à trauers le corps leurs mouuemens nuiſibles.*
*Le premier eſt l'Ennuy, qu'vn nuage troublé*
*Tient du ſommet du chef iuſqu'aux pieds affublé.*
*Nuict & iour il rauaſſe: il vieillit auant l'âge.*
*Les rides à long traicts ſillonnent ſon viſage:*
*Et dans vn recoin ſombre il pouſſe ſoucieux*
*Du ſein tant de ſouſpirs, que de larmes des yeux:*
*Conduiſant le Chagrin qui ſe mange ſoy-meſme,*
*La Pitié larmoyante, & la Triſteſſe bleſme,*
*L'enragé deſeſpoir, qui ſe plombant de cous,*
*Eſt armé de charbons, d'aſpics, & de licous.*

*L'Enuie aux-bigles-yeux, graſſe de la maigreſſe*
*De ſes plus grands amis: qui ſe ronge ſans ceſſe*
*Comme vn Poulpe affamé: qui ſe baigne en malheurs:*
*Et, maline, ne paiſt ſon ire que de pleurs.*
*La Ialouſie encor, qui iamais ne ſommeille,*
*Ains touſiours, ſoubçonneuſe, a la puce en l'oreille,*
*Et plus d'yeux que celuy, qui par Herme enchanté*
*Se laiſſa deſrobber l'Inachide beauté.*
*Le ſecond Capitaine eſt l'exceſſiue Ioye,*
*Qui ſaute, qui petille, à qui meſme la voye*
*D'Appie eſt trop eſtroite: & de qui tous les ſens*
*Iouyſſent à ſouhait des plaiſirs plus plaiſans,*
*Guidant la Vanterie effrontee, bauarde,*
*Menſongere, flateuſe, importune, & criarde:*
*L'Orgueil hauſſe-ſourci, geant au dos ailé,*
*Qui touche de ſon front le plancher eſtoilé:*
*Et maints autres egaux aux ampoulles, qui vuides*
*S'éleuent, quand il pleut, ſur les plaines humides.*
*La PEVR, à qui babat inceſſamment le flanc,*
*Dont le ſein n'a de cœur, ni les veines de ſang,*
*Ni l'eſprit de conſeil, ja toutefois nous donte*
*Auec la Terreur palle, & la ruſtique Honte:*
*Et la Pareſſe encor, qui vient au petit pas,*
*De volontaires fers ayant lié ſes bras:*
*Qui ſonge nuict & iour, ſterile, fai-neante,*
*Sale, paralytique, infirme & mendiante.*
*Et toy Cupidité, que la terre, que l'air,*
*Que la mer, que le ciel, ne peuuent pas ſouler:*

*Qui as des crocs pour yeux, pour boyaux des abîmes,*
*Et des griffes pour mains, contre Adam tu t'escrimes,*
*Et menes au combat l'enflée Ambition*
*Qui brule à petit feu: de qui la passion*
*Ne se laisse borner des Mondes d'Epicure:*
*Et qui porte en la main des sceptres en peinture.*
*Tu menes l'Auarice armée de crampons,*
*Et vestue de glu: qui trauerse sans pons*
*Et l'aboyant Charybde, & la Syrte traistresse:*
*Qui miserable croit, tant plus croit sa richesse:*
*Fier monstre sans respect, sans amitié, sans foy:*
*Qui nuit à ses voisins, & plus encor à soy:*
*Qui met la main par tout mechaniquement sale:*
*Pauure au milieu des biens tout ainsi qu'vn Tantale:*
*Nombrant non ce qu'elle a, ains ce qui luy defaut:*
*Oiseau qui bien ailé ne vole iamais haut.*
*Irée contre Adam tu menes à la guerre*
*L'Ire, qui va desia plus viste qu'vn tonnerre:*
*Qui triste fait craquer comm'vn Sanglier ses dents,*
*Herisse ses cheueux: roüe or ses yeux ardents,*
*Or les attache à terre: horrible son visage,*
*Or palle, or rougissant: mugle vne voix sauuage:*
*Bat la terre des pieds, la main contre la main:*
*Qui le boucon, la torche, & le glaiue inhumain*
*Porte au poing pour tuer ceux qu'apres elle pleure:*
*Qui desdaigne la mort, pourueu qu'vn autre meure,*
*Semblable au mur panchant, qui par le vent secous*
*Se débrise dessus ce qu'il brise dessous.*

*Tu fais venir aux coups l'Amour porte-quadreles,*
*Tyran que ie ne veux peindre apres tant d'Apelles*
*Que la France a porté. Bref, sous tes estendars*
*Tu fais desia marcher tout autant de soudars,*
*Qu'il y a de vrais biens, ou qui tels semblent estre*
*Au Roy des animaux qui n'est point de soy maistre.*
*Or si ces Passions, qui nous vont assaillant,*
*Ne faisoient que passer comme vn esclair brillant,*
*Cela seroit bien peu: mais souuent elles laissent*
*Le picqueron aigu dans l'Ame qu'elles blessent.*
*De ce trouble surgeon decoulent les poisons,*
*Sodomies, larcins, inceستes, trahisons,*
*Blasfemes, faux contracts, complots, yurongneries,*
*Sacrileges, aguets, meurtres, & voleries.*
*Helas, que ces langueurs pires que mille morts*
*Sont bien d'autre façon que les langueurs du cors,*
*Qui font la guerre ouuerte: & qui de leur malice*
*Donnent au patient maint salutaire indice,*
*Or par le pous branlant, ore par la couleur,*
*Or par les aiguillons d'vne forte douleur:*
*Si qu'ayant bien cognu le mal qui nous possede,*
*Il n'est trop mal-aisé de treuuer le remede.*
*Mais ces maux, pour regner dans nostre entendement,*
*Qui seul & doit & peut faire d'eux iugement,*
*Demeurent incognus: c'est pourquoy Podalyre*
*Iamais pour s'en guarir ne court en Anticire.*
*Qui plus est, le fiéureux fiéureux nous appellons,*
*L'hydropique hydropique: & ne dissimulons*

*Sous le maſque trompeur d'vne feinte parole*
*La cruelle douleur qui nos membres affole.*
*Au contraire, l'eſprit de ſoy-meſme flateur*
*Gratte ſa propre roigne: & d'vn titre menteur*
*Ses vices palliant, fait que l'aueugle vlcere*
*Ne craint de la Raiſon l'inutile cautere.*
*Et vraiment ſi iamais le vice ſ'eſt veſtu*
*Du manteau non-taché de la ſaincte vertu,*
*C'eſt en noſtre ſaiſon, pire cent fois que celle*
*Qui la terre cacha ſous l'onde vniuerſelle.*
*Je ne veux diſcourir des plus ſales pechez,*
*Dont les infames licts des plus grands ſont tachez:*
*De peur qu'en offenſant des ſaincts l'oreille tendre,*
*Je ne les ſemble plus enſeigner que reprendre.*
*Ceux qui deſſus leurs corps du mal François rongez,*
*Portent bois, prez, chaſteaux en filets d'or changez:*
*Et dont la main prodigue en vn ſeul coup de carte,*
*En vn tournoy ſuperbe, en vn banquet, eſcarte*
*Les treſors amaſſez par les chiches trauaux*
*Des ayeux vſuriers, ſont pris pour liberaux.*
*Ceux dont le pas rompu, dont la iouë fardée,*
*L'accent effeminé, l'œillade mignardée,*
*Le cœur laſche & coüart, le mol habillement,*
*Monſtrent qu'hommes ils ſont de barbe ſeulement,*
*Sont propres & gentils. Ceux qui de couche en couche*
*Vagabondent, bouquins: dont la charmeuſe bouche*
*Les Suſannes eſbranle: & touſiours affamez*
*Volent à tout gibier, amoureux ſont nommez.*

*Ceux qui par faux contracts, par aunes desloyales,*
*Acquierent, rapineurs, des richesses royales:*
*Qui vont sophistiquant les Simples estrangers:*
*Et prestent cent pour cent, sont dits bons mesnagers.*
*Ceux qui brulent tousiours du desir de vengence:*
*Qui s'allaictent de sang: qui ne font difference*
*D'estat, de sexe, d'âge: ains, souillent, inhumains,*
*De froid sens en tous corps leurs parricides mains,*
*Sont hommes de grand cœur. Plaise à Dieu que la France*
*Soit sans hommes de cœur, puis que nostre vaillance*
*Combat pour nos haineux, espuise nostre sang,*
*Deserte nos citez, & breche nostre flanc.*
*Auienne que l'escu, l'espieu, le cimeterre*
*Soient transformez en socs pour seillonner la terre.*
*Puissé-je voir le doigt de l'araigne empeschè*
*A filer dans le creux du casque empennaché.*
*Que si tant, ô François, vous cherchez les batailles:*
*Si la triste Ennyon boût tant dans vos entrailles:*
*Quel gain vous tient icy si long temps arrestez?*
*Nos champs sont sans bestail, sans tresors nos citez.*
*Allez donques, courez, ô guerriere ieunesse,*
*Planter en Natolie vne autre Gaule-grece.*
*Allez, courez en Flandre: & deschargez, humains,*
*Du joug des Hespaignols les Belges vos Germains.*
*Courez en Portugal: repeuplez la Gallice,*
*Et r'engrauez vos noms au front du port d'Vlysse.*

FIN DV TROISIESME LIVRE.

# LES ARTIFICES.

*SAINCTE fille du Ciel, deesse qui ramenes*
*L'antique siecle d'or: qui, belle, r'asserenes*
*L'air trouble des François: qui fais rire nos chams:*
*Vnique espoir des bons, iuste effroy des meschans:*
*Vierge depuis vingt ans aux Gaulois incognue,*
*O Paix, heureuse Paix, tu sois la bienuenue.*
*Voy comme à ton retour ceux qui desia poussoient*
*Leurs cheuaux escumeux: & forcenez, baissoient*
*Leurs bois pour se choquer, iettent aux pieds les armes,*
*Et d'aise transportez s'entrebaignent de larmes.*
*Voy comme de rechef les trafiqueurs vaisseaux*
*Desancrez vont glissant sur nos marchandes eaux.*
*Voy comme le Senat ja par toute la france*
*Reprend son escarlate, & la loy sa puissance.*
*Voy sous les flots d'Oubly tous nos debats noyez:*
*Voy rebastir les murs que Mars a foudroyez.*
*D'artisans occupez voy les boutiques pleines,*
*De pasteurs les coupeaux, & de bouuiers les plaines.*
*Voy, voy les feux de ioye ondoyer iusqu'aux cieux.*
*Oy les grands, les petits, le ieunes, & les vieux,*
*Qui prononcent ce chant: Iö, qu'on s'esiouisse:*
*Que du los du Seigneur tout nostre air retentisse,*

*Du grand Dieu qui nous donne vn bien non-pourchassé,*
*Vn bien qui semble vn songe, vn bien par nous chassé:*
*Si qu'oyant & voyant tant de ioinctes merueilles,*
*Nous tenons pour suspects nos yeux, & nos oreilles.*
*Que le Roy, que Monsieur, que le Roy Nauarrois*
*Soient nommez ce iourd'huy d'vne commune vois*
*Peres de la patrie: & qu'on graue leur gloire*
*Dans l'airain eternel du temple de Memoire,*
*Pour auoir tant de feux en vn moment estains:*
*Desarmé Dieu de foudre, & de glaiue nos mains:*
*Calmé la palle horreur des intestins orages,*
*Et fermé le portal du Pere aux deux visages.*
*Or Sire, en attendant que d'vn plus docte vers*
*I'espande auec le leur ton nom par l'Vniuers,*
*Ie chante le berceau de la terre nouuelle,*
*Comme vn doux auant-jeu d'vne chanson si belle.*
*Celuy qui plein de biens, & presque soul d'honneurs,*
*Passe ses ieunes ans entre les grands Seigneurs,*
*Et humant à longs traicts les courtisans delices,*
*Ne hante que les bals, les tournois, & les lices:*
*Si, vieillard, il se voit par le courroux du Roy*
*Contraint honteusement d'aller viure chez soy,*
*Où la pauureté regne: où l'amere fumee*
*Luy fait couler du chef l'humeur non consumee,*
*Par son iuste regret: où nuict & iour le Nort,*
*Le Su, l'Est, & l'Oüest, sans huissier entre, & sort:*
*Où les basses parois en mille endroits percees*
*Sont de toile d'araigne à lambeaux tapissees:*

*Où miſerable il peut en meſme temps toucher*
*Des deux mains les deux murs, & du front le plancher:*
*Perd repos, & repas: hait tout, pleure, ſouſpire,*
*Et mille fois le iour la mort palle deſire:*
*Et toutefois en fin au meſnage rangé,*
*Il ronge le pain bis par les rats mi-mangé:*
*Et pour doux hipocras hume les eaux paſſees*
*Par le marc deſſeché des vendanges preſſees:*
*Ainſi, ou peu ſ'en faut, nos rebelles parents*
*Exilez pour iamais des Vergers doux-flairants,*
*Languiſſent de triſteſſe: & ſur les bords Tigrides*
*Ont les bras engourdis, & les ames ſtupides.*
*Mais la Neceſſité, mere antique des Arts,*
*Et reſueille-matin des plus oiſifs dormars,*
*Leur fait queſter la vie à trauers les montaignes,*
*Et les torrents baueux qui fendent les campaignes.*
*Car les arbres encor de mille fruicts chargez*
*Par cy par là ne ſont en eſchequier, rangez.*
*Le Poirier eſtoufé, de l'ombre de cent Cheſnes,*
*Le Pommier languiſſant ſous les braz de cent freſnes,*
*Y viuent comme Nains: & le moindre aliment*
*Se fait par nos ayeux acheter cherement.*
*S'ils deſirent la Prune, au prix de mille playes*
*Il leur faut arracher des eſcorchantes hayes.*
*S'ils veulent vne Nefle, il leur faut quelquefois*
*Trauerſer la longueur d'vn effroyable bois.*
*Si la Meure au teint noir, des Ronces dentelees*
*Ils eſpreuuent, naurez, les poinctes affilees.*

*Nos ayeus pour encor ſuyuent plus le deſir*
*Des affamez boyaux, que du gouſt le plaiſir:*
*Et viuans ſeulement du iour à la iournee,*
*Aux appreſts du ſoupper donnent l'apreſ-diſnee,*
*Aux appreſts du diſner donnent le ſeul matin,*
*Contents ou d'vne Pomme, ou d'vn moindre butin.*
*Puis inſtruits par la Prime en fruicts pauure, en fleurs riche!*
*Et l'Hyuer froidureux de l'vn & l'autre chiche,*
*Ils encreuſſent, ſoigneux, des Amandes, des Nois,*
*Des Pignets, des Marrons, recueillis par les bois.*
*Quant à leurs veſtemens: Pour les luiſantes laines*
*Dont le ver file-habits à ſes entrailles pleines:*
*Pour l'or & pour l'argent en toile transformez:*
*Pour vn drap enyuré du jus de l'Alchermez:*
*Pour le luſtre brillant de tant de pierreries*
*Eſparſes d'vn docte art en riches broderies:*
*La Courge rampe-loin ore ils vont effueiller,*
*Or du palle figuier les rameaux deſpouiller:*
*Or tondre le beau Plane: or du fils de Semele*
*Choiſir par cy par là la perruque plus belle:*
*Et ces diuers cheueux d'eſpines attachant,*
*Vont leurs membres douillets au clair Soleil cachant.*
*Jls arrachent tantoſt le grauiſſant lhierre,*
*Qui ſa viue colomne amoureuſement ſerre,*
*Et d'vn verd paſſement, en long, en biaiz, en rond,*
*Brode le cuir ridé du Cheſne en glan fecond:*
*Puis de ſes bras tortis les mols tendrons enlacent:*
*Maints rameaux entrejoints en vn tiſſu ramaſſent:*

*En font vn haubergeon, de qui le branlement*
*Repreſente, éuenté, le dru tremblotement*
*Des papillotes d'or qui bauolent ſans ceſſe*
*Sur les lacets mignards d'vne pucelle treſſe.*
*Mais cependant qu'Adam pour le commun repas*
*Laſſe, ja meſnager, & ſes pieds & ſes bras,*
*Et que les monts boſſus, les eſpineuſes plaines,*
*Les bois, & les rochers ſont teſmoins de ſes peines:*
*Elle fait vn amas de plumages diuers,*
*Que les Pans, Oriots, Papegais, & Piuers*
*Laiſſent choir en volant. Les moindres elle encire:*
*Elle cout les plus grands d'vn beau crin qu'elle tire*
*Du col d'vn blanc Cheual (car pour encor le crin*
*Luy ſeruoit & de ſoye, & de chanure, & de lin)*
*Et trame vn hoqueton ſi meſlé, qu'il reſſemble*
*La robbe de Nature, alors qu'elle r'aſſemble*
*Ses plus chers affiquets: & guidant vn beau iour,*
*Diaprée, au Printemps ſemble faire l'amour.*
*A moments deſrobbez ayant parfait l'ouurage,*
*Trepignante, elle peint ſa ioye en ſon viſage:*
*S'admire en ſa beſongne: eſſaye promptement*
*Sur ſon corps delicat le maſle habillement:*
*Puis par chemins frayez, & par chemins ſans trace,*
*Court au deuant d'Adam reuenant de la chaſſe.*
*Mes yeux, mon heur, mon bien (dit-elle en le baiſant)*
*Reçoy, ma chere amour, de ma main ce preſent.*
*Reçoy-le, ô ma premiere & ma derniere flame:*
*Reçoy-le, ie te prie, ô l'ame de mon ame.*

*Je le pren (dit Adam) ô mon tout ie le pren:*
*Et pour vn doux baiſer trois baiſers ie te ren.*
*Cela fait, il ſ'habille: habillé, ſe paonne:*
*Se remire en ſon ombre: &, ſuperbe, ſ'eſtonne,*
*De la main qui ſi bien ce jupin eſtoila,*
*Et tant d'habits d'oiſeaux en vn habit meſla.*
*Mais ſoudain que l'Hyuer donne vne froide bride*
*Aux fleuues deſbordez: que, colere, il ſolide*
*Le Baltique Neptun: qu'il vitre les guerets,*
*Et que de flocs de laine il orne les forets:*
*Noſtre Ayeul ſe fait moindre: il fremit, il friſſonne,*
*Il fait craquer ſes dents, ſa barbe il heriſſonne:*
*Et voyant vn troupeau de moutons arriuer,*
*Qui, de friſe veſtus, ne ſentent point l'hyuer,*
*Il choiſit le plus grand: eſcarbouille ſa teſte:*
*Et treuuant par hazard vne tranchante arreſte*
*De quelque grand poiſſon, que le flot courrouſſé*
*Sur ſon bord eſcumeux a dés long temps pouſſé,*
*Il l'eſgorge, il l'eſcorche, il eſtend ſa peau frêche,*
*La roigne par les bords, la ratiſſe, la ſeche:*
*En habille ſa femme: & de ſemblables peaux*
*S'en fait des brodequins, des pourpoints, des chapeaux.*
*Le premier baſtiment qui leur preſta ſon ombre,*
*Fut vn cambré rocher, vne foſſe profonde,*
*Vn Orme au tige creux. Mais l'vn eſtant trop froid,*
*Et l'autre trop humide, & le tiers trop eſtroit,*
*Ils ſe font charpentiers: & dans vn bois choiſiſſent*
*Seize arbres qui, fueillez, l'Hyuer meſme verdiſſent:*

*Et monſtrant quatre fronts egaux de tous coſtez,*
*Semblent eſtre à ces fins par Nature plantez.*
*Leurs ombrageux rameaux d'vn lent effort ils plient:*
*Les enlacent pliez: puis enlacez les lient:*
*Si bien qu'on iugeroit à voir ce beau couuert,*
*Que c'eſt vn vray lambris peint d'vn fueillage vert.*
*Apres ce coup d'eſſay, pour mieux encor defendre*
*Des outrages du ciel leur chair blanchement tendre:*
*Deſſus les chapiteaux de leurs tiges forchus*
*Ils couchent pour chéurons des Cheſnes non branchus,*
*Qui choquez or par l'Auſtre, ore par ſon contrere,*
*D'vn ſeul filet barbu ſe tenoient à leur mere.*
*Les croiZent l'vn ſur l'autre: & de rameaux fueilleus*
*En talus vont couurant leur baſtiment frilleus.*
*De terre iuſqu'à toict leur main accorte range*
*Des rouſeaux ſur rouſeaux. & les enduit de fange,*
*Laiſſant vers l'Orient vn aſſez grand pertuis:*
*Où ſoudain elle attache vne claye pour huis,*
*Qui ſ'ouurant & fermant plus par art, que par force,*
*Se tourne ſur les gonds d'vne Lambrunche torce.*
*Le ſeul feu leur reſtoit. Mais voicy que le vent*
*Sifflant par la foreſt, aheurte ſi ſouuent*
*Le Laurier au Meurier, que de leur choc ſ'allume*
*Le feu, qui petillant vn coin de bois conſume.*
*Adam, qui voit ſauter vne rouge vapeur*
*A flots par cy par là, ſent vne froide peur.*
*Il fuit: elle le ſuit, iuſqu'à tant qu'vne lande*
*Nue, arreſte le cours de ſa rage gourmande.*

*Lors il tourne viſage: & ſ'approchant vn peu*
*De la touche allumee, & ſentant que le feu*
*Seche ſon moite habit, vermillonne ſa face,*
*Deſengourdit ſes nerfs preſque roides de glace:*
*Par le bout non-brulé il ſaiſit vn tiſon,*
*Qu'il emporte, en courant, dans ſa baſſe maiſon:*
*Alimentant ſon feu iuſqu'à ce que l'haleine*
*Des Iumeaux eſtoilez vn autre feu r'ameine.*
*Mais l'Hyuer reuenu, iour & nuict il ſe plaint*
*De voir par ſon defaut vn ſi grand bien eſtaint:*
*Faiſant cent mille eſſais: veu que la foreſt verte*
*Ne veut, ſ'entrefrappant, luy reparer ſa perte.*
*Tandis qu'il ſonge ailleurs, il auient que planté*
*Sur le ſommet forchu d'vn rocher haut-monté,*
*Il voit à ſoy venir vne eſcumante beſte,*
*Qui deux tremblans charbons fait luire dans ſa teſte.*
*Lors reculant trois fois, & trois fois auançant*
*L'vne iambe, & l'vn bras, il va roide elançant*
*Vn quartier raboteux. La beſte prend la fuite:*
*Et le roc qui bruyant, à bonds ſe precipite,*
*Fait ſauter des rochers par ſon choc eſcornés,*
*Des atomes de feu, auſſi toſt morts que nés.*
*A ceſt heureux rencontre Adam d'aiſe ſautelle:*
*Sa frilleuſe compagne, impatient, appelle,*
*Et d'vn caillou qui luit entre ſes dextres dois,*
*Haſtif, de haut en bas refrappe tant de fois*
*Le caillou retenu par la gauche immobile,*
*Que deçà que delà le froid marbre ſcintile:*

*L'air bluete à l'entour: & des Lauriers ſechez*
*Les cheueux proprement l'vn ſur l'autre couchez*
*Prenent le feu tombant: feu, qui pur de fumée*
*Forme comme vn ſoleil en la fueille entamée.*
*La femme ſe courbant, & poſant tout ſoudain*
*Son coude ſur la terre, & ſon chef ſur ſamain,*
*Aiguiſe vn peu la bouche: & d'vne haleine douce*
*Sollicite l'ardeur, qui des fueilles ſe pouſſe*
*Au chaume canelé, du ſec chaume ſe prend*
*Aux rameaux, des rameaux ſ'attache au bois plus grand.*
*Ce pendant les humains d'vne race feconde*
*Commencent à peupler vn petit coin du monde.*
*Cain naiſt, Abel naiſt: & le ſoin meſnager*
*Rend bouuier ceſtuy-là, & ceſtui-cy berger.*
*Abel, qui veut auoir touſiours preſt le fromage,*
*Et le laict nourriſſier, les Brebis deſſauuage,*
*Pour en faire vn troupeau, qui rendu familier*
*Ait pour garde vn Maſtin, & pour guide vn Belier.*
*L'autre aſpirant plus haut, donne bien peu de tréue*
*A ſes robuſtes nerfs: & voyant que la féue*
*L'Ers, le Ris, le Lupin, la Lentille, & le Pois*
*Brulé, languit parmy les broſſailles des bois,*
*Il en prend quelques grains: puis és meilleures terres,*
*Qu'il purge de chardons, de ronces, & de pierres,*
*Separez, il les ſeme: & couure, embeſongné,*
*Son eſpoir encor mort du champ eſgratigné.*
*Par les proches moiſſons cognoiſſant que la peine*
*Miſe en ſi peu de fonds n'eſt ingratement vaine:*

*Pour rõpre vn plus grand champ, & cueillir plus de grains*
*Sans mettre ſi ſouuent en beſongne ſes mains,*
*Flateur, il appriuoiſe vne pucelle Vache:*
*Et puis à chaque corne vn oſier il attache,*
*Qui triplement retors tient pour coutre fendant*
*D'vn grand Rhinocerot ou la corne, ou la dent.*
*L'vn ja riche en beſtail, l'autre en blondes jauelles,*
*Jls dreſſent deux autels ſur deux croupes iumelles:*
*Où l'vn humblement ſainct, va d'vn piteux accent*
*De l'Olympe eſtoilé les eſtages perçant:*
*L'autre fait retentir d'vne bouche hypocrite*
*Vn diſcours tout fondé ſur ſon propre merite:*
*Et ſur le vif gazon offrent au Souuerain*
*L'vn l'honneur de ſon parc, l'autre vn grand taz de grain.*
*Dieu qui ſonde les reins, & qui, iuge, examine*
*Le vouloir plus que l'acte, & le cœur que la mine,*
*Le don d'Abel accepte: & reiette, offenſé,*
*Le profane preſent de ſon frere inſenſé.*
*Qui ſentant les effects de la fureur diuine*
*Se deſpite, ſe bat, ſe ronge, ſe chagrine.*
*Que te ſert-il Cain: ô Cain, que te ſert*
*(Dit-il en ſouſpirant) d'auoir premier ouuert*
*Le fecond amarry de la premiere mere,*
*Et ſalué, premier, Adam du nom de Pere?*
*Que te ſert-il d'auoir (biens helas malheureux)*
*Le cœur haut, l'eſprit grand, les membres vigoureux,*
*Si ceſte femmelette en homme deſguiſée,*
*De la terre & du ciel eſt plus que toy priſée?*

*Que te ſert d'occuper & nuict & iour tes mains*
*Pour penible nourrir le reſte des humains:*
*Et d'auoir inuenté d'vne adreſſe ſubtile,*
*Plus pour eux que pour toy, des Arts le plus vtile:*
*Si ce ſtupide enfant, ce fai-neant, qui vit*
*De tes tiedes ſueurs, la gloire te rauit?*
*Oſte, oſte moy ce ſot: fay toſt, & ne te laiſſe*
*Plus fouler ſous les pieds: ce croiſſant mont abaiſſe:*
*Eſtein ce feu naiſſant, & repete le droit*
*Que la vertu t'acquiert, & Nature te doit.*
*Touſiours dans ſon eſprit ce conſeil il rumine:*
*Pour le mettre en effect cent fois il ſ'achemine,*
*Et cent fois ſe retient: à bon droit empeſché*
*Par l'horreur de la peine, & l'horreur du peché.*
*Mais attirant vn iour d'vne voix flatereſſe*
*Son frere au beau milieu d'vne foreſt eſpeſſe,*
*Où le paſteur n'auoit empreint encor ſes pas,*
*Ny la Chéure broute-fueille pour ſon repas:*
*Il empoigne à deux mains vn caillou, que trois hommes*
*Ne pourroient ſouleuer au ſiecle que nous ſommes:*
*Et roidiſſant ſes bras, le foudroye, inhumain,*
*Deſſus le iuſte chef de ſon foible germain.*
*La face du meurtry dans la bauge ſ'imprime.*
*Le ſang verſé requiert vengeance d'vn tel crime.*
*L'eſcarbouillé cerueau ſaute aux yeux du meurtrier:*
*Et Phebus tourne bride à ſon fumant deſtrier*
*Pour ne voir ce malheur. L'eſtonné parricide*
*Sent les foüets eſcorcheurs de plus d'vne Eumenide.*

*Les*

*Les Paniques terreurs, les furieux remors*
*Luy cauſent ſans mourir mille eſpeces de morts.*
*Il ſe muſſe le iour, il vague la nuict ſombre:*
*Il fuit ſes doux parents: il a peur de ſon ombre:*
*Ce qu'il voit, luy fait peur: il craint tout ce qu'il oit,*
*Et ſemble que ce Tout ſoit pour ſa fuite eſtroit.*
*Mais d'autant que le fils, qui trois à trois luy naiſſent,*
*Luy font des beaux neueuz: & qu'eux encor ne ceſſent*
*D'engendrer des enfans, qui pluſtoſt qu'eſtre vieux*
*Se font, viuant l'Ayeul, ayeux & biſayeux:*
*S'arreſtant il choiſit vn lieu pour ſa demeure,*
*Borné d'eaux, gras en fons, ſain d'air, riche en verdure.*
*Qui coupe des Sapins: qui hauſſe promptement*
*De pieux ſ'entrebaiſans vn petit baſtiment.*
*Qui cerne ſon foyer d'vne muraille ſeche,*
*Laiſſant en l'vn des coins pour ſon huis vne breche.*
*Qui maçonne groſſier de faiſſine & gazon*
*Les debiles parois de ſa baſſe maiſon:*
*Qui la bouë & le foin, ainſi que l'Arondelle*
*Pour ſe baſtir vn nid, aſſemble peſle-meſle:*
*Qui les couure de jonc, qui de branches d'ormeaux,*
*Qui de chaume bledier, qui d'alge, qui de peaux.*
*Luy, qui touſiours-tremblant veut auoir vn aſile,*
*Transforme en peu de temps ce bourg en vne vile.*
*Car d'vn coutre trenchant ayant ja limité*
*Le tour à quatre fronts de ſa pauure cité:*
*Des caillous aſſemblez ſur le bord de ſon fleuue,*
*Et d'argileux mortier que cent fois il abreuue,*

*Peſtrit, vire, & reuire: il la cloſt à l'entour,*
*Hauſſant ſur le portal vne ſuperbe tour,*
*Qui menace les ſiens: & qui, d'armes munie,*
*Semble aſſeurer vn peu ſa palle tyrannie.*
*O fratricide aueugle, ô Tigre, penſes-tu*
*Pour te voir d'vn monceau de pierres reueſtu,*
*Chef de quelques paiſans, roitelet d'vn village,*
*Eſchapper la rigueur du reuangeur orage*
*Qui ja gronde ſur toy? Quand tu ſerois campé*
*Sur le plus haut ſommet d'vn mont droit-eſcarpé:*
*Quand l'air ain t'enclorroit d'vne triple muraille:*
*Quand, fier, tu rangerois l'Vniuers en bataille:*
*Et quand ta peau ſeroit de fer, d'acier ton cœur,*
*Tu ne fuirois ta peine, & moins encor ta peur:*
*Peur qui glace tes os, qui court dedans tes veines,*
*Et te forge en l'eſprit mille ſortes de peines.*
*Cain de ceſte peur, comme on dit, tranſporté*
*Donne le premier frein au Cheual indomté:*
*A fin qu'allant aux champs, d'vne poudreuſe fuyte*
*Sur les jambes d'autruy ſon Lamech il euite.*
*Car entre cent Cheuaux bruſquement furieux,*
*Dont les fortes beautez il meſure des yeux,*
*Il en prend vn pour ſoy, dont la corne eſt liſſee,*
*Retirant ſur le noir, haute, ronde, & creuſee.*
*Ses paturons ſont courts, ni trop droicts, ni lunez:*
*Ses bras ſecs & nerueux, ſes genous deſcharnez.*
*Il a jambe de Cerf, ouuerte la poitrine,*
*Large croupe, grand corps, flancs vnis, double eſchine:*

*Col mollement vousté comme vn arc my-tendu,*
*Sur qui flotte vn long poil creſpement eſpandu:*
*Queuë qui touche à terre: & ferme, longue, eſpeſſe,*
*Enfonce ſon gros tronc dans vne graſſe feſſe:*
*Oreille qui, poinctue, a ſi peu de repos*
*Que ſon pied grate-champ: front qui n'a rien que l'os:*
*Yeux gros, prompts, releuez: bouche grande, eſcumeuſe:*
*Nareau qui ronfle, ouuert, vne chaleur fumeuſe:*
*Poil chaſtain: aſtre au front: aux jambes deux balzans:*
*Romaine eſpee au col: de l'âge de ſept ans.*
*Cain d'vn bras flateur ce beau Ienet careſſe:*
*Luy ſaute ſur le doz d'vne gaillarde adreſſe:*
*Se tient coy, iuſte & ferme, ayant le nez tourné*
*Vers le toupet du front. Le Cheual forcené*
*De ſe veoir fait eſclaue, & flechir ſous la charge,*
*Se cabre, ſaute, rue: & ne treuue aſſez large*
*La campaigne d'Henoc. bref rend ce Peletron*
*Semblable au iouuenceau, qui ſans art & patron*
*Tente l'ire du flot. Le flot la nef emporte:*
*Et la nef le nocher, qui chancelle en la ſorte*
*Qu'vne vieille Thyade. Il a glacé le ſein:*
*Et panthois ſe repent d'vn tant hardy deſſein.*
*L'eſcuyer repourprant vn peu ſa face bleſme,*
*R'aſſeure accortement & ſa beſte, & ſoymeſme:*
*La meine ores au pas, du pas au trot, du trot*
*Au galop furieux. Il luy donne tantot*
*Vne longue carriere: il rit de ſon audace,*
*Et s'eſtonne qu'aſſis tant de chemin il face.*

*Son pas eſt libre & grand: ſon trot ſemble egaler*
*Le Tigre en la campaigne, & l'Arondelle en l'er:*
*Et ſon braue galop ne ſemble pas moins viſte*
*Que le dard Biſcaïn, ou le traict Moſcouite.*
*Mais le fumeux canon de ſon goſier bruyant*
*Si roide ne vomit le boulet foudroyant,*
*Qui va d'vn rang entier eſclaircir vne armee,*
*Ou percer le rempart d'vne ville ſommee,*
*Que ce fougeux Cheual ſentant laſcher ſon frein,*
*Et piquer ſes deux flancs, part viſte de la main:*
*Deſbande tous ſes nerfs: à ſoy-meſmes eſchappe:*
*Le champ plat bat, abat: deſtrape, grape, attrape*
*Le vent qui va deuant: couuert de tourbillons*
*Eſcroule ſous ſes pieds les bluetans ſeillons:*
*Fait décroiſtre la plaine: & ne pouuant plus eſtre*
*Suiui de l'œil, ſe perd dans la nue champeſtre.*
*Adonques le Piqueur, qui, ja docte, ne veut*
*De ſon braue cheual tirer tout ce qu'il peut,*
*Arreſte ſa fureur: d'vne docte baguete*
*Luy enſeigne au parer vne triple couruete:*
*Le louë d'vn accent artiſtement humain:*
*Luy paſſe ſur le cou ſa flatereſſe main:*
*Le tient & iuſte & coy: luy fait reprendre haleine,*
*Et par la meſme piſte à lent pas le r'ameine.*
*Mais l'eſchaufé deſtrier ſ'embride fierement:*
*Fait ſauter les caillous: d'vn clair hanniſſement*
*Demande le combat: pennade, ronfle, braue:*
*Blanchit tout le chemin de ſa fumante baue:*

*Vſe ſon frein luiſant: ſuperbement ioyeux*
*Touche des pieds au ventre: allume ſes deux yeux:*
*Ne va que de coſté: ſe quarre, ſe tourmente:*
*Heriſſe de ſon cou la perruque tremblante:*
*Et tant de ſpectateurs qui ſont aux deux coſtez,*
*L'vn ſur l'autre tombans font largue à ſes fiertez.*
*Lors Cain l'amadouë: & couſu dans la ſelle*
*Recherche, ambitieux, quelque façon nouuelle*
*Pour ſe faire admirer. Or il le meine en rond:*
*Tantoſt à repolons, tantoſt de bond en bond.*
*Le fait balſer, nager: luy monſtre la jambete,*
*La gaye capriole, & la iuſte couruete.*
*Il ſemble que tous deux n'ont qu'vn corps & qu'vn ſens.*
*Tout ſe fait auec ordre, auec grace, auec tems.*
*L'vn ſe fait adorer pour ſon rare artifice:*
*Et l'autre acquiert, bien-né, par vn long exercice*
*Legerté ſur l'arreſt, au pas agilité,*
*Gaillardiſe au galop, au maniment ſeurté,*
*Appuy dous à la bouche, au ſaut forces nouuelles,*
*Aſſeurance à la teſte, à la courſe des ailes.*
*Ayant veu combien peut l'adreſſe des cheuaux,*
*Chacun va plus gaillard reprendre ſes trauaux,*
*Exercer ſon meſtier. ſuër pour ſa vieilleſſe,*
*Imitant de Tubal la penible ſageſſe.*
*Tandis que ce Tubal par l'eſpeſſeur d'vn bois,*
*Ayant l'arc à la Main, ſur le flanc le carquois,*
*Guerroye aux ſangliers: vne ardente montaigne*
*Fait vn torrent de fer couler en la campaigne.*

*Le Veneur eſtonné tout auſſi toſt y court.*
*Sur ce nouueau miracle, ingenieux, diſcourt.*
*Et veu que ce metal, ardent, ſe transfigure*
*En la forme qu'on veut, & que par la froidure*
*Il ſe refait ſi dur, que ſes affilez bors*
*Pourroient en fin couper les plus ſolides cors,*
*Il fait cent hauts projets: & ſes mains apprentiſſes*
*Jettent le fondement de cent beaux artifices.*
*Tel qu'vn Chien, qui ſuyuant de ſon penſif ſeigneur*
*Les ſolitaires pas, r'encontre par bon-heur*
*D'vn Léuraut eſloigné quelque odorante trace:*
*Il romt court ſon chemin: va, vient, paſſe, repaſſe:*
*Fend l'air de longs abois: & ſon chef eleuant,*
*Boit d'vn ouuert nareau pour ſon guide le vent:*
*Arpente en cent façons la campaigne deſerte:*
*Son pied, ſon nez, ſon œil, ſon oreille eſt à-l'erte*
*Iuſqu'à l'heure qu'il voit tout de ſon long couché*
*Dans le giſte fumeux le butin tant cherché.*
*Car ja s'eſplanadant la voye à mille ouurages,*
*Qui viuans feront teſte à la rigueur des âges,*
*Dans deux creus inegaux, bien que tous deux quarrez,*
*Il deſtourne, attentif, deux ruiſſelets ferrez.*
*Froids, les tire de là: &, repurgez d'eſcume,*
*Choiſit l'vn pour marteau, & l'autre pour enclume.*
*Adjouſtant la tenaille à ces deux inſtruments,*
*Il meuble ſa maiſon de diuers ferrements.*
*Penible, il fait des ſocs, des coignees trenchantes,*
*Des cheuilles, des gonds, des hoyaux, & des iantes.*

*Deuenu plus ſçauant, il creuſe des vaiſſeaux,*
*Limaçonne des viz, affile des ciſeaux,*
*Dedale vne ſerrure, vne ſcie dentelle:*
*Rend mordante vne lime, & bat vne alumelle.*
*Heureuſe inuention! Nous viurions auſsi tot*
*Et ſans air, & ſans feu, & ſans terre, & ſans flot,*
*Que ſans ce dur metal. Le fer coupe les marbres*
*Au penible maçon, au charpentier les arbres,*
*Et la terre aux bouuiers. Le fer arme nos corps:*
*Fait nos habillemens: donne aux cheuaux des mors.*
*Le fer fait qu'à pied ſec ſur les ondes on monte.*
*Le fer rend l'or plus beau: & le fer le fer donte:*
*Outil de tous outils, main des ouurieres mains,*
*Et cinquieſme element des diſeteux humains.*
*Tandis qu'enuironné des enfumez Cyclopes*
*Il coule tout en eau: qu'il laſſe ſes Steropes,*
*Et ſes Brontes my-nus: qu'il va, ſubtil, haſtant*
*Sous leurs ſonnantes mains l'ouurage bluetant,*
*Tubal ne perd point tems. L'imparfaite harmonie*
*Des marteaux inegaux, qu'vn bras diuers manie,*
*Eſueille les accords, que ſon nombreux eſprit*
*Des Anges bien-heureux auant que naiſtre apprit.*
*Il réue là deſſus, tente tout: & deſire*
*Treuuer quelque inſtrument pour luy faire redire*
*L'accord de ſes diſcors: & ſuyure de leurs coûs*
*Le ſon melodieux, bien que d'vn air plus dous:*
*Quand il treuue par ſort deſſus la riue verte*
*D'vn viuier endormi vne Tortue ouuerte,*

*Et dont ne reſte rien que trois nerfs, qui ſechez,*
*Et roidement tendus, ſont au tect attachez.*
*De la vefue maiſon Tubal ſaiſit la voute:*
*Bat les freres parleurs: attentif les eſcoute:*
*Et fait ſur ce modele vn Luth harmonieux,*
*Qui meine au bal les monts, retrograde les cieux,*
*Oreille les foreſts, les Lyons deſſauuage,*
*Impoſe aux vents ſilence, & ſereine l'orage.*
*Son art, qui croiſt touſiours, marie de ſes dois*
*La tremblante douceur aux fredons de ſa vois:*
*Au Luth charme-ſoucy plus de languetes donne.*
*Fait d'autres inſtruments. Bref, rien plus ne reſonne*
*Par les rochers cambrez des vallons babillars,*
*Et les bords des ruiſſeaux doucement gazouillars,*
*Que les nerfs du Rebec, le vent de la Muſette,*
*Des Cimbales le fer, l'airain de l'Eſpinette.*
*Mais d'autre part Adam par vn trac peu-batu*
*Guide ſes autres fils ſur le mont de vertu:*
*Et ſur tous Seth, qui tient du ſainct Abel la place,*
*Baſton de ſa vieilleſſe, & gloire de ſa race:*
*Luy monſtrant comme il doit l'Eternel adorer,*
*Cherir ſes dous enfans, pere & mere honorer,*
*Aimer ſes alliez, ſa patrie defendre,*
*Et la main ſecourable à tous humains eſtendre:*
*Comme le Ciel ſe meut: comme ſon iuſte cours*
*L'an diuiſe en ſes mois, & le mois en ſes iours:*
*Quel aſtre fait l'Hyuer, quel feu l'Eſté rameine:*
*Quel ſigne eſt pluuieux, quelle eſtoille eſt ſereine:*

*Quel animal nous hait, & quel nous eſt benin:*
*Quelle herbe eſt ſalutaire, & quelle a du venin.*
*Adam n'a pas ſi toſt ſes leçons commencees,*
*Que Seth frappe le blanc, où butent ſes penſees:*
*Tire regle de regle: & petit à petit*
*Sur deux ou trois ſiens mots vn parfait art baſtit.*
*Plus ſçait, plus veut ſçauoir: & ſemblable à la braiſe,*
*Plus il a d'aliment, moins ſa faim il appaiſe.*
*Vn iour qu'ils ſ'eſbatoient au long d'vn clair ruiſſeau,*
*Qui friſoit, murmurant, par le grauois ſon eau,*
*Il parle en ceſte ſorte. O Pere, ſi le zele*
*Qui te ronge pour moy d'vne ardeur eternelle,*
*Ne m'eſtoit point cognu: ſi tu ne me couunois*
*D'vn œil ſans-fin-veillant: ſi ta prudente vois*
*Ne battoit nuict & iour mon oreille apprentice,*
*Ie craindroy d'encourir d'vn importun le vice:*
*Et me contenteroy d'auoir appris comment*
*L'Eternel ſur ce Tout vouta le Firmament:*
*Quels corps ſont pleins de feu, quels corps ſont pleins de glace:*
*Et comme il faut encor que mes mœurs ie compaſſe.*
*Mais ta bonté me donne & le ſoin, & le cœur*
*De m'enquerir de toy du bon-heur & mal-heur*
*Qui talonne nos ans: quelle race feconde*
*Doit peupler l'Vniuers: que deuiendra le Monde:*
*Combien doit-il durer: quels Magiſtrats, quels Rois*
*Tiendront ſerfs les humains ſous la bride des lois.*
*Mon fils (reſpond Adam) l'œil de noſtre penſée*
*Voit la choſe preſente, & reuoit la paſſée:*

*Nous cele qui nous ſuit, ſi, rendu plus qu'humain,*
*Il ne la lit au front du Trois-fois-Souuerain.*
*Toy donq qui ſeul cognois toutes choſes futures,*
*Non par le cours du ciel, par foibles conjectures,*
*Par des poincts accouplez, par le vol des oiſeaux,*
*Ou par le tremblement des conſultez boyaux:*
*Ains d'vne preſcience & certaine, & parfaite,*
*Comme eſtant du futur l'Agent, & le Profete:*
*Dauant qui les trois tems coulent enſemblement:*
*A qui l'Eternité dure moins qu'vn moment:*
*O Dieu, regarde moy, à fin que ie regarde*
*Le miroir de ta face. O Soleil, vien, & darde*
*Tes rais deſſus ma Lune: à fin qu'ore mes yeux*
*Eclipſent vers la terre, & luiſent vers les cieux.*
*Retire moy du corps, à fin qu'heureux ie viue*
*Au ciel auant ma mort. O ma vie, r'auiue*
*Pour vn temps mon eſprit: & fay qu'à ceſte fois*
*Ie ſoy comme l'Echo de ta celeſte vois.*
*Il eſt ſoudain pouſſé d'vne fureur ſecrete,*
*Non comme le Menade, ou le chaſtré Curete,*
*Qui danſant, qui bauant, qui rouant, furieux,*
*Sous ſes ſourcis tremblants les torches de ſes yeux,*
*Horrible de grimaſſe, horrible de parole,*
*Ne comprend ie Dæmon qui forcené l'affole:*
*Pallit, rougit, panthele, vlcere ſans courrous*
*Ses membres juſqu'aux os, & ſi ne ſent ſes cous:*
*Ains comme l'Aigle perd ſa branche accouſtumee,*
*Et ramant par les airs d'vne gaſche emplumee,*

*Voit ſous ſes pieds la nue: & ſa it, audacieux,*
*D'vn œil ferme cligner du clair Soleil les yeux.*
*De meſme Adam guindé ſur les ardentes ailes*
*Du Seraphique amour, perd les choſes mortelles:*
*Se paiſt du doux æther: fend les ronds eſtoillez:*
*Et tient deſſus le front de Dieu ſes yeux collez.*
*Il ſemble qu'vn Soleil luy flambe ſur la face,*
*Et que ſon corps purgé s'éleue d'vne braſſe:*
*Et puis commence ainſi. La branlante cité*
*Des peuples eſcaillez: tout ce lambris vouté,*
*Où du grand Foudroyeur la puiſſance eternelle*
*Mit Phebus & Phebé par tour en ſentinelle:*
*L'air des nues la lice: & le champ aſſiné,*
*Où le colere Autan, & le Nort mutiné*
*Se donnent la bataille, & fiers iettent par terre*
*Maint bois, qui moytoien veut eſteindre leur guerre:*
*Des fragiles humains le diapré ſejour*
*Fut fait en ſix Soleils, & le ſeptieſme iour*
*Fut le ſacré Sabat. Ainſi la terre, l'onde,*
*L'air, & l'azur doré des pauillons du Monde*
*Subſiſteront ſix iours, mais longs, & tous diuers*
*Des iours bornez du cours de l'œil de l'Vniuers.*

*L'vn commence par moy. L'autre a pour ſon Aurore*
*Le pere inuente-nef, qui les coutaux decore*
*D'vn pampre cultiué. L'autre ce grand Berger,*
*Qui ſuit le Tout-puiſſant en païs eſtranger:*
*Et donnant plus de foy à la ſaincte parole*
*De Dieu, qu'à la raiſon, ſon fils vnique immole.*

*L'autre vn autre Pasteur dextrement courageux,*
*A qui la fonde sert d'vn canon orageux,*
*Et qui change, veincueur, en sceptre sa houlette:*
*Grand Prophete, grand Roy, grand Chantre, grand Poëte.*
*Celuy-là qui le suyt, prend son commencement*
*Par la nuict de ce Roy, qui voit cruellement*
*Massacrer ses enfans: & sur la riue grasse*
*D'Euphrate transporter la Iudaïque race.*
*Le quint a pour Soleil le Messie attendu,*
*Qui battu, qui chassé, qui moqué, qui pendu,*
*Qui mis dans le cercueil, a de nostre iniustice,*
*Bien que iuste, souffert l'execrable supplice.*
*Mais le dernier sera le vray iour du Repos.*
*L'air deuiendra muet: de Neptune les flôs*
*Chommeront, paresseus: le ciel perdra sa dance,*
*Le Soleil sa clarté, la terre sa cheuance:*
*Et la mort sommeilleuse, oisiue, oste-soucy,*
*Haure des trauaillez regnera seule icy.*
*Las! que doy-ie esperer de la race voisine*
*Du feu qui doit, vengeur, cendroyer la machine:*
*Des hommes qui n'auront que leur desir pour loy,*
*Et qui n'orront parler ny de Dieu, ny de moy?*
*Puis que, pleins de fureur, ceux qui prindrent naissance*
*Dessus le sacré sueil du iardin de plaisance,*
*Qui sentent bruire encor le diuin jugement,*
*Et sont comme tesmoins de mon banissement,*
*Semblent despiter Dieu. Ame traistre & mutine,*
*Hé! n'est-ce assez d'auoir fait triple l'Androgine,*

*Et profané ton lict, ſi tu ne le ſouillois*
*Dans le ſang biſayeul? O fier Lamech, tu vois*
*La marque de Cain: tu ſçais quel dur ſupplice*
*Menace ſon meurtrier: toutefois ta malice*
*De plus en plus s'obſtine: & le meurtre inhumain*
*Seul peut à ta fureur impoſer quelque frain.*
*Courage, ô ſainct Enos, ſus courage: redreſſe*
*L'eſtendart de la foy, que l'humaine ſageſſe*
*Fouloit ja ſous les pieds: inuoque l'Immortel:*
*Pourpre d'vn tiede ſang les coins de ſon autel:*
*D'vn encens vaporeux ſon nez ſacré parfume,*
*Et l'amorty flambeau de Verité r'allume.*
*Voy ton diſciple Henoc, du monde l'ornement,*
*Qui mourant tout à ſoy, vit à Dieu ſeulement.*
*Voy, voy comme il ſ'exerce à ſouffrir la lumiere,*
*Qui foudroyante luit en l'eſſence premiere:*
*Comme libre du ioug des corporelles lois,*
*Et ſequeſtré des ſens, il vole quelquefois*
*Dans le ſainct cabinet des Idees plus belles,*
*Ayant la Foy, le Ieuſne, & l'Oraiſon pour ailes:*
*Comme à certains moments, bien qu'hoſte de ce lieu,*
*Sainct il poſſede tout, ſent tout, voit tout en Dieu:*
*Comme pour quelque temps montant de forme en forme,*
*En la forme de Dieu, heureux, il ſe transforme.*
*Voy comme le Tout-beau, qui brulant d'amitié*
*Pour ſes rares beautez, le veut non par moitié,*
*Ains tout, & pour touſiours, dreſſe à ſon Tout l'eſchelle*
*Qui conduit d'icy bas à la gloire eternelle.*

*C'eſt donq fait, tu t'en vas? tu t'en vas donq à Dieu?*
*Adieu mon fils Henoc, adieu, mon fils adieu.*
*Vy là haut bien-heureux. Ia ton corps qui ſe change*
*En nature d'Eſprit, ou bien en forme d'Ange,*
*Veſt l'immortalité. Ia tes yeux, non-plus yeux,*
*Decorent flamboyans d'aſtres nouueaux les cieux.*
*Tu humes à longs traicts la boiſſon Nectaree:*
*Ton Sabat eſt ſans fin. La courtine tiree,*
*Tu vois Dieu front à front: & ſainctement vni*
*Au bien triplement-vn, tu vis en l'infini.*

*Ce pendant icy bas, nouuel Ange, tu laiſſes*
*Vn peuple deſbordé: ſes mains ſont pillereſſes:*
*Sa langue ne ſe plaiſt qu'à ſemer des diſcors:*
*Son ventre eſt vn abiſme, inceſte tout ſon cors.*

*Qui l'euſt iamais penſé? La bien-heureuſe race,*
*Le peuple ſacréſainct, ceux que Dieu par ſa grace*
*Adopte, ſont, helas! ceux qui plus impudents*
*Pour courre apres le vice ont pris le mors aux dents,*
*Embraſſant, eſchaufez, les impudiques filles*
*Des prophanes humains: confondant les familles*
*De Seth & de Cain: & priſant, effrontez,*
*Moins les honneſtes mœurs, que les freſles beautez.*

*De ces ſales baiſers a prins ſon origine*
*Vne engeance qui vit de ſang & de rapine:*
*Ie ne ſçay quels Geants, cruels, hauts à la main,*
*Peſtes de l'Vniuers, fleaux du genre humain.*

*Adonques Dieu, qui voit que ſa lente iuſtice*
*Par ſes trop longs delais confirme leur malice,*

*Ne voulant plus plaider, colere, ſe reſout*
*D'abolir ſoudain l'homme, & pour l'homme ce Tout:*
*Au moins tout ce qui fend les airs à tire d'aile,*
*Ou qui hante, mortel, la terre riche-belle.*
*Il ouure d'vne main les feneſtres des cieux,*
*D'où tombent mille mers ſur les chefs vicieux*
*Des rebelles humains. De l'autre poing il ſerre*
*L'eſpongeuſe rondeur de l'execrable terre:*
*La met dans le preſſoir, & luy fait peu à peu*
*Regorger tous les flots que jadis elle a beu.*
*Dans chaque creux rocher vn grand torrent ſ'auiue:*
*La neige à ſon ſecours des montaignes arriue:*
*Les Cedres & Sapins ne monſtrent que les bras:*
*Les fleuues ſe font hauts, & leurs bors ſe font bas.*
*Las! que d'arriere-fils pers-je dans les abîmes*
*Pour ne ſçauoir nager? & ſans les aſpres cimes*
*Des monts plus éleuez, ſur qui les plus gaillars*
*Pour ſe ſauuer du flot, grimpent de toutes pars,*
*Ie ſerois ſans neueux. Mais quoy? las! mais quoy? l'onde*
*Fait ja moindres ces monts: la ſurface du monde*
*Deuient vn grand eſtang. Enfans, où fuyez-vous?*
*Las! vos pieds ſont par tout talonnez du courrous*
*Du Dieu croule-Vniuers. Le flot ja tout rauage:*
*Les fleuues & la mer n'ont deſia qu'vn riuage:*
*Sçauoir vn ciel noirci, vn ciel qui chargé d'eaux*
*Veut produiré, irrité, des Oceans nouueaux.*
*O pere ſans enfans! O pere miſerable!*
*O reins par trop feconds! O race dommageable!*

*O gouffres incognus, or, pour moy descouuers!*
*O naufrage du monde! ô fin de l'Vniuers!*
*O ciel, ô vaste mer! ô terre non plus terre!*
*O chair sang! A ces mots la tristesse luy serre*
*Les conduits de la voix. Il meurt presque d'ennuy,*
*Et l'esprit prediseur se retire de luy.*

FIN DV QVATRIESME LIVRE.

IOVRNEE SECONDE

# DE LA SECONDE

## SEMAINE DE G. DE SALVSTE, SIEVR DV BARTAS.



*SI vous ne coulez plus ainſi que de couſtume*
*Et ſans peine, & ſans art, ô ſaincts vers, de ma plume:*
*Si le Laurier ſacré, qui m'ombrageoit le front,*
*Efueillé ſe fletrit: & ſi du double Mont,*
*Où loin de ceſt Enfer voſtre Vranie habite,*
*Ma Muſe à corps perdu ſi bas ſe precipite:*
*Accuſez, ô ſaincts vers, le ſoucy meſnager,*
*Dont la dent nuict & iour commence à me ronger:*
*Accuſez la douleur de mes pertes nouuelles:*
*Accuſez mes procez, accuſez mes tuteles.*
*Voila le contrepois qui tire, violant,*
*En bas les plus beaux ſoins de mon eſprit volant:*
*La greſle de mon champ: les poignantes eſpines*
*Qui eſtoufent en fleur les ſemences diuines*
*Qui germoient en mon ame. O Dieu, deſpeſtre moy*
*De tant d'empeſchemens: r'allume de ma foy*

*Les charbons preſque eſteints: attiede vn peu ton ire,*
*Et de moy ton Eſprit, ô Seigneur, ne retire.*
*Peigne, dore, poly mes vers mieux que deuant:*
*Et permets que ie ſoy, non point tel que le vent*
*Qui deſploye, mutin, ſa bruyante puiſſance*
*Contre l'orgueil des monts voiſins de ſa naiſſance:*
*Deſplante les foreſts, & fait par ſon courrous*
*Dans les plaines bondir les ſcintillans caillous:*
*Mais courant il ſe laſſe, & ſa carriere iſnelle*
*De lieuë en lieuë perd vne plume de l'aile.*
*Que pluſtoſt ie ſoy' tel qu'vn fleuue qui, naiſſant*
*D'vn ſterile rocher, goutte à goutte deſcend:*
*Mais tant plus vers Thetis il fuit loin de ſa ſource,*
*Il augmente ſes flots, prend force de ſa courſe:*
*Fait rage de choquer, de bruire, d'eſcumer,*
*Et deſdaigne, orgueilleux, la grandeur de la mer.*

CE-*pendant que la nef, qui doit peupler le Monde,*
*Seillonne ſur les monts la ſur-face de l'onde,*
*Noé n'abrege point par ieux & vains diſcours*
*L'ennuyeuſe longueur & des nuicts, & des iours.*
*Ains comme aux mois plus chauts la doux-tombante oree,*
*Que la campaigne attend d'vne bouche alteree,*
*Fait reuerdir les prez, & reſteurir les fleurs,*
*Que le Ciel & l'Autan fanent de leurs chaleurs*
*Le miel charme-ſoucy, qui doucement diſtille*
*De ſon goſier diſert, r'anime ſa famille:*
*Flatte ſon deſeſpoir, tarit ſes tiedes pleurs,*
*Et releue ſon cœur abatu de douleurs.*

*Courage, mes enfans: bon cœur, ia Dieu retire*
*Les meurtriers Oceans, que le vent de ſon ire*
*A ſoufflé ſur le Monde: ire qui ſemble armer*
*Contre nous pour vn temps le ciel, l'air, & la mer,*
*Tout ainſi que bien toſt ſa pitoyable grace*
*Rendra le ciel ſerain, l'air doux, la mer bonace.*
*Son ire, & ſa pitié, ſe ſuyuent tour à tour.*
*L'ire eſt comme vn eſclair, qui ne fait point ſeiour*
*Long temps en meſme part: & l'autre ſous ſes ailes*
*Couure de pere en fils les familles fideles.*
*Dieu, le bon Dieu depart l'ire auec chiche pois,*
*Et ſans pois la pitié. Il nous bat quelquefois*
*Sur nos biens, ſur nos fils, ſur nos corps, ſur nos ames:*
*Mais il iette ſoudain ſes verges dans les flames.*
*Il nous frappe du doigt, mais non de tout le bras.*
*Il tonne plus ſouuent, qu'il ne foudroye pas*
*Sur nos chefs obſtinez. Il fait boire aux fideles*
*Le vin de ſa colere, & la lie aux rebeles.*
*Ainſi le Pere ſainct du ſecond Vniuers*
*Celebroit du Seigneur les traitemens diuers.*
*Mais Cham, qui nourriſſoit dans ſa laſche poitrine*
*Du profane Atheiſme vne aueugle racine:*
*Ou qui ia deſiroit degrader le grand Dieu*
*De ſes ordres ſacrez, pour occuper ſon lieu:*
*Et, Dæmon, poſſeder vn temple magnifique*
*Sous le nom de Iupin dans les ſablons d'Afrique:*
*En rechignant la face, & frongant le ſourci,*
*D'vn accent deſdaigneux parle à ſon pere ainſi.*

*Las! que ie ſuis marry que ces craintes ſeruiles,*
*Geines des bas eſprits, & des ames debiles,*
*Prennent en vous tel pied! Mon pere, hé, voulez-vous*
*Touſiours d'vn Juge feint redouter le courrous?*
*Vous voulez-vous forger vn Cenſeur, qui balance*
*D'vn iuſte pois vos mots, iuge voſtre ſilence,*
*Et conte vos cheueux? vn fin Contrerolleur,*
*Qui tient touſiours en main la clef de voſtre cœur:*
*Vos ſouſpirs enregiſtre, eſpie vos penſees,*
*Et les pechez preſens ioint aux fautes paſſees?*
*Vn barbare Bourreau, qui d'vn glaiue ſaigneux*
*Menace nuict & iour voſtre col crimineux?*
*Hé! ne voyez-vous pas que ceſt aueugle zele,*
*Ceſte bigote ardeur, forge en voſtre ceruele*
*Mille impies erreurs? que la credulité*
*D'vne extreme vous pouſſe en l'autre extremité,*
*Faiſant vn Dieu qui ſent mille orages dans l'ame,*
*Plus furieux qu'vn Ours, plus laſche qu'vne femme?*
*Celuy qui mol de cœur, pleure en voyant pleurer,*
*S'eſmeut du mal d'autruy, & ne voit point tirer*
*Vne goutte de ſang, que, foible, il ne pâme,*
*Sous vn maſle eſtomac cache vn vray cœur de femme:*
*Comme celuy, qui fier, laiſſe en toute ſaiſon*
*Aux roides flots de l'ire emporter ſa raiſon,*
*Et, forcené, gromele vne horrible menace,*
*Cache le cœur d'vn Ours ſous vne humaine face.*
*Cependant vous voulez que tantoſt voſtre Roy*
*Se fonde tout en pleurs, auſſi toſt que le doy*

*Nous fait vn peu de mal: & tantoſt il foudroye,*
*Il rauage, il aſſomme, il tue, il bruſle, il noye?*
*La rage d'vn Sanglier ne brigande qu'vn bois:*
*Vn Tyran, qu'vn païs. Et ce Dieu toutefois*
*Tempeſté d'vn deſpit, & tout tranſporté d'ire,*
*Extermine, cruel, le Monde ſon Empire.*
*O la belle iuſtice! Vn ou deux d'entre nous*
*Ont (peut eſtre) pecheurs, irrité ſon courrous.*
*Tous en portent la peine: & ſes mains puniſſantes*
*Frappent meſme, ô pitié! les beſtes innocentes.*
*Mon pere, Dieu n'eſt point vn eſprit inconſtant,*
*Picqué de tans diuers, paſſionné, flotant,*
*Ireux, vindicatif: & qui pour vne injure*
*Renuerſe l'Vniuers, & ſa propre nature.*
*Tant d'humides vapeurs, tant de nuaux flotans,*
*Tant de mers, dont le ciel auoit fait dés long tems*
*Vn riche magazin, du pois entrepreſſees*
*Se ſont or tout d'vn coup ſur la terre verſees.*
*Et puis l'air infiny, qui par ſecrets tuyaux,*
*Rare, ſ'eſtoit perdu dans les ſombres caueaux*
*Des monts, butes des vents: & changé ſous la terre*
*En vn cryſtal ondeux, par le froid qui le ſerre:*
*N'aguere vers le ciel jalliſſant à bouillons,*
*Seulement n'a noyé les moiſſonneux ſeillons:*
*Ains d'vn flot courroucé dans peu de iours couuertes*
*Des Sapins montagnars les cheueleures vertes.*
*Lors le Pere dagué d'vne iuſte douleur,*
*Arrache vn long ſouſpir du centre de ſon cœur,*

*Et prononce ces mots. O Cham, race traiſtreſſe,*
*Honte de ma maiſon, chagrin de ma vieilleſſe,*
*Croire trop à toymeſme, au ſainct Eſprit trop peu,*
*A de ton jugement le plus ſain corrompeu.*
*Et ie crain (ô bon Dieu, fay menteur mon augure)*
*Que du Pere tonnant la main peſamment dure*
*Foudroira ſur ton chef. Ie crain que tu ſeras*
*L'object de ſa fureur: & que tu publiras*
*Par l'eſtat malheureux de ton infame vie,*
*Ce qu'aujourdhuy ta bouche impudentement nie.*
*Je ſçay bien, Dieu mercy, que ce Cercle parfait,*
*Dont le centre eſt par tout, & ſur tout ſon rond trait:*
*Que celuy qui ſeul eſt, ne ſent dans ſon courage*
*De mille paſſions vn tempeſteux orage:*
*Qu'immuable il meut tout: & que d'vn ſeul penſer*
*Il peut baſtir le ciel, & le ciel renuerſer.*
*Je ſçay qu'il a ſon troſne au milieu d'vne flame*
*Inacceſſible à nous: que noſtre ame eſt ſans ame,*
*Noſtre eſprit ſans eſprit, lors qu'il veut conceuoir*
*Dans ſon cercle fini ſon infini pouuoir.*
*Ie ſçay certes, ie ſçay que ſa face eſtoillee*
*Eſt du flambant cerceau des Cherubins voilee:*
*Qu'on ne voit point le Sainct, le Grand, le Tout-puiſſant,*
*Si ce n'eſt par le dos, & c'eſt meſme en paſſant.*
*La trace de ſes pas nous eſt plus qu'admirable:*
*Son eſtre eſt incompris, ſon nom eſt ineffable:*
*Si bien que les bourgeois de ce bas element*
*Ne peuuent point parler de Dieu qu'improprement.*

*Si nous l'appellons fort, ce ſont baſſes louanges.*
*Si bien-heureux Eſprit, nous l'egalons aux Anges.*
*Si grand ſur tous les grands, il eſt ſans quantité.*
*Si bon, ſi beau, ſi ſainct, il eſt ſans qualité:*
*Veu que dans le parfait de ſi diuine eſſance*
*L'accident n'a point lieu: tout eſt pure ſubſtance.*
*C'eſt pourquoy noſtre langue en vn ſi hault ſubject*
*Ne pouuant ſuyure l'ame, & l'ame ſon object,*
*Begaye chaque coup: & voulant, peu faconde,*
*Rendre le nom de Dieu plus redoutable au monde,*
*Par Anthropopathie elle le dict ialoux,*
*Repentant, Pitoyable, & bruſlant de courroux.*
*Bien eſt vray qu'il n'eſt point par ceſte repentance*
*Accuſé comme nous, d'erreur & d'ignorance.*
*Le ialoux ſouuenir ne le rend enuieux:*
*La pitié, miſerable: & l'ire, furieux,*
*L'Immortel a l'eſprit ſerainement tranquile:*
*Et ce que l'homme fait, comme inſtrument fragile,*
*Et pouſſé par l'ardeur d'vn eſprit vehement,*
*Le Tout-puiſſant le fait auec meur jugement.*
*Et quoy? le Medecin, ſans perdre le courage,*
*Sans ſ'eſcouler en pleurs, ſans changer de viſage,*
*Verra bien ſon amy de cent maux tourmenté,*
*Luy taſtera le pouls, luy rendra la ſanté:*
*Et Dieu, qui touſiours eſt à ſoymeſme ſemblable,*
*Ne pourra voir du ciel vn homme miſerable,*
*Sans fremir de douleur, ſans ſe fondre d'ennuy:*
*Ny guarir ſa langueur, ſans languir auec luy?*

*Le Iuge punira, ſans ſe mettre en colere,*
*D'vn ſupplice honteux l'eſtranger adultere,*
*Comme ayant fixement ſon regard attaché*
*Non point ſur le pecheur, ains ſur le ſeul peché:*
*Et l'Eternel aura ſes volontez bouclees,*
*Ses bras emmanotez, ſes volontez reglees*
*A l'appetit humain? Donc il ne pourra pas,*
*Sans eſtre forcené, condemner au treſpas*
*L'Athee & le Brigand? Sera donc la iuſtice*
*En l'homme vne vertu, en l'Immortel vn vice?*
*Dieu donques n'aura point en horreur le peché,*
*Que de cruelle rage il ne ſoit entaché?*
*Le Pere touſiours-vn ne s'arme à la vengeance,*
*Pour craintif garentir d'outrage ſon eſſance,*
*Qu'vn mur de Diamans defend de toutes parts,*
*Et qui ſe campe au ciel hors du port de nos darts:*
*Ains pour regler nos mœurs, remparer l'innocence,*
*Eſtançonner les loix, & brider la licence.*
*Dieu n'a paſſé meſure, alors qu'il a noyé*
*Preſque tout l'Vniuers du ſainct trac deſuoyé.*
*Car le tige d'Adam (ſouche de nos deux mondes)*
*Forcheu, ſe diuiſant és deux branches fecondes*
*De Cain, & de Seth, la premiere a produit*
*Vn amer, vn ſauuage, vn deteſtable fruit.*
*L'autre fertile en biens, ſ'eſt à la fin entée*
*De ſes greffes baſtards: & fait vne portée*
*Digne d'vn tel inceſte. Et qu'eſt-ce qu'on pouuoit*
*Sur la terre treuuer de bon, de pur, de droit?*

*La race de Cain comme par heritage*
*Poſſedoit le peché. L'autre par mariage*
*L'acqueroit comme en dot : ſi qu'entre les humains*
*Ces bigarrez baiſers ſubornoient les plus ſains.*
*Et nous, nous dy-ie encor, qu'vn ſi cruel naufrage*
*Eſpargne pour ce coup, portons dans le courage*
*Mille & mille teſmoins, qui d'vne meſme vois*
*Depoſent contre nous deuant le Roy des Rois:*
*Sans que contre pas-vn, comme nos parens proches,*
*Nous puiſſions alleguer plaintes, obiets, reproches.*
*Dieu n'a fait du Tyran, couurant de tant de mers*
*Les beſtes de la terre, & les hoſtes des airs.*
*Car puis qu'ils ne viuoient que pour faire ſeruice*
*A l'homme: l'homme eſtant effacé par ſon vice*
*Du liure des viuans, ces excellents outils*
*Priuez de leur ouurier, demeuroient inutils.*
*L'homme eſt l'vnique chef de tout ce qui reſpire.*
*Celuy qui perd vn membre, encor ſe peut-il dire*
*Plein de l'eſprit vital. Mais les pieds & les bras*
*Separez de leur chef, ſentent le froid treſpas.*
*Dieu n'a fait du cruel en ſubmergeant la terre.*
*Car puis que l'homme auoit ſi long tems fait la guerre*
*A Dieu ſon ſouuerain, n'eſtoit-il pas raiſon*
*Que pour ſa felonnie on raſaſt ſa maiſon?*
*Qu'on y ſemaſt du ſel? & que dans ſes ruïnes*
*On leuſt pour quelque temps les vengeances diuines,*
*Qui cauſent ce deſbord, non vn flottant amas*
*Des eaux qui ſont en l'air, & des eaux de là bas?*
*Si tous les bleus nuaux, qui meſlez d'air & d'onde*
*Par les deux Orizons encourtinent le Monde,*

*En quelque angle du ciel, fuitifs, s'alloient loger,*
*Sans doute ils pourroient bien vn païs deluger.*
*Mais noſtre Gallion en ſa flottante courſe*
*Ayant ore la Croix pour ſon Pole, ore l'Ourſe,*
*Et voguant tant de mois en climats ſi diuers,*
*Monſtre que ce Deluge a noyé l'Vniuers.*
*Que ſi, vaincu, tu fuis és cauernes profondes*
*Pour renforcer ton camp par le ſecours des ondes*
*Que tu formes de vent: monſtre nous en quels monts*
*Peut-on imaginer d'antres aſſez profonds*
*Pour y loger tant d'air, que ſourdant en fontaines*
*Il flotte ſur l'orgueil des croupes plus hautaines:*
*Veu que tout l'air qu'il faut pour emplir vn grand ſeau,*
*A peine ſuffiroit pour faire vn verre d'eau!*
*Et puis que deuiendroient tous ces eſpaces vuydes?*
*Quels corps ſuccederoient aux parties liquides*
*De ceſt air, qui, fait moindre, en fontenilles boût,*
*Puiſqu'on ne peut trouuer rien de vuide en ce Tout?*
*D'où vient donc (diras-tu) ceſte mer, dont la rage*
*Les venteuſes foreſts des Riphees ſaccage:*
*Met le Liban en friche: & taſche de ſes eaux,*
*Enuieuſe, amortir les celeſtes flambeaux?*
*D'où viẽt (diray-ie ô Cham) que les Loups & Pantheres*
*Bridant pour quelque tems leurs fumantes coleres,*
*Et des bois ombrageux quittant le triſte effroy,*
*Ont, adiournez du Ciel, comparu deuant moy,*
*Qui tenant ſous mon ioug tant de feres captiues,*
*Suis remis és honneurs, eſtats, prerogatiues,*
*Dont Adam eſt decheu? Qu'icy de toutes pars*
*Me ſont venus au poings les oiſeaux plus hagars,*

*Sans eſtre reclamez? Que ſi peu de fourrage,*
*Si peu de grain froiſſé, ſi peu de doux bruuage*
*Suffit pour ſuſtanter tant d'animaux gloutons,*
*Qui viuent, confinez, dans ces obſcurs grotons?*
*Qu'icy du fier Autour la Perdris n'a point crainte,*
*Ni le Léuraut ailé de la Tigreſſe peinte?*
*Que le flot contre nous tant de fois mutiné*
*N'ait briſé noſtre nef? que l'air empriſonné,*
*Les ſales excremens, & la punaiſe haleine*
*Des corps, dont la Carraque eſt confuſément pleine,*
*Ne nous ait eſtouffez? & que bourgeois de l'eau*
*Nous ne trouuons ailleurs la vie qu'au tombeau?*
*Ceſte nef n'a tant d'ais, tant de cloux, tant de tables,*
*Que de miracles ſaincts, & prodiges notables.*
*Icy l'entendement de merueille englouty,*
*Sans poincte, & ſans diſcours, reſte comme abruty:*
*Et Dieu n'a moins monſtré quelle eſtoit ſa puiſſance*
*En reſtaurant ce Tout, qu'en luy donnant eſſence.*
*Appaiſe, ô ſainct Patron, appaiſe ton courrous:*
*Guide au port ce vaiſſeau: ſeche l'onde, & fay nous*
*Cognoiſtre, ſoit auant, ſoit apres la mort bleſme,*
*Ta fureur ſur autruy, ta bonté ſur nous-meſme.*
*C'eſt ainſi que Noé ſa priſon adoucit,*
*Enchante ſa triſteſſe, & le tems accourcit,*
*N'ayant eſpoir qu'en Dieu, qui reſſerrant les veines*
*D'où ſurgeonnoient ſans fin tant de viues fonteines:*
*Arreſtant l'eau du ciel, & faiſant que les airs*
*Raffermiſſent, tancez, les digues de leurs mers,*
*Met les vents en beſongne. O balais de la terre,*
*Frais eſuentaus du ciel: ô des foreſts la guerre:*

*Omes herauts, dit-il, poſtes & meſſagers:*
*O mes nerfs, ô mes bras: vous, oiſeaux, qui legers*
*Par l'air trainez mon char, quand ma bouche allumee*
*Ne ſouffle que braſiers, que ſouffre, que fumee:*
*Que le foudre eſt mon ſceptre: & que l'effroy, le bruit,*
*L'horreur roule à trauers l'eſpeſſeur d'vne nuit:*
*Eſueillez-vous, courez, humez de vos haleines*
*L'eau qui deſrobbe au ciel & les monts, & les plaines.*
*La brigade des vents à ſa voix obeït:*
*L'orgueil plus eſcumeux de l'eau s'eſuanouït:*
*La mer fait ſa retraite: & la Carraque ſaincte*
*Prend terre ſur vn mont, dont les aſtres ont crainte:*
*Qui ſe perd dans le ciel: & qui voit, ſourcilleux,*
*Preſque deſſous ſes pieds mille monts orgueilleux.*
*Noé, qui ce-pendant d'vn doux eſpoir s'allete,*
*Donne la clef des champs au Corbeau, qui volete*
*Autour des monts voiſins: & voyant tout noyé,*
*Va retreuuer celuy qui l'auoit enuoyé.*
*La Colombe ſortant par la feneſtre ouuerte*
*Fait quelques iours apres vne autre deſcouuerte:*
*Et cognoiſſant qu'encor la marine eſt ſans bort,*
*Laſſe de tant ramer, ſe ſauue dans le Fort.*
*Mais ſept fois par le ciel Phebus n'a fait la ronde,*
*Qu'elle reprend le vol pour eſpier le Monde:*
*Et rapporte à la fin en ſon bec vn rameau*
*D'Oliuier palle-gris encor my-couuert d'eau.*
*O Bien-heureux preſage! O plaiſante nouuelle!*
*O myſtere agreable! Fô la Colombelle*
*Paiſible porte au bec le paiſible rainſeau.*
*Dieu fait paix auec nous: & d'vn ſi ſacré ſeau*

*Authorize, benin ſon auguſte promeſſe,*
*Qu'au combat on verra ſans rage la Tigreſſe,*
*Le Lyon ſans audace, & le Liéure ſans peur,*
*Plus toſt qu'à nos deſpens il ſe monſtre trompeur.*
*O premice des fruicts, ô ſacré-ſaincte Oliue,*
*Branche annonce-ſalut, ſoit que tu reſtes viue*
*Apres le long degaſt d'vn Deluge enragé,*
*Ie m'eſgaye que l'eau n'a point tout rauagé:*
*Soit que, baiſſé le flot, ta verdeur rebourgeonne,*
*J'admire la bonté du grand Dieu, qui redonne*
*L'ame à tant d'arbres morts, & dans moins d'vn moment*
*Decore l'Vniuers d'vn nouueau parement.*
*Noé parle en la ſorte. Or combien que le Monde*
*Monſtraſt ja la plus part de ſes Iſles ſur l'onde,*
*Luy preſentant logis: qu'enuieilly dans ſa nuit*
*Il deſcouure vn ſoleil qui, fauorable, luit:*
*Qu'vn air infect l'eſtouffe en ſi puante eſtable:*
*Il ne veut deſloger, que Dieu n'ait agreable*
*Son deſembarquement: & que, deuotieux,*
*Il n'entende tonner quelque oracle des cieux.*
*Mais ſi toſt que Dieu parle, il ſort de ſa cauerne,*
*Ou pluſtoſt des cachots d'vn peſtilent Auerne,*
*Auec Sem, Cham, Iaphet, ſa femme, ſes trois Brus,*
*Et cent & cent façons, ſoit d'animaux pollus,*
*Soit de purs animaux. Car le ſainct Patriarche*
*En auoit de tout genre enclos dedans ſon Arche.*
*Mais j'enten les meſchants, qui n'aguere ſouloient*
*Manger leurs mots rompus: &, craintifs, ne parloient*
*Que d'vn murmure ſourd à l'oreille entre eux-meſmes,*
*Ores à cor & cri publier leurs blaſphémes.*

*Qui croira (diſent-ils) ſi ce n'eſt vn lourdaut,*
*Qu'vn vaiſſeau, qui n'a point trente braſſes de haut,*
*Cent cinquante de long, & dix fois cinq de large,*
*Peut porter tant de mois vne ſi grande charge:*
*Veu que le fier Cheual, l'Elephant ride-peau,*
*Le Chameau ſouffre-ſoif, le courageux Taureau,*
*Et le Rhinocerot auecques leurs fourrages*
*D'vn plus grand Gallion combleroient les eſtages?*
*O profanes moqueurs! Si je n'heberge pas*
*Dans ce parc vagabond ie ne ſçay quel amas*
*D'animaux nez apres, & de qui l'origine*
*Ne pend de la faueur d'vne douce Cyprine:*
*Les fantaſques Mulets, & Leopars madrez,*
*Qu'vne inceſte chaleur a depuis engendrez:*
*Tant de ſortes de Chiens, de Coqs, de Colombelles,*
*Qui croiſſent chaque iour en eſpeces nouuelles*
*Par vn baiſer meſlé: ſujet, où de tous tems*
*La Dædale Nature a prins ſon paſſetems.*
*Si ie vous prouue encor meſure par meſure,*
*Et comme pied par pied, que ceſte ample cloſture*
*Faite par ſymmetrie, & ſubtil iugement,*
*Pouuoit tant d'animaux loger commodément,*
*Veu que chaque coudee eſtoit Geometrique,*
*Sans doute vous ſerez, ô Momes, ſans replique:*
*Si ceux qui contre Dieu ſ'arment obſtinément,*
*Peuuent prendre, enragez, raiſon en payement.*
*Mais icy j'aime mieux admirer la puiſſance*
*Du trois-fois-Tout-puiſſant, & commander ſilence*
*Au diſcours de la chair. S'il l'a dit, il l'a fait:*
*Car en luy vont enſemble & le dire, & l'effait.*

*Auſſi par ſon bras ſeul les hoſtes de la Barque*
*Se ſentent recourus du goſier de la Parque:*
*Et font, deuotieux, monter iuſqu'à ſon nez*
*La pacifique odeur des animaux plus nets,*
*Les bruſlant ſur l'autel: puis ſur l'eſtoillé Pole*
*Pouſſent d'vn zele ardent ceſte ailee parole.*
*Pere porte-trident, Roy des vents, domte-mer,*
*Voy nous d'vn œil benin. O Dieu, vueille calmer*
*Les bouillons de ton ire, & conduire au riuage*
*Les tableaux eſchappez d'vn ſi piteux naufrage,*
*Et ranger pour iamais les enragez efforts*
*De l'orageuſe mer dans ſes antiques bords.*
*Croiſſez (dit l'Eternel) faites par tout le monde*
*Formiller dans peu d'ans voſtre engeance feconde.*
*Reprenez voſtre ſceptre: impoſez nouueau frein*
*Aux animaux qui, fiers, ſe ſont de voſtre main*
*Iadis comme ſauuez: r'entrez en l'exercice*
*De voſtre eſtat premier. Chers enfans, voſtre office*
*Eſt de leur commander. Vſez donques de tous:*
*Prenez, tuez, mangez, Mais las! abſtenez vous*
*De leur rougeaſtre eſprit: laiſſez, race diuine,*
*La viande eſtouffee aux oiſeaux de rapine.*
*Je hay l'homme de ſang. Ie ſuis ſainct, ſoyez ſaincts.*
*Donc ne vous ſouillez point au ſang de vos germains.*
*Fuyez la cruauté, deteſtez le carnage:*
*Et ne rompez, brutaux, en l'homme mon image.*
*L'homme cruel mourra d'vne cruelle mort:*
*Le meurtrier ſentira, quoy qu'il tarde, l'effort*
*D'vn parricide bras: & touſiours mes tempeſtes,*
*Grondantes, pourſuyuront les homicides teſtes.*

*Au reſte, ne craignez qu'vn Deluge ſecond*
*Couure de toutes parts de la terre le front.*
*Non: ie le vous promets. Non, non: ie le vous iure.*
*(Et qui me vit iamais conuaincu de parjure?)*
*Je le rejure encor par mon Nom trois-fois-ſaint:*
*Et pour ſeau de ma foy, dans les nues j'ay peint*
*Ce bel Arc piolé. Quand donc vn long orage*
*Menacera ce Tout d'vn ondoyant rauage:*
*Que le ciel chargé d'eaux à vos monts touchera:*
*Que l'air en plein midy la terre anuitera:*
*Jettez auecques moy ſur ceſt Arc voſtre veuë.*
*Car bien qu'il ſoit empreint dans vne humide nue,*
*Qu'il ſoit tout bordé d'eaux, & qu'il ſemble humer,*
*Pour noyer l'Vniuers, tous les flots de la mer:*
*Il fera qu'au plus fort de vos viues deſtreſſes*
*Vous penſerez en moy, & moy en mes promeſſes.*
*Noé regarde en haut, & voit, eſmerueillé,*
*Vn demy-cercle en l'air de cent teints eſmaillé,*
*Et qui, clair, ſe boſſant vers la voute ætheree,*
*A pour ſon diametre vne ligne tiree*
*Entre deux Orizons: vn arc de toutes parts*
*Egalement plié: vn Arc fait de trois arcs,*
*Dont l'vn eſt tout au long peint de couleur dorée,*
*De verte le ſecond, & le tiers d'azuree:*
*Mais de telle façon, qu'en ceſt or, verd, & bleu,*
*On y voit le plus pur riolé quelque peu:*
*Arc qui luit en la main de l'Archer du tonnerre,*
*Dont la corde ſubtile eſt comme à fleur de terre,*
*Et qui my-part le ciel: & ſe courbant ſur nous,*
*Mouille dedans deux mers de ſes cornes les bous:*

*Temporel ornement des flambantes voutures,*
*Où Nature a broyé ſes plus viues teintures.*
*Que ſi tu ne comprens que le rouge, & le bleu:*
*Pren les pour Sacremens de la mer & du feu:*
*Du rauage ondoyant, & rauage contraire:*
*Du iugement ia fait, & iugement à faire.*
*Ayant inuoqué Dieu, noſtre Ayeul ne veut pas*
*Qu'vn pareſſeux repos engourdiſſe ſes bras:*
*Il ſe met en beſongne, & ſage, recommence*
*Exercer le meſtier appris dés ſon enfance.*
*Car les fils du Tyran, qui dans le ſang germain,*
*Premier, oſa tremper ſa deteſtable main,*
*Ayant comme en horreur l'innocent Labourage,*
*Et preferant, mignards, le delicat ombrage*
*Des oiſiues citez aux champs, rochers, & bois,*
*Embraſſerent les arts, les ſceptres, & les lois.*
*Mais les enfans de Seth, ſachant que la Nature*
*Se contente de peu, prindrent l'Agriculture*
*Pour leur ſainct exercice, où guiderent, ſoigneux,*
*Et les velus troupeaux, & les troupeaux laineux,*
*Comme vſure louable, & profit ſans enuie,*
*Art nourrice des arts, & vie de la vie.*
*Auſſi le clair honneur des celeſtes flambeaux*
*N'a ſi toſt ventouſé la terre groſſe d'eaux,*
*Que celuy qui ſauua dans vne Nef le Monde,*
*Suant, raye le dos de ſa mere feconde:*
*Et quelque tems apres plante ſoigneuſement*
*Du ſep porte-Nectar le fragile ſarment.*
*Car parmy les caillous d'vne colline aiſée,*
*Aux yeux du clair Soleil tiedement expoſée,*

*La crossette il enterre, ou le tendre scion,*
*Maintenant en godeau, & tantost en rayon.*
*Houë la vigne en Mars: la bisne, tierce, emonde,*
*Taille, amende, eschalasse: & la rend si feconde,*
*Que dans le tiers Septembre il treuue en cent façons*
*Son riche espoir vaincu de vinesses moissons.*
*Or Noé desireux de tromper la tristesse*
*Qui, cruelle, affligeoit sa tremblante vieillesse,*
*Pour voir tant de Palais de mol limon couuers,*
*Et rester presque seul bourgeois de l'Vniuers:*
*Vn iour relasche vn peu de sa façon de viure*
*La Stoïque roideur: s'esgaye, boit, s'enyure:*
*Et, forcené, pensant dans si douce poison*
*Noyer son vif ennuy, il noye sa raison.*
*Ia la teste luy pese, & le pied luy chancelle.*
*Vne forte vapeur luy blesse la ceruelle.*
*Ses propos hors propos de sa bouche eschappez*
*Sont confus, sont mal-sains, begayans & couppez.*
*Il sent geiner de vents sa poictrine trop soule,*
*Et tout son pauillon branlant se tourneboule.*
*En fin ne pouuant plus sur les pieds se tenir,*
*Accablé de sommeil, commence deuenir*
*D'homme vn sale porceau: & veautrer sans vergongne*
*Au milieu du logis sa ronflante charongne,*
*Oublieux de soy-mesme: & noyé, ne couurant*
*Les membres que Cesar couurit mesme en mourant.*
*Ainsi que les Corbeaux d'vne penne venteuse*
*Passent les bois pleurans de l'Arabie heureuse:*
*Mesprisent les jardins, & parcs delicieux,*
*Qui de fleurs esmaillez vont parfumant les cieux,*

*Et ſ'arreſtent, gloutous, ſur la ſalle carcaſſe*
*D'vn criminel rompu n'a guere à coups de maſſe:*
*Ou comme vn Peintre ſot d'vn apprentis pinceau*
*Tire negligemment ce qui luit de plus beau*
*Au pourfil d'vne face: & cependant remarque*
*Les imperfections, & ſoigneuſement marque*
*L'enfonceure du nez, des léures la grandeur,*
*La profondeur des yeux, ou quelque autre laideur:*
*Ainſi les fils malins du Pere de menſonge*
*Hument ingratement d'vne oublieuſe eſponge*
*Les traicts de la vertu: & iettent, enuieux,*
*Sur les moindres pechez le venin de leurs yeux:*
*Rient du mal d'autruy: trompettent en tous âges*
*Les legeres erreurs des plus grands perſonnages:*
*Tels que Cham, qui repaiſt ſon regard impudent*
*Du parent deshonneur: & qui, ſe deſbordant*
*En vn rire profane, annonce ſans vergongne*
*Le miſerable eſtat de ce vieillard yurongne.*
*Venez, venez, dit-il: venez, freres: courez*
*Voir ce Contrerolleur, qui nous a cenſurez*
*A tort & ſi ſouuent: comme il ſallit ſa couche,*
*Vomiſſant par le nez, par les yeux, par la bouche*
*Le vin ſon gouuerneur: & deſcouurant, brutal,*
*Aux yeux de tous venans ſon membre genital.*
*Hà, maſtin effronté (dit l'vn & l'autre frere,*
*Qui porte eſcrite au front vne iuſte colere)*
*Vilain, deſnaturé, monſtre pernicieux,*
*Monſtre indigne de voir les beaux flambeaux des cieux:*
*Au lieu que tu deuois cacher en noſtre abſence*
*De ton propre manteau, mais plus par ton ſilence,*

*Ton pere, que l'ennuy, le vin trop vehement,*
*Et l'âge ont fait gliſſer vne fois ſeulement,*
*Tu iappes le premier: & traines, pour t'eſbatre,*
*Sa honte au plus haut lieu d'vn infame Theatre.*
*Et prononçant ces mots, de leur pere chenu*
*(Tournant ailleurs les yeux) ils voilent le corps nu.*
*Le vin eſtant cuué, ce bon homme ſ'eſueille:*
*Recognoiſt ſon erreur: vergongneux ſ'eſmerueille*
*De la force du vin: & poingt d'vn vif ſouci,*
*D'vn goſier Prophetique à ſes fils parle ainſi.*
*Que maudit ſois-tu Cham: & que maudit encore*
*Soit Canan ton mignon: que la perleuſe Aurore,*
*Le veſpre catharreux, & le midy luiſant*
*Voye touſiours chargé ton col d'vn ioug peſant.*
*Dieu ſe tienne auec Sem: & que bien toſt ſa grace*
*Eſtende de Iaphet la formillante race.*
*Salle deſuoyement! erreur, mais non erreur,*
*Ains rage volontaire! ô tranſport! ô fureur*
*Courte, mais dangereuſe: & qui tues, colere,*
*Clyte par ſon amy, Penthee par ſa mere!*
*Phreneſie qui fais le vanteur inſolent,*
*Bauard le grand parleur, cruel le violent,*
*Le paillard adultere, & l'adultere inceſte,*
*Enflant tous nos defauts du leuain de ta peſte:*
*Qui vis ſans front, ſans yeux: qui l'ame en l'ame eſteins:*
*Qui d'horribles forfaits diffames les plus ſaincts:*
*Et qui comme le mouſt, qui bou-bouillant ſautelle,*
*Fait craquer les liens de ſa neuue vaiſſelle,*
*Tourne-vire la lie, & regorge, fumeux,*
*Du fond de ſon vaiſſeau l'excrement eſcumeux:*

*Vas ruïnant ton hoſte: & pouſſes, indiſcrete,*
*Du profond de ſon cœur toute choſe ſecrete:*
*Quand tu n'aurois iamais, ô vilaine poiſon,*
*Fait çà bas autre mal, que priuer de raiſon*
*L'exemple de vertu, voire la vertu meſme,*
*On te deuroit fuyr plus que la Parque bleſme.*

## BABILONE.

*QVE c'eſt vn grand heur de viure ſous vn Prince,*
*Qui prefere à ſon bien le bien de ſa Prouince!*
*Qui fleau des vicieux, & des bons protecteur,*
*Ouure l'oreille au ſage, & la ferme au flateur:*
*Qui de ſoymeſme Roy, chaſſe pluſtoſt les vices*
*Par ſes honneſtes mœurs, que par lois & ſupplices:*
*Qui eſt humble en ſon ame & graue par dehors:*
*Qui a l'amour des ſiens pour garde de ſon cors:*
*Qui le luſtre emperlé d'vn Sceptre n'idolatre:*
*Et qui ſe cognoiſſant monté ſur vn Theatre,*
*Ou pour Contrerolleur tout vn Monde le voit,*
*Ne fait ce qu'il luy plaiſt, ains pluſtoſt ce qu'il doit.*
*Mais c'eſt bien vn Enfer de paſſer en ſeruage*
*Sous vn cruel Tyran tout le cours de ſon âge:*
*D'vn Denis, qui ſe fait tondre auec vn tiſon,*
*D'vn Neron, qui remplit d'inceſtes ſa maiſon:*

*D'vn Chathuant, qui fuit le ſoleil des Dietes,*
*Eſtats, & Parlemens: qui tient meſme ſuſpectes*
*Les langues des priuez: qui pour ſes dous eſbats*
*Fait iouſter ſes vaſſaux, & nourrit leurs debats:*
*Qui n'a deuant ſes yeux Honneur, Foy, ny Juſtice:*
*Qui chaque iour erige office ſur office:*
*Qui ne veut des ſuiets ſages, doctes, puiſſans,*
*Ains couppe chaque iour les eſpis paroiſſans*
*Sur toute la moiſſon: & pire qu'vne fere*
*Ne pardonne à ſon ſang, non pas meſme à ſon frere.*
*Qui bien qu'enuironné d'eſpieux & coutelas,*
*Craint beaucoup plus de gens qu'il n'en effraye pas:*
*Fait gloire d'inuenter quelque ſubſide eſtrange,*
*Et les ſiens iuſqu'aux os Anthropophage mange.*
*Jmprime, ô Roy du ciel, dans le cœur de nos Rois*
*L'amour de leurs vaſſaux, & l'honneur de tes lois.*
*Que ſi des Courtizans l'enuenimé langage,*
*Ou les deſbordements familiers en noſtre âge*
*Y laiſſent quelque traict qui ſente ſon Nembrot,*
*Paſſe y deſſus ta plume, & l'efface bien tôt:*
*Afin que pour Babel Solime ſe baſtiſſe,*
*Et que ſous eux ma Muſe en tous lieux retentiſſe.*
CLOTHO *n'a point encor retors le douzieſme an*
*De Nembrot fils de Chus, qu'il tranche du Tyran*
*Entre ceux de ſon âge: & ſous ſi bon augure*
*Jettent les fondemens de ſa grandeur future:*
*Porte ja dans ſa main pour Sceptre des roſeaux:*
*Fait ſon apprentiſſage entre les paſtoureaux.*
*Puis ſachant que celuy qui, genereux, aſpire*
*A l'heur imaginé d'vn redoutable Empire,*

*Doit paſſer en beaux faicts le vulgaire teſtu,*
*Ou porter pour le moins le maſque de vertu:*
*Il ne paſſe la nuict ſous vne molle plume,*
*Le iour dans vn poële: ains, ieune, s'accouſtume*
*Au bon & mauuais temps: ayant, ambitieux,*
*Pour cheuet vn rocher, & pour rideau les cieux.*
*Les arcs ſont ſes iouëts, la ſueur ſes delices,*
*Les Moineaux, les Autours: ſes chers Turquets, les lices:*
*Et ſes mets plus friands, d'vn beau Chéureul la chair,*
*Que, tremblante, il n'a point acheué d'eſcorcher.*
*Quelquefois il ſ'eſbat à veincre d'vne haleine*
*L'aſpreté d'vn rocher qui domine vne plaine:*
*A fendre contremont vn torrent enragé,*
*Qui d'Hyades repeu cent ponts a rauagé,*
*Et d'vn flot bondiſſant court à bride auallee*
*A trauers les rochers d'vne eſtroite vallee:*
*A r'attraper le traict eſchappé de ſa main:*
*A prendre à belle courſe ou la Biche, ou le Dain.*
*Mais ayant ja paſſé cinq luſtres de ſon âge,*
*Et ſentant, orgueilleux, ſes nerfs & ſon courage*
*Digne d'vn Mars plus fier: ſ'il ſçait en quelque part*
*Vn grand Tigre, vn Lyon, vn Ours, vn Leopart,*
*Il l'attaque ſans peur, le veinc, l'aſſomme, & plante*
*Es lieux plus eſleuez ſa deſpouille ſanglante.*
*Lors le peuple, qui voit par ſes guerrieres mains*
*Les chemins affranchis d'aſſaſſins inhumains,*
*D'horribles hurlements les foreſts ſolitaires,*
*Et les troupeaux de crainte: aime ce domte-feres,*
*Ceſt Hercul chaſſe-mal: luy monſtre ſa faueur,*
*Et l'appelle par tout ſon Pere, & ſon Sauueur.*

*Nembrot par les cheueux empoignant la fortune,*
*Et battant le fer chaut, flatte, preſſe, importune*
*Ore l'vn, ore l'autre: & haſtant ſon bon heur,*
*De veneur d'animaux ſe fait d'hommes veneur.*
*Car comme il employoit en ſes premieres chaſſes*
*Les glus, les trebuchets, les pipeaux, les tiraſſes:*
*Et ſur la fin encor, contre les plus hagards*
*Les maſſes, les eſpieux, les fleches, & les dards,*
*Il gaigne quelques-vns par des belles promeſſes,*
*Les autres par preſens, les autres par rudeſſes:*
*Et rompant, furieux, les liens d'equité,*
*Du Monde renaiſſant ſaiſiſt la Royauté:*
*Au lieu qu'au parauant le chef de chaque race*
*La commandoit à part, ſans que la ieune audace*
*D'vn eſprit fretillant, brouillon, ambitieux,*
*Miſt, comme ore, ſa faux en la moiſſon des vieux.*
*Deſſus le throne aſsis, violent, il exerce*
*Cent mille cruautez: peſle-meſle renuerſe*
*Droict humain, & diuin: braue le Tout-puiſſant,*
*Luy porte juſqu'au nez ſon Sceptre fleuriſſant.*
*Et de peur qu'à la fin le peuple aiſé ne penſe*
*A ſecouër ſon ioug, il le met en deſpenſe:*
*Eſpuiſe ſa richeſſe, & occupe ſes bras*
*A baſtir vne Tour, ou pluſtoſt vn Atlas.*
*C'eſt trop, dit-il, veſcu en beſtes paſſageres:*
*Quittons ces toicts roulans, ces tentes voyageres:*
*Maſſonnons vn Palais, qui frappe, ambitieux,*
*Les abyſmes du pied, de la teſte les cieux:*
*Aſile inuiolable, & ſacré-ſainct refuge*
*Contre l'iré deſbord d'vn rauageur Deluge.*

*Sus fondons vne ville, & passons là dedans*
*En corps, & sous vn Roy le reste de nos ans:*
*De peur que diuisez en pauillons & Princes,*
*Nous ne soyons espars par toutes les Prouinces,*
*Que la lampe du iour visite de son cours,*
*Sans nous pouuoir donner ny conseil, ny secours.*
*Que si l'ardent tison d'vne intestine guerre,*
*Ou quelque autre malheur nous espand sur la terre,*
*Au moins, freres, laissons pour iamais engrauez*
*Nos beaux noms dans ces murs iusqu'au Pole esleuez.*
*Comme vn foible Vulcan, que la troupe frilleuse*
*Des pasteurs laisse cheoir dans l'orée fueilleuse*
*D'vne vaste foreſt, se tient coy quelque tems,*
*Esleuant des nuaux fumeusement flottans*
*Sur vn humble buisson : puis aydé par Zephire*
*Fait voye rougissant aux efforts de son ire:*
*Monte du bas hallier au flairant Aubespin,*
*De l'Aubespin au Chesne, & du Chesne au Sapin:*
*Gaigne tousiours païs, en courant se renforce,*
*Et ne laisse Dryade en sa natale escorce:*
*Ainsi ce doux propos premierement yssu*
*De deux ou trois mignons, fauorable, est receu*
*Des esprits remuants : puis de main en main passe*
*Jusqu'au plus malotru du confus populace,*
*Qui desireux de voir parfaite ceste Tour,*
*En mestiers diuisé, trauaille nuict & iour.*
*Les vns d'vn fer trenchant font trebuscher les Fresnes,*
*Les Aunes hazardeux, & les durables Chesnes:*

*Degradent les foreſts, & monſtrent au Soleil*
*Des champs, qu'onque il n'auoit eſclairé de ſon œil.*
*As-tu veu quelque fois vne ville expoſee*
*Au ſac d'vn camp veincueur? Le pleur & la riſee*
*Bruyent peſle-meſlez. Qui charrie, qui prent,*
*Qui traine, qui conduit. Le ſoldat inſolent*
*Ne treuue lieu prouſeur, ny ſerreure aſſez forte,*
*Et la ville en vn iour fuit toute par ſa porte.*
*Ainſi ces charpentiers pillent en vn moment*
*Des collines d'Aſſur le fueilleux ornement:*
*D'vne ombrageuſe horreur deſpouillent les montaignes,*
*Et moiſſonnent, bouillans, les rameuſes campaignes.*
*Les chars & les mulets ſ'entre-choquent, eſpais:*
*Et l'eſſieu flechiſſant gemit deſſous le fais.*
*Icy pour dur ciment nuict & iour on amaſſe*
*Des eſtangs bitumeux l'eau gluantement graſſe.*
*Le Tuillier cuit icy dans ſes fourneaux fumants*
*En brique la pouſſiere. Icy les fondements*
*Iuſqu'aux enfers on creuſe: & les impures ames*
*Reuoyent contre eſpoir du beau ſoleil les flames.*
*Tout le ciel retentit au dur ſon des marteaux,*
*Et les poiſſons du Tigre en tremblent ſous les eaux.*
*De tour & de longueur les murs rougeaſtres croiſſent,*
*Leur ombre s'eſtend loin. Ja de loin ils paroiſſent.*
*Tout bouillonne d'ouuriers: & les foibles humains*
*Penſent au premier iour toucher le ciel des mains.*
*Quoy voyant l'Eternel, renfrongne ſon viſage,*
*Et d'vn ſon, qui grondant roule comme vn orage*

*Par les champs nuageux, deſracine les monts,*
*Et fait crouler du ciel les immobiles gonds.*
*Voyez, dit-il, ces Nains, voyez ceſte racaille,*
*Ces fils de la pouſsiere. O la belle muraille!*
*O l'imprenable Tour! O que ce fort eſt ſeur*
*Contre tant de canons braquez par ma fureur!*
*Ie leur auois iuré que la terre feconde*
*Ne craindroit deſormais la colere de l'onde:*
*Ils ſe font vn rempart. Ie voulois qu'eſpandus*
*Ils peuplaſſent le Monde: & les voicy rendus*
*Priſonniers en vn parc. Ie deſirois ſeul eſtre*
*Leur loy, leur protecteur, leur paſteur, & leur maiſtre:*
*Ils choiſiſſent pour Prince vn voleur inhumain,*
*Vn Tyran, qui veut faire à leurs deſpens ſa main:*
*Qui deſpite mon bras: & qui, plein de brauade,*
*A ma ſaincte maiſon preſente l'eſcalade.*
*Sus, rompons leur deſſein: & puis qu'vnis de vois*
*Auſſi bien que de ſang, de vouloir, & de lois,*
*Ils ſ'obſtinent au mal: & d'vn hardy langage*
*S'animent, forcenez, nuict & iour à l'ouurage:*
*Mettons vn enrayoir à leur courant effort:*
*Frappons les viſtement d'vn eſprit de diſcord:*
*Confondons leur parole: & faiſons que le pere*
*Soit barbare à ſon fils, & ſourd le frere au frere.*

*Cela dit, tout ſoudain ſ'eſpand confuſément*
*Vn ie ne ſçay quel bruit par tout le baſtiment:*
*Vn tintemarre tel, qu'on oit parmy la bande*
*Des paiſans, que Denys de ſon Thyrſe commande.*

*L'vn parle entre les dents, l'autre parle du nez,*
*L'autre forme au goſier ſes mots mal-ordonnez:*
*L'vn hurle, l'autre ſifle, & l'autre encor begaye.*
*Chacun a ſon iargon: chacun en vain eſſaye*
*A trouuer les accents, & termes bien-aimez,*
*Dans le berceau tremblant auec le laict humez.*

*Leue-toy de matin, & tandis que l'Aurore*
*D'vn clair griuolement l'huis d'vn beau iour decore,*
*Eſcoute patient les diſcordantes vois*
*De tant de chantres peints, qui donnent dans vn bois*
*L'aubade à leurs amours, & chacun en ſa langue*
*Perché ſur vn rameau, prononce ſa harangue:*
*Et lors tu comprendras quel meſlinge de ſons*
*Peſle-meſle couroit par-mi tant de maçons.*

*Porte-moy, crie l'vn, porte-moy la truelle:*
*On luy porte vn marteau. Venez-çà, qu'on ciſelle,*
*Dit l'autre, ceſte tuile: adonc vn Cheſne on fend.*
*Sus, qu'on tende ce cable: alors on le deſtend.*
*Planchez ceſt eſchafaut: on le iette par terre.*
*Baillez-moy le niueau: on luy baille l'eſquierre.*
*On crie, on ſe tourmente, on fait ſignes en vain.*
*Ce que l'vn a ja fait, l'autre desfait ſoudain.*
*Les confus hurlemens les mettent hors d'haleine.*
*Tant plus chacun trauaille, & moins paroiſt ſa peine.*

*Bref, comme les maçons, qui baſtiſſent ſoigneux*
*Dedans le bas courant d'vn fleuue rauineux*
*Les haults piliers d'vn pont: voyant des monts deſcendre*
*Cent torrents tous nouueaux, & ja loin loin ſ'eſpandre*

*Le flot qui hait ce ioug, quittent ſoudainement,*
*Fuyans deçà delà, ce beau commencement:*
*Tout ainſi ces ouuriers, voyans venir l'orage*
*De la fureur de Dieu, perdent force, & courage:*
*Laiſſent là leur beſongne: & d'vn courroucé bras*
*Iettent regles, marteaux, plombs, & niueaux en bas.*
*O ſuperbe reuolte, ô traiſtre felonnie,*
*Voy de quelle façon l'Eternel t'a punie*
*Par ce bigarrement! Las! ce langage doux,*
*Sainct lien des citez, puiſſant frein du courroux,*
*Maſtic de l'amitié, iadis vny, ſ'eſgare*
*En cent ruiſſeaux taris. Ceſt or richement rare,*
*Domte-orgueil, charme-ſoin, traine-peuple, emble-cœur,*
*Meſlé change de ſon, de pois, & de couleur.*
*Ce don ſe ſophiſtique, & du Nort iuſqu'au More*
*La cheute de Babel confuſe bruit encore.*
*Le Finlandois euſt peu viſiter l'Africain,*
*L'Jndien l'Heſpagnol, l'Anglois l'Americain,*
*Sans aucun interprete. Auiourd'huy le riuage,*
*Qui borne noſtre bourg, borne noſtre langage:*
*Et ſortant quatre pas hors de noſtre maiſon,*
*Muets, las! nous perdons l'outil de la raiſon:*
*Ou bien ſi nous parlons aux peuples moins eſtranges,*
*C'eſt par bouche empruntée, ou par geſtes eſtranges.*
*Sans maiſtre & ſans trauail, en ſuçant le laict dous,*
*Nous apprenions la langue entendue de tous:*
*Et les ſept ans paſſez, ſur la poudre de verre*
*Nous commencions tirer la rondeur de la terre,*

*Partir, multiplier: & montant d'art en art;*
*Nous paruenions bien tost au ſommet du rempart,*
*Où l'Encyclopedie en ſigne de victoire*
*Couronne ſes mignons d'vne eternelle gloire.*
*Ore touſiours-enfans nous vieilliſſons aprés*
*La langue des Romains, des Hebrieux, & des Grés.*
*Nous n'auons que babil: & pour la cognoiſſance*
*Des ſecrets de Nature, ou de l'Vnique eſſance,*
*Qui donne eſſance à tout, nous vacquons ſans repos*
*A plier bien vn Verbe, à treuuer de beaux mòs:*
*A mettre au trebuchet les ſyllabes & lettres:*
*Et pendons, ia chenus, de la bouche des maiſtres*
*Qui nous monſtrent à lire: & nous mettent en main*
*Vn petit Alphabet, au lieu du droict Romain,*
*Des œuures d'Hippocrate, & du volume encore,*
*Où Dieu ſe communique au lecteur qui l'adore.*
*Et que diray-ie plus? On parloit en tout lieu*
*L'idiome ſacré, le langage de Dieu:*
*Langage, qui parfait, n'a poinct ny charactere,*
*Qui ne ſoit enrichy de quelque grand myſtere.*
*Mais depuis ceſt orgueil chaſque peuple vſe à part*
*D'vn iargon corrompu, effeminé, baſtart,*
*Qui chaque iour ſe change: &, perdant ſa lumiere,*
*Ne retient preſque rien de la langue premiere.*
*Iadis les Phrygiens, & ceux-là que le Nil*
*Paiſt, alme, d'vn deſbord heureuſement fertil,*
*Deſireux de ſçauoir quel de leurs deux langages*
*Eſtoit pluſtoſt en eſtre: ils commirent, mal-ſages,*

*Le droict de l'eloquence au mol begayement,*
*Et feirent Iuges ceux qui n'ont point iugement:*
*Sçauoir deux enfançons, que leurs muettes meres*
*Nourrirent dans l'effroy des lieux plus ſoliteres,*
*Sans que d'aucun humain la charmereſſe vois*
*Reſonnaſt à l'entour, de trois fois douze mois.*
*Eux conduits au milieu & des peuples de Xante,*
*Et des Egyptiens, d'vne haleine impuiſſante*
*Crient Bec pluſieurs fois. Bec, bec, eſt le ſeul mot*
*Et que leur langue forme, & que leur bouche eclôt.*
*Adonc les Phrygiens ſachant qu'en leur langage*
*Bec veut dire du pain, peignent de leur courage*
*La ioye ſur le front, pour auoir eu tant d'heur*
*D'obtenir de Nature arreſt en leur faueur.*
*Sots! qui ne penſoient pas que les bélantes troupes,*
*Qui retondoient les fleurs des plus voiſines croupes,*
*Leur enſeignoit ce terme: & que les mots Gaulois,*
*Memphiens, Grecs, Hebrieux, Troyens, Latins, Anglois,*
*Ne naiſſent auec nous: ains que chaſque langage*
*S'apprend & par hantiſe, & par vn long vſage:*
*L'aptitude à parler demeurant ſeulement*
*Naturelle aux humains, comme l'autre ornement,*
*Qui richement diuers, les rend plus diſſemblables*
*Aux ſtupides troupeaux des beſtes miſerables.*
*Que ſi tu mets en ieu que le Taureau mugit,*
*Le tardif Aſne brait, & le Lyon rugit*
*Ore haut, ore bas: & que par tels langages*
*Jls nous ſemblent, diſerts, deſcouurir leurs courages:*

*Ce ne ſont point des mots, ains des expreſsions*
*Du brouillé mouuement de peu de paſsions:*
*Des indices confus de douleur, de triſteſſe,*
*D'ire, de ſoif, de faim, d'amour, ou de lieſſe.*
*On en peut dire autant de ces chantres ailez,*
*Qui ſur les verds rameaux des buiſſons reculez*
*Gringotent le matin. Car bien que, comme il ſemble,*
*Deux à deux, trois à trois, ils deuiſent enſemble:*
*Que leur voix ſe flechiſſe en cent mille façons:*
*Qu'ils decoupent, hardis, cent mignardes chanſons:*
*Qu'Apollo ait eſté diſciple en leur eſcole:*
*C'eſt vn ſon ſans ſujet, des notes ſans parole:*
*Vne chanſon redite en vn iour mille fois:*
*Vn diſcours qui, muet, ſe perd dedans les bois.*
*Mais le ſeul homme peut diſcourir d'attrempence,*
*De force, d'equité, d'honneur, & de prudence,*
*De Dieu, du ciel, de l'eau, de la terre, & des airs,*
*Auec termes choiſis, ſignifians, diuers:*
*Deſueloppant ſon cœur, non par vn ſeul langage,*
*Ains comme Scaliger, merueille de noſtre âge,*
*Le Soleil des ſçauants, qui parle eloquemment*
*L'Hebrieu, Gregeois, Romain, Heſpagnol, Alemant,*
*François, Italien, Nubien, Arabique,*
*Syriaque, Perſan, Anglois, & Chaldaique,*
*Et qui, Chameleon, transfigurer ſe peut,*
*O riche, ô ſouple eſprit! en tel autheur qu'il veut:*
*Digne fils du grand Iule: & digne frere encore*
*De Sylue ſon aiſné, que la Gaſcogne honore.*

*Mais*

*Mais quant aux Perroquets, qui faiſant leur ſeiour*
*Dans vn logis percé de toutes parts à-iour,*
*Plaident auecques nous la palme d'eloquence:*
*Prononcent tout au long des Chreſtiens la Croyance:*
*Rediſent du Seigneur la deuote oraiſon:*
*Appellent nom par nom tous ceux de la maiſon:*
*Jls ſont tels que la Voix, qui de noſtre voix fille,*
*Par les creuſez vallons, importune, babille,*
*Sans ſçauoir qu'elle dit. En vain ils battent l'air,*
*Et parlant ſans s'entendre, ils parlent ſans parler,*
*Sourds à leur propre voix: d'autant que le langage*
*N'eſt rien que de l'eſprit vn reſonnant image:*
*Meſme quand il eſt court, qu'il eſt peint, qu'il eſt dous,*
*Ette l qu'auant Nembrot il eſtoit ſceu de tous.*
*Or quand j'entre en diſcours, que la langue Hebraïque*
*Auec bien peu de mots heureuſement explique*
*Les penſers plus brouillez: & guide l'auditeur*
*Par tous les plis ſecrets des Dedales du cœur,*
*Beaucoup mieux que la Grecque auec ſes Synonymes,*
*Epithetes hardis, metaphores ſublimes,*
*Ses couplements de mots, ſes diuers tems, ſes cas,*
*Et mille autres beautez dont on fait tant de cas.*
*Quand ie penſe à par-moy que l'Eſcole Rabbine*
*Treuue dans l'Alphabet de la langue diuine*
*Tout ce qu'on voit de l'œil, tout ce qu'on croit par foy,*
*Et que tous arts encor ſont compris dans la loy:*
*Soit qu'auec grand trauail en cent façons diuerſes*
*Les lettres de ſes mots, curieux, tu renuerſes.*

*Car ainſi qu'en contant, des chiffres le tranſport*
*Augmente fort le nombre, ou le décroiſt bien fort:*
*L'anagramme roidiſt, ou relaſche la force*
*Du nom, à qui, ſubtile elle donne vne entorce.*
*Ou ſoit que iuſtement tu mettes comme en blot*
*Les nombres, qui naiſſans des elements d'vn mot*
*Exprimentvn myſtere: & que ſous ce vocable*
*On en comprenne vn autre en nombre tout ſemblable:*
*Soit qu'vn nom ſoit marqué par vn ſeul element,*
*Ou toute l'oraiſon par vn mot ſeulement:*
*Comme ſous vn portrait d'Egypte le ſilence*
*Seelloit, myſterieux, vne longue ſentence.*

*Quand ie penſe à par-moy, que du riuage Indois*
*Iuſqu'au mont iette-feu du riuage Irlandois:*
*Et que du chaut Tambut iuſqu'à la mer Tartare*
*Tu n'œillades, ô ciel, nation ſi barbare,*
*Peuple tant ignorant és ſainctes loix de Dieu,*
*Qui ne retienne encor quelque mot de l'Hebrieu:*
*Et dont les elements, pour bien qu'on les deſguiſe,*
*N'approchent des ſaincts noms des lettres de Moiſe.*

*Quand ie penſe à par-moy, que le volume ſainct*
*Du premier Teſtament n'eſt d'autres lettres peint:*
*Qu'Vrim, la Viſion, le Songe ne prononce*
*Qu'en la langue d'Iſaac ſa Prophete reſponce:*
*Que meſme l'Eternel a voulu de ſon doy*
*Grauer en mots Hebrieux ſur deux marbres ſa loy:*
*Et que long temps depuis les clairs courriers du Pole*
*En termes Paleſtins nous portent ſa parole.*

*Et quand ie penſe encor qu'aux premiers des humains*
*On n'impoſoit des noms hazardeuſement vains:*
*Ains qui, riches, marquoient auec grande energie*
*Quelque inſigne accident du diſcours de leur vie:*
*Et toutefois voit-on qu'encor tous ces mots vieux*
*Sont de ſon & de ſens auiourdhuy meſme Hebrieux:*
*Qu'Eue veut dire vie: Adam, formé d'argile:*
*Cain, premier acquis: Abel, comme inutile:*
*Seth, remis en ſa place: & cil, ſous qui les flôs*
*Laiſſent en paix la terre, eſt nommé le Repos:*
*I'accorde volontiers, quoy que gronde la Grece,*
*A l'idiome Hebrieu le ſacré droict d'aiſneſſe.*
*Ie te ſaluë donc, ô ſurgeon perennel*
*Des pourtraicts de l'eſprit, parler de l'Eternel,*
*Claire perle, ô matrice, & Reine des langages,*
*Qui, pure, as ja franchi l'abiſme de tant d'âges:*
*Qui n'as mot qui ne peſe: & dont les elemens*
*Sont pleins de ſens cachez, les poincts de Sacremens.*
*Sainct dialecte, en toy les propres noms des hommes,*
*Des pays, & citez ſont autant d'epitomes*
*De leurs geſtes fameux: Et ceux-là des oiſeaux,*
*Des hoſtes de la terre, & des bourgeois des eaux,*
*Sont des liures ouuerts, où chacun euſt peu lire*
*Leur naturelle hiſtoire, auant que par ſon ire*
*Le Pere roule-ciel d'vn flambant coutelas*
*Euſt coupé le chemin de l'Edem de çà bas.*
*Car Adam impoſant en ſigne de maiſtriſe*
*Noms à tous animaux dans les vrais champs d'Eliſe,*

*Lors que deuant ſes yeux deux à deux, flanc à flanc,*
*En monſtre generale ils marcherent de ranc,*
*Il les choiſit ſi beaux, que les doctes oreilles*
*Portans le ſon à l'ame, y portoient les merueilles,*
*Dont la Voix forme-tout embellit richement*
*Les peuples & du ſec & du moite element.*
*Et d'autant que tout Corps ſouffre, ou fait quelque choſe,*
*Ayant forgé les Noms, les Verbes il compoſe.*
*Et puis, pour enrichir d'autant plus l'oraiſon,*
*Y ioint quelques membrets ſeruans de liaiſon,*
*Pour coudre proprement ſes membres plus notables,*
*Ainſi qu'vn peu de colle vnit deux grandes tables:*
*Comme ſeruent encor les pennaches ondants*
*Sur le ſommet creſté des morions ardents,*
*Les franges aux manteaux, les piedeſtals & baſes*
*Aux ſtatues de marbre, & les anſes aux vaſes.*
*Ce langage d'Adam de pere en fils coulant*
*Paruint incorrompu iuſqu'au temps violant*
*Du Prince eſchelle-ciel: & ſeul fait par le monde*
*Retentir les accents de ſa riche faconde.*
*Mais comme partial, il ſe retire alors*
*En la maiſon d Heber, ſoit qu'il ne fuſt du cors*
*De la troupe rebelle: ains, ſage, fiſt à l'heure*
*Loin des champs de Sennar ſa paiſible demeure.*
*Ou ſoit qu'eſtant conduit par contrainte en ce lieu,*
*Gemiſſant, il priaſt en cachettes ſon Dieu,*
*Et d'vn eſclaue bras maçonnaſt les murailles,*
*Qu'il vouoit, deſpité, aux profondes entrailles*

*De l'Enfer tenebreux: ainſi que le Forçat,*
*Qui combattant la mer, miſerable, combat*
*Contre ſa liberté, & maudit en ſon ame*
*Ceux pour qui nuict & iour il occupe ſa rame.*
*Soit que de l'Eternel les liberales mains*
*Allant comme au deuant des œuures des plus ſains*
*Pour l'amour de ſoy-meſme, euſt laiſſé de ſa grace*
*En depoſt ce threſor à l'Hebraïque race:*
*Lors que le demeurant des ſuperbes maçons,*
*Brouillon, le deſguiſa en cent mille façons:*
*Et que chacun, courant où le deſtin l'appelle,*
*Porta des nouueaux mots en ſa terre nouuelle.*
*Mais l'âge doux-gliſſant, gaſte-tout, enuieux*
*Desfigura bien toſt tous ces langages vieux,*
*Qui nez deſſus le Tigre au milieu du tonnerre*
*Des ouuriers martelans, parcoururent la terre:*
*Et pour rendre à iamais plus confus l'Vniuers,*
*Fendit le moindre d'eux en langages diuers.*
*Toute langue ſe change, ou ſoit que le commerce*
*En nous communiquant de l'Amphitrite Perſe*
*Les treſors precieux, & ceux de terre aux flots,*
*Heureuſement hardy, troque mots contre mots:*
*Soit que l'homme diſert d'vne façon gentile*
*Frizant ſes mots dorez, & mignardant ſon ſtile,*
*De gloire deſireux, marque de nouueaux coins*
*Les choſes & les faicts: ou donne pour le moins*
*Cours aux noms deſcriez & remet en nature*
*Les ſur-annez, moiſis, gaſtez de vermolure.*

*Il en eſt tout ainſi que des fueilles d'vn bois:*
*L'vne chet, l'autre naiſt. Les mots qui d'autre fois*
*Brilloient par cy par là dans l'oraiſon diſerte,*
*Comme des fleurs de Lis dans la campaigne verte,*
*Ne ſont plus ore en vogue: ains, bannis de la Cour,*
*Honteux font ſous les toicts d'vn bas hameau ſejour:*
*Et ceux que du vieux temps la chagrine cenſeure*
*Auoit mis au billon, ſont de miſe à ceſte heure.*
*Vn bel eſprit conduit d'heur, & de iugement,*
*Peut donner paſſeport aux mots, qui freſchement*
*Sortent de ſa boutique: adopter les eſtranges,*
*Enter les ſauuageons: rendant par ces meſlanges*
*Son oraiſon plus riche: & d'vn eſmail diuers*
*Riolant ſa parole, ou ſa proſe, ou ſes vers.*
*L'vn langage n'a point autre Loy que l'vſage*
*Courant ſans frein, ſans yeux, où le peuple volage*
*Le va precipitant: l'autre courant, enclos*
*Dans les lices de l'art, agence bien ſes môs.*
*L'vn deſia vieilliſſant ſur l'huis de ſon enfance,*
*A le bers pour tombeau: l'autre fait reſiſtance*
*Aux filieres des ans. L'vn à faute de cœur*
*Vit comme confiné dans vn vallon obſcur:*
*L'autre entre les ſçauans hardy ſe fait entendre*
*Du riuage de Fez à l'autel d'Alexandre.*
*Tels ſont pour le iourd'huy l'Hebrieu, Grec & Romain:*
*L'Hebrieu, d'autant qu'encor nous tenons de ſa main*
*Du Trois-fois-eternel la ſacrée parole,*
*Et que du droict diuin il eſt le protecole*

*Le Gregeois, comme ayant dans ſes doctes eſcris*
*Tout genre de ſçauoir diſertement compris:*
*Et le maſle Romain, d'autant que ſa faconde*
*Fut par le fer plantée en tous les coins du monde.*
*Traçant ces derniers vers, & comme à demy-las*
*Du labeur attrayant de la ſaincte Pallas,*
*Ie frappe bien ſouuent du menton ma poictrine.*
*Mes deux yeux arrouſez d'vne humeur Ambroſine,*
*Se ferment peu à peu. Ie pers le mouuement:*
*La plume de ma main coule tout bellement.*
*Deſſus le lict chery derechef ie m'allonge,*
*Et dans le flot Lethal tous mes ennuis ie plonge.*
*I'y noye tous mes ſoins, ſi ce n'eſt le deſir*
*De donner à la France vn vtile plaiſir.*
*Car le tan ſacré-ſainct de l'amour qui m'enflame,*
*Ne peut meſmie en dormant laiſſer dormir mon ame.*
*Le Songe aux-ailes-d'or ſorty vers le Leuant*
*Par ſon huis de cryſtal, qui ſ'ouure vn peu deuant*
*Que la porte du iour, fantaſtique me guide*
*En vn val, où le iour, & la nuict freſche-humide,*
*Le ciel calme & les Nords, les chauds & les frimas,*
*La pluye & l'air ſerain ne ſ'entreſuyuent pas:*
*Le May touſiours y regne: & nuict & iour Zephire*
*De Roſes couronné mignardement ſouſpire*
*Par les bruyans rameaux d'vn bois, qui doux-flairant*
*Va ce champ porte-fleurs en ouale murant.*
*Juſtement au milieu de la plaine eſmaillee*
*S'eſleue vne grand Roche en piedeſtal taillee,*

*Et dessus sa corniche vn Colosse d'airain,*
*Qui tient vn clair brandon en sa seneſtre main,*
*En l'autre vn vase d'eau. De sa langue dorée*
*Naissent mille chénons, qui par toute la prée,*
*Subtils, semblent trainer vn monde d'auditeurs*
*Par l'oreille attachez, plus encor par les cœurs.*
*A ses pieds le Sanglier gist sans baue, & sans rage:*
*Le Tigre y dort charmé, & l'Ours s'y dessauuage.*
*Le proche mont sautelle: & l'enceinte du bois*
*Danse, comme on diroit, au doux air de sa vois.*
*De piliers façonnez par vne main subtile*
*A la Cariatide vn double peristile*
*De l'Eloquence ceint l'Image rauisseur:*
*Hauts piliers, qui fondez sur vn plinthe bien seur,*
*Portent de quatre en quatre vne langue de celles*
*Que ce siecle sçauant couche au rang des plus belles.*
*Or entre les esprits, qui fauoris des cieux*
*Estançonnent ici la langue des Hebrieux,*
*Celuy de qui le front flambe comme vn Comete*
*Orne-ciel, donne-peur: qui porte vne baguete*
*Seche & fleurie ensemble: & tient entre ses dois*
*Le regiſtre sacré des dix plus saincte Lois:*
*Est la guide d'Isac: l'autheur, qui premier ose*
*Vouër à ses neueuz & ses vers, & sa prose,*
*Escrits qui seulement ne deuancent, sacrez,*
*De long temps les escrits, ains tous les faits des Grez.*
*Le second est Dauid, de qui l'agile poulce*
*Attire auec sa voix l'harmonie plus doulce*

*Des cieux organiſez ſur ſon luth, qui bruira*
*Tant que l'aſtre du iour ſur nos teſtes luira.*
*Meſme, peult eſtre, apres que les celeſtes flames*
*Donront fin à leur bal, les bienheureuſes ames*
*Des champions de Chriſt, au ſon de ſes accors*
*Danſeront à l'honneur du Roy le fort des forts:*
*Et des Anges encor les bandes emplumees*
*Chanteront, Sainct, ô Sainct, ô Sainct Dieu des armees.*

*Le tiers eſt Salomon, qui ſes beaux monuments*
*A, ſage, marqueté de plus d'enſeignements,*
*De plus de mots dorez, que ſa riche couronne*
*De rubits, de grenats, de perles ne rayonne.*

*L'autre eſt le fils d'Amos, vehement en menaces,*
*Figuré, graue, ſainct, accompagné des Graces.*

*La Grecque a pour appuy vn Homere aux doux vers,*
*Dont l'eſcole a produit les regimens diuers*
*Des Philoſophes vieux, & fait par tout le Monde*
*Comme vn grand Ocean ruiſſeler ſa faconde.*
*Platon le tout-diuin, qui ſemblable à l'oiſeau,*
*Qu'on dit de Paradis, ne ſe ſouille onc en l'eau,*
*Jamais ne touche à terre, ains ſur les aſtres vole*
*Plus haut que ſur l'Enfer ne s'éleue le Pole.*
*Herodote au clair ſtile: & Demoſthene encor,*
*Loy des hommes diſerts, Roy de cœurs, bouche d'or.*

*L'ennemy capital d'Antoine & Catiline,*
*Qui foudroye, qui tonne, & de qui la poictrine*
*Source mille torrens, où de merueille eſpris*
*S'enyurent chaque iour les plus rares eſprits:*

*Ceſar, qui ne ſçait moins bien faire, que bien dire:*
*Saluſte plein de nerfs: Et celuy qui retire*
*Flion ſur le Tybre: eſcriuain cheu des cieux,*
*Qui ne ferma iamais, pour s'endormir, les yeux:*
*Qui iamais ne broncha: touſiours clair, touſiours graue,*
*Honteuſement hardy, & modeſtement braue,*
*Touſiours ſemblable à ſoy, & diſſemblable à tous,*
*Souſtiennent des Romains le parler graue-dous.*

*Le Toſcan eſt fondé ſur le gentil Bocace:*
*Le Petrarque aux beaux mots, eſmaillé, plein d'audace:*
*L'Arioſte coulant, pathetique, & diuers:*
*Le Taſſe, digne ouurier d'vn Heroïque vers,*
*Figuré, court, aigu, limé, riche en langage,*
*Et premier en honneur, bien que dernier en âge.*

*Le langage Arabeſque a pour fermes appuis*
*Le ſubtil, le profond, le grand fils de Roïs:*
*L'Auicenne facond, l'Eldebag Satyrique,*
*L'Ibnu-farid coulant, gentil, allegorique.*

*Le Tudeſque a celuy, qui refait Alemand*
*Le gentil Sleidan: l'eternel ornement*
*D'Fflebe & Vvitemberg: & Peucer qui redore*
*Ses attrayans diſcours: & mon Butric encore.*

*Gueuare, le Boſcan, Grenade, & Garcilace,*
*Abreuuez du Nectar, qui rit dedans la taſſe*
*De Pitho verſe-miel, portent le Caſtillan.*
*Et ſi l'antique honneur du parler Catalan*
*N'euſt Oſias rauy, docte, il euſt peu debatre*
*Le laurier Heſpagnol auec l'vn de ces quatre.*

*Le parler des Anglois a pour fermes piliers*
*Thomas More, & Baccon, tous deux grands Chancelliers,*
*Qui ſéurant leur langage, & le tirant d'enfance,*
*Au ſçauoir politique ont conjoint l'eloquence.*
*Et le Milor Cydné, qui Cigne doux-chantant*
*Va les flots orgueilleux de Tamiſe flatant.*
*Ce fleuue gros d'honneur, emporte ſa faconde*
*Dans le ſein de Thetis, & Thetis par le Monde.*
*Mais quel nouueau Soleil me donne ſur les yeux?*
*Suis-ie fait tout d'vn coup heureux bourgeois des cieux?*
*O quel auguſte port! quelle royale grace!*
*Quels yeux doux-foudroyans! quelle Angelique face!*
*Filles du Souuerain, doctes ſœurs, n'eſt-ce pas*
*La grand' Eliſabet, la prudente Pallas,*
*Qui fait que le Breton, deſdaigneux, ne deſire*
*Changer au maſle joug d'vne femme l'Empire?*
*Qui tandis qu'Erynnis laſſe d'eſtre en Enfer,*
*Rauage ſes voiſins & par flamme, & par fer:*
*Et que le noir effroy d'vn murmurant orage*
*Menace horriblement l'Vniuers de naufrage:*
*Tient en heureuſe paix ſa prouince, où la Loy*
*Venerable, fleurit auec la blanche Foy.*
*Qui n'a pas ſeulement l'opulence faconde*
*Du maternel langage: ains d'vne bouche ronde*
*Peut ſi bien ſur le champ haranguer en Latin,*
*Grec, François, Heſpagnol, Tudeſque, & Florentin,*
*Que Rome l'Emperiere, & la Grece, & la France,*
*Le Rhin, & l'Arne encor plaident pour ſa naiſſance.*

*Claire perle du Nort, guerriere, domte-Mars,*
*Continue à cherir les Muſes & les Ars.*
*Et ſi iamais ces vers peuuent d'vne aiſe agile,*
*Franchiſſant l'Ocean, voler iuſqu'à ton Iſle,*
*Et tomber, fortunez, entre ces blanches mains,*
*Qui ſous vn iuſte frein regiſſent tant d'humains,*
*Voy les d'vn œil benin, & fauorable penſe*
*Qu'il faut, pour te louër, auoir ton eloquence.*
*Mais qui ſont les François? Ce terme ſans façon,*
*D'où la groſſiere main du pareſſeux maçon*
*A leué ſeulement les plus dures eſcailles,*
*C'eſt toy Clement Marot, qui furieux trauailles*
*Artiſtement ſans art: & poingt d'vn beau ſoucy,*
*Tranſportes Helicon d'Italie en Quercy.*
*Marot, que ie reuere ainſi qu'vn Coliſee*
*Noircy, briſé, mouſſu: vne medaille vſée:*
*Vn eſcorné tombeau: non tant pour leur beauté,*
*Que pour le ſainct reſpect de leur antiquité.*
*Ie ne puis bonnement ceſt autre recognoiſtre:*
*Il a bien, quel qu'il ſoit, la façon d'vn bon maiſtre.*
*Ie demeure en ſuſpens; car ie le pren tantót*
*Pour Blaiſe Vigenere, ore pour Amiot.*
*L'autre ce grand Ronſard, qui pour orner ſa France,*
*Le Grec & le Latin deſpouille d'eloquence:*
*Et d'vn eſprit hardy manie heureuſement*
*Toute ſortes de vers, de ſtyle, & d'argument*
*Ceſt autre eſt De-Morné, qui combat l'Atheïſme,*
*Le Paganiſme vain, l'obſtiné Iudaïſme,*

*Auec leur propre glaiue: & preſſé, graue, ſaint,*
*Roidit ſi bien ſon ſtyle enſemble ſimple & peint,*
*Que ſes viues raiſons de beaux mots empennees*
*S'enfoncent comme traicts dans les ames bien-nees.*
*Et puis ie parle ainſin. O beaux, ô clairs eſprits,*
*Qui bien-heureux, auez conſacré vos eſcrits*
*A l'immortalité: puis que ſur mes eſpaules*
*Ie ne puis auec vous porter l'honneur des Gaules:*
*Que, las! ie ne vous puis meſme ſuyure des yeux*
*Sur le Mont, qui beſſon s'auoiſine des cieux:*
*Au moins permettez moy que, proſterné, i'embraſſe*
*Vos genous honorez: permettez que i'entaſſe*
*Sur vos chefs rayonneux d'vn Auril les moiſſons.*
*De grace permettez, que mes foibles chanſons*
*Vne gloire eternelle en voſtre gloire puiſent,*
*Et que touſiours vos noms dans mes carmes ſe liſent.*
*Accordant ma demande, ils abaiſſent le front:*
*Le vallon diſparoiſt, les Colomnes s'en vont:*
*Et le Songe fuyoit de-meſme auecques elles,*
*Si ie n'euſſe englué de mon ancre ſes ailes.*

# LES COLONIES.

TANDIS *que ie conduy par les deſerts du Monde*
*Du Pilote premier la famille feconde:*
*Que ie vay deſcouurant & par terre & par eau,*
*A delantade heureux, maint Royaume nouueau:*
*Et que du grand Noé la plantureuſe vigne*
*De l'vne à l'autre mer, penible, ie prouigne:*
*Quel nuage clair-brun me conduira de iour?*
*Quel feu me guidera la nuict dans le ſeiour*
*Promis à chaque peuple, auant que l'Androgine*
*Euſt receu dans Edem ſa double-vne origine?*
*O ſacré-ſainct flambeau, qui, clair, marchois deuant*
*Les trois Magiciens de l'odoreux Leuant,*
*Pour monſtrer le maillot de cil, dont la ieuneſſe*
*Vit touſiours en ſa fleur: chaſſe la nuict eſpeſſe*
*Qui me bande les yeux: à fin que par mes vers*
*Ie ſuiue tous les coins de ce grand Vniuers.*
*Car bien que mon eſprit durant ſi long voyage*
*Voltige çà & là: ſi n'ay-ie en mon courage*
*Autre plus grand deſir, qu'à mener par la main*
*Mes lecteurs à l'Enfant diuinement-humain.*
TOVT *ainſi que le choc de l'eſclattant tonnerre,*
*Que dans le cœur d'vn bois le ciel triſte deſſerre,*

*Fait quitter tout d'vn coup aux oiſeaux tremblottans*
*Leurs perches, & leurs nids dans l'air obſcur flottans:*
*L'vn fuit çà, l'autre là: le ſifflement des ailes*
*Bruit tout aux enuirons: les griſes Tourterelles*
*Ne vont plus deux à deux: & ceux qui ſont couuers*
*Encor d'vn poil folet, oſent tenter les airs:*
*De meſme les maçons de la grand Tour d'Euphrate,*
*Oyant la voix de Dieu, qui bruit, tonne, & ſ'eſclate*
*En la diuerſité de leur barbare vois,*
*Prennent, eſpouuantez, leur vol tous à la fois,*
*A main dextre, à main gauche: & par la terre vuide*
*Chacun voyage à part où l'Eternel le guide.*
*Car le grand Roy du ciel ayant de longue main*
*En ſon Conſeil priué fait don au genre humain*
*De ce bas Vniuers, ne voulut que la Terre*
*Fuſt vn nid de brigands: qu'à coups de cimeterre*
*On en fiſt le partage: & que brutalement*
*Peſle-meſle on peuplaſt ce bourbeux element:*
*Ainçois coupant chemin au feu de conuoitiſe,*
*La grandeur de la Terre en trois lots il diuiſe*
*Entre Sem, Cham, Iaphet. Sem ſ'acaſe vers l'Eſt,*
*A Cham eſchet le Su, Iaphet gaigne l'Oueſt.*
*Ce pays qui s'eſtend, non moins riche que large,*
*Juſqu'au bord Peroſite, où roide ſe deſcharge*
*L'Ob Roy des douces eaux, l'Ob au ſuperbe cours,*
*Fleuue qu'à peine on peut trauerſer en ſix iours,*
*Iuſques à Malaca: les Iſles, où s'amaſſe*
*La Canelle, & le Clou: Sumatre, ſur qui paſſe*

*Le Cercle egale-nuicts: & iuſqu'au flot encor*
*De Zeilan porte-perle, & Binaſgar porte-or.*
*Depuis la mer Euxine, & l'onde fraternelle*
*Des fleuues Chaldeans, iuſqu'à l'onde cruelle*
*Du deſtroit Anien: les pareſſeuſes eaux*
*Où Quinzit eſt baſty: Chiorze, où les Taureaux*
*Auſſi grands qu'Elephans ſont habillez de ſoye,*
*Eſt la part du grand Sem. Car le deſtin enuoye*
*Aſſur en l'Aſſyrie, à fin qu'en peu de iours*
*Chalé, Reſen, Niniue, au ciel hauſſent leurs tours.*
*Le porte-ſceptre Elam ſaiſit les monts de Perſe,*
*Et les fertils guerets que l'Araxe trauerſe:*
*Lut, le champ Lydien: Aram, l'Aramean:*
*Et le docte Arphaxat, le terroir Chaldean.*
*Cham fut fait le Seigneur de la terre bornée*
*Vers l'Autan, par les flots de la noire Guinee,*
*De Cephal, Botongas, Gaguametre, Benin,*
*Et du chaut Concritan, trop fertil en venin.*
*Vers le Nort, de la mer qui naiſſant pres d'Abile,*
*Depart la riche Europe & l'Afrique ſterile.*
*Vers la part où Titan le ſoir noye ſes rez,*
*De l'onde de Cap-verd, de Cap-blanc, & de Fez.*
*Et vers celle, où Phebus le matin ſe reſueille,*
*De l'Ocean d'Adel, & de la mer Vermeille.*
*Et qui plus eſt, encor tout ce qui giſt enclos*
*Entre le mont Liban, & les Arabes flôs,*
*Entre l'onde Erythree & le Goulfe Perſique,*
*Il l'adiouſte, grand Prince, à ſon ſceptre d'Afrique.*

*Canan l'vn de ſes fils s'hameçonne à l'entour*
*Du Iourdain doux-gliſſant, où ſe doit quelque iour*
*Heberger Iſrael: Pheud peuple la Lybie:*
*Mizraim, ſon Egypte: & Chus, l'Ethiopie.*
*Iaphet s'eſtend depuis les eaux de l'Helleſpont,*
*La Tane & flot Euxin, iuſques au double mont*
*Du fameux Gilbaltar, & l'Ocean qui baigne*
*De ſon fluz & refluz le riuage d'Heſpaigne:*
*Et depuis ceſte mer, où les chars attelez*
*Se promenent au lieu des Gallions ailez,*
*Iuſqu'au flot Prouençal, Tyrrhene, Liguſtique,*
*L'onde de la Moree, & de la docte Attique:*
*Outre le beau terroir de l'Aſie mineur,*
*Second iardin d'Edem, & du Monde l'honneur:*
*Et ce large païs, qui giſt depuis Amane*
*Juſqu'aux ſources du Rha, & du bord de la Tane.*
*Des reins de ſon Gomer ſe diſent deſcendus*
*Tant de peuples guerriers par la Gaule eſpandus,*
*Et les Germains encor, jadis dits Gomerites:*
*De Tubal, ceux d'Heſpaigne: & de Magog, les Scythes:*
*Mazaca, de Moſoch: de Madai, les Medois:*
*Les Thraces, de Thyras: de Iauan, les Gregeois.*
*Icy, ſi ie voulois, ie ferois vne liſte*
*De tous nos deuanciers: & marchant ſur la piſte*
*D'vn ſuppoſé Beroſe, & d'autres, qui menteurs*
*Abuſent du loiſir & bonté des lecteurs,*
*Hardy i'entreprendrois de toutes les prouinces*
*Nommer de pere en fils les plus antiques Princes:*

*Chanter de l'Vniuers les diuers peuplements,*
*Et des moindres citez fouiller les fondements.*
*Mais quoy? ie ne veux pas abandonner ma voile*
*Au premier vent qui ſouffle: & ſans la claire eſtoile*
*Qui luit ſur tous les cieux, temeraire ramer*
*Sur les flots incognus de ſi lointaine mer,*
*Toute pleine d'eſcueils, & de Scilles profondes,*
*Où ne roulent pas moins de naufrages que d'ondes:*
*N'ayant autres patrons que certains eſcriuains*
*Forgeurs des noms des Roys, autheurs de contes vains,*
*Qui font tout à leur poſte: &, conuoiteux de gloire,*
*Sur vn pied de Ciron baſtiſſent vne hiſtoire.*
*L'alluſion des mots n'eſt vn ſeur fondement*
*Pour y ſur-maçonner vn ferme baſtiment:*
*Veu que les monts plus hauts, les riuieres plus belles,*
*Et les plus grandes mers changent, bien qu'eternelles,*
*De nom à chaque coup: que la poſterité*
*De celuy qui baſtit les murs d'vne cité,*
*N'en eſt point heritiere: & qu'icy nulle race*
*En fief perpetuel ne poſſede vne place:*
*Ains qu'à ferme, à louage, ou par forme de preſt*
*Elle poſſede vn champ, vn mont, vne foreſt.*
*Et comme quand l'orage eſmeut la mer profonde,*
*Le flot chaſſe le flot, & l'onde choque l'onde,*
*Toutes les nations s'entre-pouſſent des bras:*
*L'vn peuple chaſſe l'autre, & le ſecond n'eſt pas*
*Sur l'huis de la maiſon dont il penſe eſtre maiſtre,*
*Qu'vn troiſieſme le fait ſauter par la feneſtre.*

*Ainſi le vieil Breton exilé par l'Anglois*
*De ſa grande Albion, deſloge le Gaulois*
*Du terroir Armorique: & donne à la campaigne*
*Où le Loire ſe perd, le ſurnom de Bretaigne.*
*De-meſme le Lombard ayant abandonné*
*De l'Iſtre au-double-nom le marge ſeillonné*
*Aux Hongres balafrez, chaſſe, plein de furie,*
*Le reſte des Gaulois de la riche Inſubrie,*
*Qui tombe derechef ſous la main des François*
*Domtée par le fer du plus grand de nos Rois.*
*Non autrement l'Alain, & l'Arctique Vandale,*
*Deſplacé par le Goth de Cordube & d'Hiſpale,*
*Se ſaiſit de Carthage: & puis ſent du Romain*
*Sous l'autheur de nos loix la vainquereſſe main:*
*Et le Romain encor ioint au camp Barbareſque*
*Du More au-poil-frizé, fait ioug à l'Arabeſque.*
*La ſacrilege faim des Sceptres & de l'Or:*
*La ſoif d'vne vengeance, & le deſir encor*
*D'vn fantaſtique honneur, fondé ſur des rauages,*
*Ruïnes, cruautez, embraſemens, carnages,*
*Deſbornent les pays: & font en mille pars*
*Et vaguer, & voguer les peuples fils de Mars.*
*Je ne diſcour icy des rauiſſeurs Scænites,*
*Des Nomades paſteurs, ou des Hordes vrays Scithes,*
*Qui ſuyuant les paſquis, errent par bataillons,*
*Et fichent çà & là leurs velus pauillons:*
*Comme les noirs eſſains des viſtes Arondelles,*
*Qui deux fois tous les ans franchiſſent de leurs ailles*

*La mer porte-nauire, & vont chaque ſaiſon*
*Amies d'vn doux air changer de garniſon:*
*Ains d'autres peuples fiers, qui par toute la terre*
*Aux deſpens de leur ſang ont recherché la guerre:*
*Qui ſachant beaucoup mieux vaincre, que commander:*
*Demolir, que baſtir: conqueſter, que garder:*
*Et preferant Bellonne au ſainct repos d'Aſtrée,*
*Braues, ont inondé contrée apres contrée.*
*Tout tel fut le Lombard, qui nay dedans Schonland,*
*Saiſiſt la Liuonie, & de là Rugiland.*
*Puis ayant reuengé ſus le peuple Bulgare*
*Le treſpas d'Agilmont, audacieux s'empare*
*Du terroir de Polongne: & de Polongne auant*
*Va dans les eaux du Rhin ſes blonds cheueux lauant.*
*D'où rebrouſſant chemin, ſe parque en Morauie:*
*A Bude toſt apres: de là vole à Pauie,*
*Où deux cens ans il regne: & fait que le Teſin,*
*Royal, oſe egaler ſon flot au Pau voiſin.*
*Tel le Goth, qui ſorty de la froide Finlande,*
*Scanzie, Scrifinie, & Noruege, & Gothlande,*
*Se campe ſur Viſtule: & voyant que ſon air*
*Approchoit de celuy de la Baltique mer,*
*D'vn oſt victorieux ſaiſit la Sclauonie,*
*Le terroir Valachide, & la Tranſſiluanie.*
*De là ſe parque en Thrace: & quittant les Gregeois,*
*Deſireux du butin, entreprend quatre fois*
*D'arracher aux Romains, fils aiſnez de la guerre,*
*Les lauriers conqueſtez deſſus toute la terre,*

*Tantoſt ſous Rhadaguiſe, ores ſous Alaric,*
*Tantoſt ſous Vidimare, ore ſous Dietric.*
*S'acaſe apres en Gaule: & chaſſé de Gaſcongne,*
*S'arreſte en Portugal, Caſtille, & Catalongne.*
*Tel l'antique Gaulois, qui, vagabond, rodant*
*Par tout où le Soleil ſes rayons va dardant,*
*Occupe l'Italie: & furieux ſaccage*
*De Romule, ou pluſtoſt de Mars meſme l'ouurage.*
*De là paſſe en Hongrie: & puis du froid Strimon*
*D'vn ſoc victorieux renuerſe le limon:*
*Degaſte l'Æmathie: & ſa main pillereſſe*
*Ne veut meſme eſpargner les plus grands Dieux de Grece.*
*Ja ſoulé de l'Europe, il paſſe l'Helleſpont:*
*Du Dindyme chaſtré ſaccamente le Mont:*
*Ruïne la Piſide, occupe la Myſie,*
*Et plante vne autre Gaule au milieu de l'Aſie.*
*Des peuples plus fameux l'obſcure antiquité*
*Eſt comme vne foreſt, où la Temerité*
*Bronche de pas en pas: la docte Diligence*
*S'entortille elle meſme: & l'aueugle Ignorance*
*Broſſant tout à trauers ſes eternelles nuicts,*
*S'enfondre en des mareſts, baricaues, & puits.*
*Il me ſuffira donc de ſuyure ſon oree:*
*Et pendant attentif de la bouche doree*
*Du ſage fils d'Amram, rechanter dans ces vers,*
*Que Sem, Iaphet, & Cham, peuplerent l'Vniuers:*
*Et que du grand Noé la Fuſte vagabonde*
*Pour la ſeconde fois flotta par tout le Monde.*

*Non que i'enuoye Sem de Babylone auant*
*Tout d'vn vol és terroirs du plus lointain Leuant,*
*Du Tartare Chorat boire l'onde argentine,*
*Et peupler le Catay, le Cambalu, la Chine:*
*En Hespaigne Iaphet: & le profane Cham*
*Es pays alterez de Medre & de Bigam:*
*Es champs de Cephala, dessus le mont Zambrique:*
*Et le Cap d'Esperance, angle dernier d'Afrique.*
*Car ainsi que l'Hymete, ou le mont Hiblean*
*Ne furent tous couuerts d'Auetes en vn an:*
*Ains la moindre ruchee enuoyant chaque prime*
*A leurs flancs, à leurs pieds, à leur flairante cime,*
*Deux ou trois peuplements, chers nourrissons du ciel,*
*En fin tous leurs rochers se fondirent en miel.*
*Ou plustost tout ainsi que deux Ormes fecondes,*
*Qui croissent au milieu d'vn champ emmuré d'ondes,*
*Autour de leurs estocs produisent des Ormeaux:*
*Ceux-cy d'autres encor: & tousiours les nouueaux*
*Gaignent pied à pied l'Isle, & font mesme en ieunesse*
*D'vn grand pré tondu-ras vne foreſt espesse.*
*Tout ainsi les maçons de la superbe Tour*
*S'en vont esparpillez, acaser à l'entour*
*De Mesopotamie: & peu à peu leur race*
*Frayant heureusement fleuue apres fleuue passe:*
*Saisit terre apres terre: & si le Tout-puissant*
*Ne va de l'Vniuers les iours accourcissant,*
*Il ne se trouuera contree si sauuage,*
*Que le tige d'Adam de ses branches n'ombrage.*

*C'eſt pourquoy les pays au Tigre aboutiſſans*
*Pendant l'âge premier ſont les plus fleuriſſans:*
*Qu'il ſe parle d'eux ſeuls: qu'ils commencent la guerre,*
*Et qu'ils font la leçon au reſte de la terre.*
*Babylone viuant ſous la grandeur des Rois,*
*Tenoit l'Empire en main, auant que le Gregeois*
*Logeaſt en ville cloſe, & que des murs Dircees*
*Vn luth doux euſt, maçon, les pierres agencees:*
*Le Latin euſt des bourgs, des maiſons les Gaulois,*
*Des hutes l'Alemant, & des tentes l'Anglois.*
*Les fils d'Heber auoient commerce auec les Anges:*
*Deteſtoient les autels dreſſez aux Dieux eſtranges:*
*Cognoiſſoient l'Incognu, & des yeux de la foy*
*Contemploient bien-heureux, leur inuiſible Roy.*
*Le Chaldee ſçauoit des eſtoilles le nombre:*
*Auoit aulné le ciel: comprenoit comme l'ombre*
*De la terre eclipſoit l'Aſtre au front argenté,*
*Et la ſienne eſteignoit du Soleil la clarté.*
*Le Preſtre Memphien philoſophoit des ames:*
*Obſeruoit, curieux, le ſacré bal des flames:*
*Qui pour rendre leurs fronts flamboyantement beaux,*
*Les lauent chaque iour dans les marines eaux:*
*Diſcouroit de Nature: eſtoit bon Geometre,*
*Auant qu'aucun des Grecs ſceuſt cognoiſtre vne lettre.*
*L'Egypte treluiſoit en vtenſiles d'or,*
*Que le féure boiteux n'auoit ſous Æthne encor*
*Martelé ſus le fer: & que par Promethee*
*La flamme entre les Grecs n'eſtoit point inuentee.*

*Nous n'eſtions point encor : ou bien, ſi nous eſtions,*
*Nous ſentions au ſauuage, & barbares-portions*
*Des plumes pour habits: banquetions ſous les Freſnes:*
*Et béans attendions que le Gland cheuſt des Cheſnes,*
*Que les bourgeois de Tyr oſoient deſia ramer*
*Contre l'aZur ſallé de l'Afriquaine mer:*
*Hazardeux trafiquoient, s'habilloient d'eſcarlate,*
*Et que les voluptez regnoient ja ſur l'Euphrate.*
*Car comme le caillou, qui liſſé, tombe en l'eau*
*D'vn viuier ſommeilleux, forme vn petit aneau*
*A l'entour de ſa cheute: & qu'encor il compaſſe*
*Par le doux mouuement qui gliſſe en la ſur-face*
*De ceſt ondelé marbre, & cryſtal tremouſſant,*
*Vne ſuyte de ronds qui vont touſiours croiſſant*
*Iuſqu'à tant qu'à la fin des cercles le plus large*
*Frappe du fleuue mort & l'vn & l'autre marge:*
*Du centre de ce Tout, qu'icy ie fiche au bord*
*Des ondes, où naſquit des langues le diſcord,*
*L'homme de iour en iour cultiuant ſa prudence,*
*Fait couler tous les Arts par la circonference*
*A meſure qu'il croiſt, & qu'en troupeaux diuers*
*Il eſſeme fecond par ce grand Vniuers.*
*De l'Aſſyrie auant du coſté de l'Aurore*
*On ſe retire au bord, que l'Hytane redore*
*De ſon grauois brillant: on ſe met à peupler*
*L'Oroate Perſan: le Coaſpe, qui clair*
*Leche les murs de Suſe: & les vallees graſſes*
*Des croupes du Caucaſe, où regnoient les Arſaces.*

*On ſ'heberge en Medie: on commence ſemer*
*Les champs Hircaniens confrontans à la mer.*
*Les enfans de ceux-cy ainſi que d'vne ondee*
*S'eſpandent largement ſur la terre bordee*
*Du fleuue Chieſel, deſſus Thachaliſtan,*
*Charas, Gadel, Chabul, Bedane, & Baleſtan.*
*Leur race puis apres bouillonnante desfriche*
*Beſinagar, Nayarde, & la campaigne riche*
*Que le Gange entre-fend: peuple Aue, Toloman,*
*Le Royaume de Mein, le muſqué Charazan:*
*Et cerne le deſert de l'Op, où les phantômes*
*Maſquez en cent façons eſpouantent les homes.*
*Quelques ſiecles apres marchant en diuers oſts*
*Elle ſaiſit Tipur riche en Rhinocerots,*
*Caichin en Aloës, Mangit, & le riuage*
*De Chinſit & d'Anie arreſte leur voyage.*
*De ce centre premier tirant vers le Couchant,*
*Les nepueux de Noé ſe vont loin eſpanchant*
*Vers la moindre Armenie, & puis dans le Cilice:*
*Occupent peu à peu les ports de Tarſe, & d'Iſſe,*
*L'antre Corycien, antre delicieux,*
*Qui des cymbales rend le ſon harmonieux:*
*Les croupes du Taureau, Cappadoce, Ionie,*
*Du Meandre les bords, Troade, & Bithynie.*
*Paſſant le Phar de Seſte, ils ſ'abbreuuent des eaux*
*De Neſt, Hebre, & Strimon: paſturent leurs troupeaux*
*Es vallons de Rhodope: & ſement les campaignes*
*Que pres de ton cercueil, ô Danube, tu baignes.*

*La Thrace d'vn coſté peuple les champs Gregeois:*
*La Grece l'Italie aime-Mars, donne-lois:*
*L'Italie, la Gaule: & la Gaule, l'Heſpaigne,*
*Le riuage du Rhin, & la grande Bretaigne.*
*Et de l'autre coſté ſe deſcharge à l'entour*
*Or de la Moldauie, or de la mer Majour:*
*S'eſtend vers Podalie, occupe la Seruie,*
*Le pays Tranſſyluain, Hongrie, Morauie,*
*Le Pruſſien terroir, de Viſtule le bord,*
*Et de là l'Alemaigne qui tire vers le Nord.*
*Cà, tourne vers le Su. Voy comme la Chaldee*
*Deſgorge en Arabie, en Phenice, en Iudee*
*La lignee de Cham, qui, fertile, croiſſant*
*Entre deux Oceans en Egypte deſcent:*
*Enſemence Cyrene, & la coſte fameuſe*
*Où la Punique mer ſe debat eſcumeuſe:*
*Dara, Guſole, Fez, Argin, Galate, Aden,*
*Tombut, Melli, Gago, Terminan, & Gogden,*
*Les deſerts bluettans de la triſte Lybie,*
*Cano, Zeczec, Benin, Guber, Borno, Nubie,*
*Et les ſablons mouuants du terroir alteré,*
*Où le Nom de Ieſus eſt encor reueré:*
*Où le Preſt-jan commande, & bien qu'il Iudaïſe,*
*Retient, deuotieux, quelque forme d'Egliſe.*
*Que ſi tu veux ſçauoir comment tout ce long traict,*
*Qui couuert de glaçons giſt ſous l'ardent pourtraict*
*D'vn beau char gliſſe-dous: & qui d'vn tour oblique*
*Eſt clos des flots mutins de l'Ocean Cronique,*

*Fut assorty d'humains: pense qu'ayans quitté*
*La campaigne, où le Tigre entre en societé*
*Deux fois auec les eaux du loin-courant Euphrate,*
*Ils se logent au pied du blanchissant Niphate.*
*De l'Armenie auant le champ Iberien,*
*L'Albanois, le Colchide, & le Bosphorien,*
*Sont fournis de bourgeois. Et de là vers l'Aurore*
*Ceste vaste estendue, où vagabondent ore*
*Les Tartares cruels: & deuers l'autre part,*
*Que la Volgue au-long-cours près sa source mi-part,*
*Les plaines de Moskou, Permie, Liuonie,*
*Biarme, le Lac-blanc, Russie, & Scrifinie.*
*Mais par où, diras-tu, tout ce Monde nouueau,*
*Que l'Hespagne, en flottant comme Dele sur l'eau,*
*N'a guere a deterré du tombeau d'oubliance,*
*Et qui par sa ruïne est mis comme en essence,*
*Receut ses habitans? Si c'est de longue main,*
*Hé, d'où vient que le Grec, le Perse, le Romain,*
*Qui fiers ont estendu si loin leur dextre armee,*
*Ne le cognurent onq, mesme par renommee?*
*Et si c'est depuis hier, d'où vient que ses citez*
*Fourmillent en bourgeois? que ses antiquitez*
*Font honte au Mausolee, aux vieilles Pyramides,*
*Aux murs de Semirame, aux Palais Romulides?*
*Hé, quoy? tu penses donc que ces hommes icy*
*Cheurent, ja tous formez, des nues tout ainsi*
*Que ces petits Crapaux, que quelque tiede oree*
*Dans les fentes des prez verse sur la seree*

*Apres vn iour ardent, & qui s'entre-touchans*
*Bou-bouillonnent parmy la pouſſiere des chams:*
*Ou bien, que deſchirant certaines ſecondines,*
*Qui douillettes fichoient en terre leurs racines,*
*Ils virent la clarté du Soleil alme-beau,*
*Ayant l'humeur pour laict, & l'herbe pour berceau:*
*Qu'ils ſortirent parmy les graſſes motelettes*
*Comme des Potirons, des Naueaux, & des Bletes:*
*Ou qu'ainſi que les os par le Thebain ſemez,*
*Ils naſquirent, gaillards, de pied en cap armez.*
*Tout ce large pays, qu'on appelle Amerique,*
*Ne fut ſi toſt peuplé que la coſte d'Afrique:*
*La terre ingenieuſe, aime-lois, porte-tours,*
*A qui Iupin donna le nom de ſes amours:*
*Et celle qui ſ'eſtend depuis le froid Boſphore*
*Iuſqu'au lict ſaffrané de la perleuſe Aurore:*
*D'autant que celles-cy voiſinent de plus prés*
*Du Tigre briſe-ponts les marges diaprés,*
*D'où nos premiers ayeuls, eſtonnez, deſcamperent,*
*Et comme Perdriaux par tout ſ'eſparpillerent:*
*Que le Monde, où Coulom ſous vn belliqueux Roy*
*De Caſtille porta les armes & la Foy.*
*Mais la riche grandeur de ces beaux edifices,*
*Ses treſors infinis, ſes contraires polices,*
*Monſtrent que de long tems (bien qu'en diuerſes fois,*
*Et par diuers chemins) il receut ſes bourgeois:*
*Soit que la cruauté des nuageux orages*
*Ait leurs bateaux briſez ietté ſur ces riuages:*

*Soit que le deſeſpoir d'vn peuple tourmenté*
*De peſte, guerre, & faim: ſoit que l'authorité*
*D'vn homme d'entrepriſe ait és Indes nouuelles*
*Auec trauail conduit ſes laſſes carauelles.*
*Qui doute que jadis de Quinſay les vaiſſeaux*
*N'ayent, auentureux, peu trauerſer les eaux*
*Du deſtroit Anien, & trouuer vn paſſage*
*Des Indes d'Orient au pays de Tolguage,*
*Par vn chemin ſi court, que les flottes s'en vont*
*D'Aſie au port Gregeois à trauers l'Helleſpont:*
*Singlent d'Heſpaigne en Fez par le deſtroit d'Abile,*
*Et par le Phar Meſſin d'Italie en Sicile?*
*Des grands landes de Tolme, & Quiuir, où les Veaux*
*Ont toiſon de Belier, eſchine de Chameaux,*
*Et crin de Courſerots, ils peuplent l'AZaſie,*
*Toua, Topir, Mechi, Calicuza, Coſſie,*
*La Floride, Auacal, Canada, Bacalos,*
*Et les champs de Labour où ſe gelent les flôs.*
*Ils ſement d'autre part la terre Xaliſcaine,*
*Mechuacan, Cuſule: & dans l'eau Mexicaine*
*Fondent vne Veniſe. Ils voyent, eſtonnez,*
*Que les arbres plus verds ſont auſſi toſt fanez*
*Que touchez de leur doigt: & que meſme il ſe treuue*
*Dedans Nicaragua vn enflammé Veſuue.*
*Et de là ſaiſiſſant l'Iſthme de Panama,*
*A main droicte ils s'en vont baſtir Oucanama,*
*Caſſamalca, Quito, Cuſque: & dans la contrée*
*Du renommé Peru, terre vrayment dorée,*

*Admirent ce beau lac, dont Colle eſt abreuué,*
*Qui dous par le deſſus, eſt de ſel tout paué:*
*Auec l'eau de Cinca, qui, forte, transfigure*
*La Croye en vn caillou, la fange en pierre dure.*
*Ils occupent Chili, où l'onde auec grand bruit*
*Court à val tout le iour, & ſommeille la nuict:*
*Chinca, les Patagons, & toute ceſte coſte*
*Où du grand Magellan le bleu Neree flote.*
*S'eſlargiſſent à gauche au long du Darien,*
*Ou l'Huo les deſlaſſe: au champ Vrabien:*
*A l'entour de Zenu, qui vers Neptune roulle*
*Des grains d'or auſsi gros que les œufs d'vne poulle:*
*A Grenade, où le mont des Eſmeraudes luit:*
*Au bord Cumanean, qui d'vne eſpeſſe nuit*
*Leur aueugle les yeux: & du bord de Cumane*
*Se logent en Parie, Omagu, Caripane:*
*Aupres de Maragnon, dans le cruel Braſil,*
*Et les champs plats de Plate, où coule vn autre Nil.*
*On pourroit dire encor, que Picne par Grotlande,*
*Et les champs de Labour par la Bretonne Irlande*
*Ont eſté rafreſchis: comme par Terminan,*
*Par Tombut, & Melli, les bords de Corican.*
*I'accorde volontiers (me diras-tu poſsible)*
*Que ce bas Vniuers n'a rien d'inacceſsible*
*A noſtre ambition: qu'elle breche les monts,*
*Court à ſec ſur les flots des abyſmes profonts:*
*Et deſpitant la ſoif, ſes carauanes guide*
*Par le ſable Tolmois, Arabeſque, & Numide.*

*Mais ie ne puis penſer qu'vne ſeule maiſon*
*Reduite à quatre licts, ait rompu la cloiſon*
*D'Afrique, Europe, Aſie: & qu'encor tout le Monde*
*Semble eſtre trop eſtroit pour ſa race feconde.*
*Si tu fais peu d'eſtat de l'immortelle vois,*
*Qui puiſſante benit pour la ſeconde fois*
*L'amour que le nœud ſainct du mariage ſerre,*
*Diſant, Croiſſez humains, & rempliſſez la terre.*
*Si, profane, tu tiens pour baye, que jadis*
*Des enfans d'Abraham ſeulement ſept fois dix*
*Pullulerent, gaillards, dans l'Egypte fertile*
*Durant quatre cens ans iuſques à cinq cens mile:*
*Hé, conſidere au moins, que nos premiers ayeuls,*
*Pour eſtre alimentez des fruicts delicieux*
*D'vn non-fumé terroir, & repeus de viandes,*
*Que l'Art gaſte-ſanté des cuiſines friandes*
*N'alteroit point encor: pour n'eſtre moiſſonnez*
*Par l'homicide fer des voiſins forcenez:*
*Et pour n'auoir le corps enervé de pareſſe,*
*Ou caſſé de trauaux: viuoient plcins de ieuneſſe*
*Quelques centaines d'ans, & que ja tous chenus*
*Ils pouuoient exercer le meſtier de Venus:*
*Que la polygamie en leur temps familiere*
*Fit que ceſt Vniuers fuſt vne formiliere.*
*D'animaux marche-droict: & que bien toſt des reins*
*D'vn Patriarche ſeul ſortiſſent tant d'humains.*
*Ainſin vn grain de bled, ſi tout ce qu'il rapporte,*
*Eſt ſouuent reſemé dans vne terre forte,*

*Charge en fin les greniers, & jaunit de moiſſons*
*Toute vne grand campaigne. Ainſi de deux poiſſons*
*Jettez dans vn viuier la ſemence fertille,*
*De viures en peu d'ans pourueoit toute vne ville.*
*N'a-t'on pas en nos iours cognu certain vieillard,*
*Qui du fruict de ſon corps auoit peuplé, gaillard,*
*Vn village à cent feux: & heureux en famille,*
*Veu ioints d'vn iuſte Hymen ſon fils auec ſa fille,*
*L'arbre de parenté ne pouuant plus de rang*
*Fournir aſſez de noms aux degrez de leur ſang?*
*Sçait-on pas, que bien peu de maiſons d'Arabie*
*En moins de trois cens ans remplirent la Lybie*
*D'habitans tous nouueaux? & Fez, Tunes, Oran,*
*Teſſe, Bugie, Arger, des loix de l'Alcoran?*
*Que ſi cela ſe voit és bourgeois de l'Afrique,*
*Qu'vn humeur corroſif, picquant, melancholique,*
*Chatouille nuict & iour, & rend plus deſireux*
*Du plaiſir Cyprien, mais non ſi vigoureux*
*A faire des enfans: d'autant que la frequence*
*De l'amoureux deduit rend foible leur ſemence,*
*Et qu'vn frilleux Hyuer au centre de leur corps*
*Regne eternellement, comme vn Eſté dehors:*
*Songez vn peu combien ceux, qui pres de leur teſte*
*Voyent tourner du Ciel la flambante charette,*
*Frayent fecondement: d'autant qu'ils n'entrent pas*
*Qu'à temps & rarement aux amoureux combas:*
*Et le froid demeurant ſous l'Aſtre de Parrhaſe*
*Touſiours victorieux en la campaigne raſe,*

*La chaleur ſe retranche, & dans le Fort du cors,*
*Actiue, ſe ſerrant les rend beaucoup plus forts.*
*Auſſi de là les Huns, Francs, Herules, Bulgares,*
*Sueues, Bourguignons, Circaſsiens, Tartares,*
*Alains, Cimbres, Teutons, Tigurins, Oſtrogots,*
*Vandales, Turcs, Lombards, Normans, & Viſigots,*
*Ont delugé la terre: & comme ſauterelles,*
*Gaſté de l'Vniuers les prouinces plus belles.*
*Mais le ſterile Su à peine en tout iamais,*
*Foible, a peu desbander deux oſts, qui renommez*
*Ont fait trembler le Nort: dont l'vn ſuyuit la rage*
*Du Borgne, qui rendit Reine & ſerue Cartage:*
*Et l'autre par Martel pres de Tours martelé,*
*Eſpuiſa de ſoldats tout le terroir bruſlé.*
*Que tu es, ô Nature, en merueilles feconde!*
*On ne voit ſeulement en chaque part du monde*
*Les hommes differents en ſtature, en humeurs,*
*En force, en poil, en teint, ainçois meſmes en mœurs:*
*Ou ſoit que la couſtume en nature ſe change:*
*Qu'à l'exemple des vieux la jeuneſſe ſe range:*
*Que le droict poſitif change diuerſement*
*En Royaumes diuers: que le temperament*
*Qu'icy bas nous humons des touſiours-viues flames,*
*Semble comme imprimer ſes effects en nos ames.*
*L'homme du Nort eſt beau, celuy du Midy laid:*
*L'vn blanc, l'autre tanné: l'vn fort, l'autre foiblet:*
*L'vn a le poil menu, l'autre gros, frizé, rude:*
*L'vn aime le labeur, l'autre cherit l'eſtude.*

*L'vn eſt chaut & humide, & l'autre ſec & chaut:*
*L'vn gay, l'autre chagrin. L'vn entonne bien haut,*
*L'autre a greſle la voix. L'vn eſt bon & facile,*
*L'autre double & malin. L'vn lourd, & l'autre habile.*
*L'vn d'vn eſprit leger change ſouuent d'aduis,*
*Et l'autre ne demord iamais ce qu'il a pris.*
*L'vn trinque nuict & iour, l'autre aime l'abſtinẽce:*
*L'vn prodigue le ſien, l'autre eſt chiche en deſpence.*
*L'vn ſe rend ſociable, & l'autre chaque fois*
*Ainſi qu'vn Lougarou ſe perd dedans les bois.*
*L'vn s'habille de cuir, l'autre de riche eſtofe:*
*L'vn eſt né Martial, & l'autre Philoſofe.*
*Mais celuy du milieu a part aux qualitez*
*Du peuple qui ſe tient aux deux extremitez,*
*Ayant le corps plus fort, mais non l'ame ſi viue,*
*Que celuy qui du Nil ſeme la graſſe riue:*
*Moins robuſte au contraire, & mille fois plus fin*
*Que les hommes logez delà l'Iſtre, & le Rhin.*
*Car dans le clos ſacré de la cité du Monde*
*Le peuple de Midy, qui, curieux, ſe fonde*
*En ecſtaſes profonds, ſonges, rauiſſemens:*
*Qui meſure du ciel les reglez mouuemens,*
*Et qui contemplatif ne peut ſon ame paiſtre*
*D'vn vulgaire ſçauoir, tient la place du Preſtre.*
*Cil du Nort, dont l'eſprit s'enfuit au bout des dois,*
*Qui fait tout ce qu'il veut du metal, & du bois,*
*Et qui peut, Salmonee, imiter le tonnerre,*
*Y tient rang d'artiſan, & rang d'homme de guerre.*

*Le tiers, comme ſachant bien regler vn Eſtat,*
*Tient grauement accort, le lieu du Magiſtrat.*
*Et bref, l'vn ſtudieux admire la ſcience,*
*L'autre a les Arts en main, & l'autre la prudence.*
*Bien eſt vray que depuis quelques luſtres Pallas,*
*Phebus, Themis, Mercure, & les Muſes n'ont pas*
*Dreſſé moins leur eſchole en la prouince Arctique,*
*Que Bellone ſa lice, & Vulcan ſa boutique.*
*Meſme ne voit-on pas entre nous qui viuons*
*Quaſi peſle-meſlez, & qui pauures n'auons*
*Pour partage à peu pres qu'vne motte de terre,*
*Ceſte varieté? L'Alemand eſt en guerre*
*Courageux, mais venal: l'Heſpaignol lent, & fin:*
*Le noſtre impatient, & cruel le Latin.*
*L'Alemand en conſeil eſt froid, le Romain ſage,*
*L'Heſpaignol cauteleux, & le François volage.*
*L'Heſpaignol mange peu, le Romain nettement:*
*Le François vit en Prince, en pourceau l'Allemãt.*
*Le noſtre eſt doux en mots, l'Heſpaignol fier & braue,*
*L'Alemand rude & ſimple, & l'Italien graue.*
*L'Ibere en habit propre, impropre le Germain,*
*Inconſtant le François, ſuperbe le Romain.*
*Nous brauons l'ennemy, le Romain le careſſe:*
*L'Heſpaignol onq ne l'aime, & l'Alemand le bleſſe.*
*Nous chantons, le Tuſcan ſemble à peu pres beller,*
*Pleurer le Caſtillan, le Tudeſque hurler.*
*Le noſtre marche viſte, en fier Coq le Tudeſque:*
*L'Ibere en baſteleur, en bœuf le Romaneſque.*

*Noſtre amoureux eſt gay, le Romain enuieux,*
*Superbe l'Alemand, l'Heſpaignol furieux.*
*Toutefois l'Immortel voulut que noſtre race*
*De ce vaſte Vniuers couuriſt toute la face:*
*Afin que retirant ſes enfans des pechez,*
*Dont leurs païs nataux ſemblent eſtre entachez,*
*Il nous monſtraſt ſa grace: & que du ciel les flames*
*Peuuent bien incliner, mais non forcer nos ames.*
*Qu'és lieux plus reculez ſes ſeruiteurs deuos*
*Luy peuſſent preſenter ſacrifice de los:*
*Et que ſon Nom ſouiſt de la froide Scythie*
*Iuſqu'aux triſtes deſerts de l'Afrique roſtie:*
*Que les treſors produits par les champs eſtrangers*
*Ne fuſſent comme vains par faute d'vſagers:*
*Ains que les regions de Thetis ſeparees,*
*Enſemble trafiquant, troquaſſent leurs denrees.*
*Car comme dans les murs d'vne grande cité*
*Le Palais eſt icy, là l'Vniuerſité,*
*Deçà ſont les Marchans, delà les Mechaniques:*
*Ce quartier de ſouliers a pleines ſes boutiques,*
*Ceſt autre de chalits, ceſt autre de chapeaux,*
*Ceſt autre de pourpoints, & ceſt autre de peaux:*
*Vne ruë fournit le drap, l'autre la ſoye,*
*L'autre l'orfeurerie, & l'autre la monnoye:*
*Ce n'eſt qu'vn contr'eſchange, & tout ce que chacun*
*A de propre, ſe fait par l'vſage commun.*
*Ainſi le Sucre doux nous vient de Canarie,*
*D'Inde l'yuoire blanc, l'Amome d'Aſſyrie.*

*L'Antarctique Peru nous fait part de ſon Or,*
*Damas de ſon Albaſtre, & l'Arabie encor*
*De ſon Encens fumeux. La trafiqueuſe Heſpaigne*
*Nous prouuoit de Safran, de cheuaux l'Alemagne.*
*L'ardent Chus nous produit l'Ebene rougiſſant,*
*Et le Baltique flot ſon Ambre palliſſant.*
*Le terroir Ruſſien ſes Martres nous enuoye,*
*Albion ſon Eſtain, l'Italie ſa Soye.*
*Bref, chaque terre apporte vn tribut tout diuers*
*Es coffres du treſor de ce grand Vniuers.*
*Et comme encor iadis la compaigne du Prince*
*Des Perſans belliqueux nommoit vne prouince*
*Sa robbe, ou ſon manteau, l'autre ſes braſſelets,*
*Et l'autre ſes patins, & l'autre ſes collets:*
*L'homme le peut de meſme. Hé, quel mõt ſi ſauuage,*
*Quel ſi vague deſert, quelle ſi triſte plage,*
*Quel flot ſi naufrageux, quel ſi ſterile bord*
*Peut on imaginer du Midy iuſqu'au Nord,*
*Qui ne luy face rente: &, deſpouillé d'enuie,*
*N'aille contribuant au bon-heur de ſa vie?*
*Les vallons eſmaillez, que maint ruiſſeau bruyant*
*Fend du cours replié de ſon verre ondoyant,*
*Nous ſeruent de iardins: & leur herbe fanee*
*Met en œuure nos faulx deux ou trois fois l'annee.*
*Ceres regne en la plaine, & Bacchus és coutauts*
*Ces eſchellons du Ciel, ces monts aſprement hauts,*
*Magazins de l'orage, & forges du tonnerre,*
*Que tu nommes à tort la honte de la terre,*

*Et crois que l'Eternel (ô profane fureur!)*
*Les forma par malice, ou le, ſort par erreur*
*De confins eternels limitent les Empires:*
*Produiſent des foreſts, dont tu fais des nauires:*
*Baſtis, ingenieux, ta ſuperbe maiſon,*
*Et te defens du froid de la griſe ſaiſon:*
*Vomiſſent nuict & iour des profondes riuieres,*
*Qui les peuples voiſins nourriſſent voicturieres:*
*Engraiſſent les guerets de leurs fertils brouillars:*
*Font tourner les moulins: ſont au lieu de rempars*
*Pour arreſter le cours d'vne bouillante guerre,*
*Et joignent à la mer le milieu de la terre.*
*Ces landes & deſerts, qui t'effrayent ſi fort,*
*Sont autant de paſquis, dont chaque heure te ſort*
*Le beſtail à miliers pour labourer tes plaines,*
*Et te fournir de peaux, & de chair, & de laines.*
*Et meſme ceſte mer, qui ne ſemble ſeruir*
*Qu'à noyer l'Vniuers, & bruante couurir*
*Tant de larges païs, où pour ſes perſes ondes*
*Des orges on verroit flotter les moiſſons blondes,*
*Eſt vn grand reſeruoir, qui ſous ſes vagues eaux*
*Nourrit, pour te nourrir, innombrables troupeaux:*
*Viuandiere pouruoit vn milion de villes*
*Qui criroient à la faim, & languiroient debiles*
*Sans elle, tout ainſi qu'vn Dauphin, que my-mort*
*A ſec l'ondant reflus a laiſſé ſur le bort:*
*Augmente le trafiq, accourcit les voyages:*
*Exhale nuict & iour les flo-flottans nuages*

*Qui rafreſchiſſent l'air, & ſe fondant en eau*
*Font croiſtre à veuë d'œil le fromentier tuyau.*
*Mais ſeray-ie touſiours le iouët de Boree?*
*L'obiet de la fureur du tempeſteux Neree?*
*Verray-ie point iamais mon Ithaque fumer?*
*Ma ſchalupe fait eau: ie ne puis plus ramer.*
*C'eſt fait, c'eſt fait de moy, ſi quelque humain riuage*
*Ne reçoit promptement les ais de mon naufrage.*
*Ha, France, ie te voy: tu me tends ia le bras:*
*Tu m'ouures ton giron, &, mere, ne veux pas*
*Qu'en eſtrange pays, vagabond, ie vieilliſſe.*
*Tu ne veux qu'vn Braſil de mes os ſ'orgueilliſſe,*
*Vn Catay de ma gloire, vn Peru de mes vers:*
*Tu veux eſtre ma tombe auſſi bien que mon bers.*
*O mille & mille fois terre heureuſe & feconde!*
*O perle de l'Europe! ô Paradis du Monde!*
*France, ie te ſaluë, ô mere des guerriers,*
*Qui iadis ont planté leurs triomphans lauriers*
*Sur les riues d'Euphrate, & ſanglanté leur glaiue*
*Où la torche du iour & ſe couche, & ſe leue:*
*Mere de tant d'ouuriers, qui d'vn hardy bon-heur*
*Taſchent comme obſcurcir de Nature l'honneur:*
*Mere de tant d'eſprits, qui de ſcauoir eſpuiſent*
*Egypte, Grece, Rome: & ſur les doctes luiſent*
*Comme vn iaune eſclattant ſur les palles couleurs,*
*Sur les aſtres Phebus, & ſa fleur ſur les fleurs.*
*Tes fleuues ſont des mers, des prouinces tes villes,*
*Orgueilleuſes en murs, nõ moins qu'en mœurs ciuiles.*

*Ton terroir eſt fertil, & temperez tes airs.*
*Tu as pour baſtions & deux monts, & deux mers.*
*Le Crocodile fier tes riuages n'infeſte,*
*Des piolez Serpens la race porte-peſte*
*Sur le verd de tes fleurs à rompu-dos-rempant,*
*N'aune de ſa longueur la longueur d'vn arpent.*
*Le Tigre aux pieds volans ne fait ſes brigandages*
*Dans tes monts cauerneux, le Lyon ſes carnages*
*Dans tes brulants deſerts: & le Cheual de l'eau*
*Ne traine tes enfans ſous vn vagueux tombeau*
*Que ſi le riche flot de tes fleuues ne roule*
*L'or auec ſes caillous: ſi de tes monts ne coule*
*Vn Argent eſpuré: ſi nous n'y trouuons pas*
*Le Grenat, le Ruby, la Perle à chaque pas:*
*Tes toiles, ton Paſtel, tes Laines, tes Salines,*
*Ton froment, & ton Vin, ſont d'aſſez riches mines*
*Pour te faire nommer Reine de l'Vniuers.*
*La ſeule paix te manque. O Dieu qui tiens ouuers*
*Touſiours les yeux ſur nous, de l'eau de ta Clemence*
*Amortir le braſier qui conſume la France.*
*Balaye noſtre ciel: remets ô Pere doux,*
*Remets dans ton carquois les traicts de ton courroux.*

LES

# LES COLOMNES.

ETERNEL, *si iamais le plus pur de mon ame*
*Fut espris de l'ardeur d'vne celeste flame,*
*Et si de ton esprit mon esprit inspiré*
*T'offrit onques vn vers de la France honoré,*
*O Pere de lumiere, ô source de doctrine,*
*Il est tems, ou iamais, que ta fureur diuine*
*Quint'essance mon ame, & qu'vn sacré soucy*
*Meurtrier de tous soucis, m'emporte loin d'icy.*
*Il est tems qu'espuré des passions humaines,*
*Par les brillans climats du Ciel tu me promenes:*
*Que bien-heureux i'accolle Vranie, & ses sœurs:*
*Que i'enyure mes sens des charmeuses douceurs*
*Des Syrenes du Pole: & qu'en paix ie contemple*
*Le lambris estoillé d'vn si superbe temple:*
*A fin que tout ainsi que nos premiers ayeux*
*Receurent de ta main les loix du cours des cieux,*
*Tu me dictes vn vers, qui grand & beau responde*
*Aux grandeurs & beautez des plus clairs feux du Monde.*
*Apres que des humains l'ambitieux discord*
*Eut ce bas Vniuers partagé comme au sort,*

*Phalec, le fils d'Heber, paſſant chemin rencontre*
*Vn Pilier, qui, brauache, en la plaine ſe montre*
*Tel qu'vn Roc, qui veincueur du flo-flot importun*
*Semble, aſſis au milieu, faire peur à Neptun:*
*Et qui portant vn Phare, empeſche qu'Amphitrite*
*De ſes flots ne nous iette és noirs flots de Cocyte.*
*Puis en voit vn ſecond tout ſemblable en grandeur,*
*Mais non point en eſtofe, & moins encor en heur.*
*Car il giſt eſtendu ſur la terre eſmaillee,*
*Baſty tant ſeulement d'vne tuile rouillee,*
*Au lieu des grands carreaux du Iaſpe façonné,*
*Et Porphyre eternel, dont l'autre eſt maçonné.*
*Quels miracles, dit-il? quelles maſſes enormes!*
*Quels monts faits à la main! quelles eſtranges formes*
*D'antiques baſtimens? Toy donq qui, tout-ſçauant*
*Tiens comme ſur le doigt les ſiecles de deuant,*
*O Pere debonnaire, inſtruy moy de l'vſage,*
*Du temps, & de l'autheur de ce iumeau ouurage.*
*Seth diſciple d'Adam, grand diſciple de Dieu*
*(Commence adonq Heber) ayant appris le lieu,*
*Aſpect, cours, & grandeur de tant d'eſparſes flames,*
*Qui dorent le ſeiour des bien-heureuſes ames,*
*L'apprend à ſes enfans: ſes enfans d'autre part*
*Eſcoliers ſtudieux cultiuent ce bel art.*
*Car paiſſant leurs troupeaux ſur les herbeuſes riues*
*Des ondes du Leuant murmurantement viues,*
*Tandis que la douceur du ſomme abrege-nuis*
*Du reſte des humains fait dormir les ennuis,*

*Et, robuſtes, viuans l'âge de trois Corneilles,*
*Ils obſeruent du ciel les brillantes merueilles,*
*Et ſur le pilotis de l'ayeul fondement*
*Parfont auec le temps vn pompeux baſtiment.*
*Mais ſachant bien que Dieu rauageroit le Monde*
*Vne fois par la flame, vne autre fois par l'onde,*
*(Cabale hereditaire) ils ſurhauſſent, maſſons,*
*La ſuperbe grandeur de ces Piliers beſſons.*
*Puis dans la pierre dure, & la rougeur des briques,*
*Grauent pour leurs enfans les loix Mathematiques.*
*Heber diſant ces mots, ouure ſubtilement*
*Vn huis ie ne ſçay quel du pierreux baſtiment:*
*Et ſuyui de Phalec, y treuue vne chandelle,*
*Qui d'vn ſuif eternel paiſt ſa flamme immortelle.*
*Comme vn homme priué, qui cent fois eſconduit*
*Par vn ſeuere Huiſſier, en fin eſt introduit*
*Au cabinet d'vn Prince, admire ſa cheuance,*
*Et iette haut & bas de ſes yeux l'inconſtance,*
*Ainſi Phalec s'eſtonne. O mon Pere, dit-il,*
*De qui ſont ces portraicts, qu'vn Imagier ſubtil,*
*D'vn art par tout egal, a fait tant agreables,*
*Que quatre gouttes d'eau ne ſont point plus ſemblables?*
*Quel eſt leur equippage? & quels diuins ſecrez*
*Sont cachez doctement ſous ces outils ſacrez?*
*Mon fils, reſpond Heber, voicy quatre pucelles,*
*Quatre filles du Ciel, quatre ſœurs les plus belles,*
*Que l'Eſprit eternel d'vn double eſprit yſſeu*
*Ait engendré iamais, & noſtre ame conceu.*

*Celle-là qui touſiours remue, comme il ſemble,*
*Et ſa langue, & ſes doigts: qui leue, couche, aſſemble*
*Ses gets en cent façons, eſt l'art induſtrieux*
*Qui peut, hardy, conter les medailles des cieux,*
*Les glaçons de l'Hyuer, & les fleurs diaprée,*
*Dont l'odoreux Printems enghirlande les prees,*
*Il pare ſa beauté d'vn magnifique attour.*
*Il a de grands monceaux d'argent tout à l'entour.*
*Le ciel, comme on diroit, ſur ſa teſte ſacree*
*Verſe les clairs threſors d'vne pluye doree.*
*Sa robbe eſt à plein fonds. A ſa ceinture pend*
*Au lieu d'vn clair miroir, vn tableau qui comprend*
*L'honneur de ſon ſcauoir: & maugré tant de ſiecles,*
*Garde comme en depoſt la plus part de ſes regles.*
*Voy de quel charactere on marque l'Vnité,*
*Racine de tout nombre, & de l'infinité,*
*Les delices d'Amour, gloire de l'harmonie,*
*Pepiniere de tout, & but de Polymnie:*
*Non-nombre, ains plus que nombre, en qui comme parfait*
*Tout par puiſſance giſt, luy en tout par effait.*
*Voy quel ſigne lettré denote le Binaire,*
*Fils premier nay de l'vn, premier nombre, & le pere*
*Des pairs effeminez. Quel deſigne le Trois,*
*Frere aiſné des impairs, propre au grãd Roy des Rois,*
*Où le nombre & non-nombre amoureuſement entre:*
*Nombre chery de Dieu, nombre de qui le centre*
*Des deux extremitez ſ'eloigne egalement,*
*Et qui premier a fin, milieu, commencement.*

*Le Quart, baze du Cube, & quantité qui pleine*
*Auec ſes propres parts accomplit la Dixaine,*
*Nombre du Nom de Dieu, nombre des Elements,*
*Des ſaiſons, des vertus, des humeurs, & des vents.*
*L'Hermaphrodite cinq, qui iamis ne ſe double*
*Par l'impar, ou par ſoy, qu'il ne monſtre en ce couple*
*Sa face clairement : car cinq doublé cinq fois*
*Ne fait que vingt et cinq, & quinze cinq fois trois.*
*L'Analogique Six, & qui, parfait, aſſemble,*
*Pour compoſer ſon tout, tous ſes membres enſemble.*
*Car trois eſt ſa moitié, ſa ſexte vn, ſon tiers deux,*
*Et l'vn, le deux, le trois font le ſix, ioincts entre eux.*
*Quel le critique Sept, le ſept maſle & femelle,*
*Nombre des feux errants de la voute eternelle,*
*Des clairs brandons du Pole, & du ſacré Repos,*
*Et qui tient, bienheureux, le trois & quatre enclos.*
*L'Huit doublement quarré. La ſacreee Enneade,*
*Qui des muſes comprend vne triple triade.*
*Le Dix, qui la vertu de tous nombres conioint:*
*Le Dix, qui faict la ligne, ainſi que l'vn le poinct,*
*La figure le Cent, le Mile vn corps ſolide:*
*Le Dix, qui redoublé peut du bord Atlantide*
*Nombrer la molle arene, & les flots agitez*
*Par le ſouffle orageux des Auſtres irritez.*
*Contemple comme icy pluſieurs ſommes eſcrites*
*L'vne ſur l'autre à-plomb, ſont en vne reduites.*
*Voy comme d'vn grand nombre vn petit on extrait,*
*Comme vn nombre petit, multiplié, ſe fait*

*A peu pres infiny. Et d'autre part aduiſe*
*Comme en mainte parcelle vne ſomme on diuiſe.*
*La Vierge au frõt terny, la Nymphe au dos vouté,*
Geometrie. *Qui, triſte, contre terre a touſiours l'œil planté,*
*Et qui, comme on diroit, d'vne verge ſçauante*
*Imprime quelques traicts dans l'arene mouuante:*
*Qui porte vn beau manteau de Torrents chamarré,*
*Recamé de fin Or, de cent fleurs bigarré,*
*Parſemé d'Orangiers, Pins, Grenadiers, Yeuſes,*
*Et frangé de l'azur de nos mers orageuſes:*
*De qui les brodequins poudreux & deſchirez*
*Monſtrent qu'elle a couru les climats alterez,*
*Et les terroirs du Nord: eſt la Geometrie,*
*Guide des artiſans, mere de Symmetrie,*
*Ame des inſtruments en effect ſi diuers,*
*Loy meſme de la loy qui forma l'Vniuers.*
*Je ne voy rien que pois, que compas, que meſures,*
*Que regles, que niueaux, qu'eſquierres, que figures.*
*Regarde comme icy iadis l'ouurier ſubtil*
*A tiré dextrement vne ligne à droict fil:*
*Les Triangles guerriers, les maiſonniers Quadrãgles,*
*Et cent autres façons de formes à plus d'Angles,*
*Droits, mouſſes, ou poinctus. Remarque en ceſt endroit*
*Celle-là, dont iamais le traict ne gliſſe droit:*
*Comme la limaceuſe auec la ſerpentee:*
*Et la figure encor des ſçauans tant vantee,*
*Le Cercle compaſſé, dont l'arrondiſſement*
*Eſt du centre par tout diſtant egalement.*

*Mesure icy de l'œil les figures Solides,*
*Cubes, Dodechedrons, Cylindres, Pyramides.*
*Admire icy le Rond, image de ce Tout,*
*Qui tout en soy compris, n'a ny milieu ny bout:*
*Perfection de l'art, & l'honneur de ses freres,*
*Merueille contenant cent merueilles contreres:*
*Immobile, & mobile: & conuexe, & creusé:*
*Oblique en son contour, & du droit composé.*
*Voy qu'il n'a pas si tost commencé sa quarriere,*
*Qu'il marche en haut, en bas, en auant, en arriere:*
*Et que d'autruy poussé ne se meut seulement,*
*Ains esmeut ses voisins de son esbranlement.*
*(Le Ciel en est tesmoin.) Qui plus est, comme il semble,*
*Lors qu'il est en repos, de tous costez il tremble,*
*D'autant qu'il n'a qu'vn poinct pour baze & fondement,*
*Et que de toutes parts il panche iustement*
*D'vne de ses moitiez. Et toutesfois la Boule,*
*Sur qui nous habitons, pendue en l'air, ne croule:*
*Car elle est le moyen des concentriques cors,*
*Qu'aucun angle ou forjet ne presse par dehors.*
*Les autres corps iettez dans le vague figurent*
*Autres formes qu'ils n'ont: mais les traicts tousiours durent*
*Semblables en vn globe, à cause qu'il n'a point*
*Part qui ne soit pareille aux autres de-tout-poinct.*
*Puis apres tout ainsi qu'és loges Ambligones*
*Se rangent plus de corps qu'és maisons Oxygones,*
*Veu que les angles Droits, & les angles Aigus*
*Vont moins eslargissant leurs iambes, que l'Obtus:*

*Le Rond non autrement en ſa mouſſe cloſture*
*Contiendra plus de lieu que toute autre figure.*
*Les autres corps choquez ſe rompent aiſément,*
*D'autant qu'on treiue en eux fin & commencement:*
*Qu'ils ont des aſpretez, des plis, des commiſſures:*
*Mais le Rond eſt ſans coins, ſans pointes, ſans ioinctures.*
*Sur tout, mon cher Phalec, bande icy tes eſprits,*
*Et compren deux ſecrets de peu de gens compris,*
*Nœuds cent fois renouëz, & cruelles tortures,*
*Qui ſans fin geineront les Eſcholes futures,*
*La quarreure du Cercle, & le Redoublement*
*D'vn corps qui ſoit quarré par tout egalement.*
*Plus dur que dans l'airain tien pour iamais grauees*
*En ton fidele eſprit cent regles non prouuees*
*Par foibles arguments, par ſyllogiſmes vains,*
*Ains dont la verité ſe touche de nos mains:*
*Science ſans diſpute: & qui, mere feconde,*
*De miracles nouueaux remplira tout le Monde.*
*Par elle le flot bas des ruiſſeaux fontainiers,*
*Comme les foibles vents, ſeruiront de Meuſniers,*
*Et le grain ecrazé dans la rouante preſſe*
*Payera ce qu'il doit à ſa chiche maiſtreſſe.*
*Par elle le boulet fumeuſement vomy*
*Par vn goſſis d'airain contre vn mur ennemy*
*Broyera, tonnerreux, les rochers meſme en poudre,*
*Et rendra par ſon bruit contemptible le foudre.*
*Par elle les cerceaux d'vn fauorable vent*
*Tireront du Breſil iuſqu'au riche Leuant,*

*Puis*

*Puis des flots Afriquains iuſqu'aux glaçons de Thyle*
*Vn Palais de Sapin, ou pluſtoſt vne vile:*
*Et le Pilote aſſis remuera promptement*
*Auec vn court leuier tout ce grand baſtiment:*
*L'Imprimeur en vn iour fera plus de volumes*
*Que le ſubtil trauail de mille doctes plumes:*
*Vne Grue à baſtir vaudra cent crocheteurs:*
*Un Rayon meſureur, mille ailez arpenteurs,*
*Pour partager la terre en climats & ceintures,*
*Et la grandeur du ciel en huict fois ſix figures:*
*L'eau, le ſablon, la verge, & des rouëts les tours,*
*En quatre fois ſix parts diuiſeront les iours:*
*D'vne image de bois ſourdera quelque parole:*
*Vn globe contiendra les miracles du Pole:*
*Les hommes ſe guindans par le vuide des airs,*
*D'vn temeraire vol trauerſeront les mers.*
*Et lon ne doute point, que ſi le Geometre*
*Treuue vn autre vniuers pour à ſon aiſe y mettre*
*Ses pieds, & ſes engins, que cõme vn nouueau Dieu*
*Il ne puiſſe porter ce Monde en autre lieu.*
*Or d'autant que ces deux nous donnent ſeure entree*
*Dans le ſainct Cabinet, où l'Vranie aſtree*
*Tient ſa ceinture d'or, ſes lumineux pendans,*
*Ses Perles, ſes rubis, & ſes ſaphirs ardans:*
*Qu'homme ne peut monter ſur les croupes iumelles*
*Du Parnaſſe eſtoillé, que guindé ſur leurs ailes:*
*Que quiconque eſt priué de l'vn de ces deux yeux,*
*Contemple vainement l'artifice des cieux:*

*Le ſculpteur a dreſſé pres de l'Arithmetique,*
L'Aſtronomie. *Et l'Art meſure-champ, l'image Aſtronomique.*
*Elle a pour Diademe vn argenté Croiſſant,*
*Sous qui iuſqu'aux talons à iaunes flots deſcent*
*Vn Comete allumé: pour yeux, deux Eſcarboucles:*
*Pour robbe, vn bleu Rideau, que deux luiſantes boucles*
*Attachent ſur l'eſpaule, vn damas azuré,*
*D'eſtoilles animaux richement figuré:*
*Et pour plumes encor elle porte les ailes*
*De l'oiſeau moucheté de brillantes rouëles.*
*Mais que ſont, dit Phalec, que ſont ces globes peints*
*Qu'elle nous ſemble offrir en eſtendant ſes mains?*
*Mon fils, reſpond Heber, ceſte figure ronde*
*Faite à cercles croiſez, eſt la Sphere du Monde,*
*Où la verte rondeur du terreſtre element*
*Retient le plus bas lieu, comme vil excrement*
*Et marc de l'Vniuers, que la ſage Nature*
*Entoure obliquement d'vne perſe ceinture:*
*Ou pluſtoſt que la mer couure de toutes pars,*
*Si ce n'eſt quelques poincts confuſément eſpars.*
*Car l'ondeux Ocean ſe laiſſe aller, humide,*
*Dans les creux plus profonds de l'Element ſolide:*
*Et cerche en l'inegal de ſa vaſte rondeur*
*Le centre de ſon pois, & non de ſa grandeur.*
*Là ſeroit l'air, le feu, les cieux des ſept Errantes,*
*Le plancher marqueté de platines brillantes,*
*Les mobiles plus hauts, & le ſejour des Saincts,*
*L'vn ſur l'autre eſtendus, s'ils pouuoient eſtre peints.*

*Mais l'ouurier de ce Rond ayant feint en leur place*
*Dix cercles embraſſans la celeſte ſur-face,*
*Les a repreſentez en vn globe creuſé,*
*Pour nous guider là hault par vn trac plus aiſé.*
*Entre les ſix plus grands, & qui d'vn ply contrere*
*Partent en deux moitiez le contour de la Sphere,*
*Le Cercle egale-nuicts eſt iuſtement diſtant*
*De ces deux Gonds, qui vont tout le monde portant.*
*Auſſi chaque flambeau, qui ſous luy ſe tournoye,*
*Poſtillonne touſiours par vne longue voye:*
*Fait vne plus grand traite, & va plus viſtement*
*Que tout autre brandon qui luiſe au Firmament:*
*Qui ſe rend pareſſeux, tant plus pres d'vn des Poles*
*Au ſon du luth de Dieu il pourſuyt ſes caroles:*
*Et tandis que Phebus ſous ſa ligne conduit*
*Le char donne-clarté, la lumiere & la nuict*
*Marchent d'vn meſme pas, & la docte Nature*
*Les aune en tous païs d'vne meſme meſure.*
*Ceſt autre, qui ſous luy ſe couche de trauers,*
*Eſcartant ſes piuots de ceux de l'Vniuers*
*Vingt & quatre degrez, eſt dit le Zodiaque,*
*Lice des vagues feux, où Phebus touſiours vaque*
*A r'amener les ans, & changeant de maiſons,*
*Cauſe le changement de deux fois deux ſaiſons.*
*Ceſt autre, qui paſſant & par les Gonds du Monde*
*Et par les Gonds du cercle où Phebus fait ſa ronde,*
*Forme des angles droicts: &, courbé, va fendant*
*Delà le Capricorne, icy le Chancre ardent:*

*Des arreſts du Soleil eſt nommé le Colure.*
*Car le Pere du iour rend morne ſon alleure*
*Aux poincts du coupement, comme ne dreſſant pas*
*Au long, ains ſur les flancs de la Sphere ſes pas.*
*C'eſt autre, qui le coupe en egale diſtance,*
*Auecques le Belier, les Poles, la Balance,*
*Eſt le ſecond Colure. Et ceſtuy le Mi-jour,*
*Qui ne fait dans le ciel en meſme poinct ſejour,*
*Ains ſuit noſtre Zenit, comme auec noſtre veuë*
*L'inconſtant Orizon deçà delà ſe mue.*
*Quant aux quatre petits: voicy de ce coſté*
*Le Tropique hyuernal, là celuy de l'Eſté:*
*Et plus pres des Piuots de la Sphere doree,*
*Icy le cercle Auſtral, là celuy de Boree:*
*Cercles, qui ne paſſant, comme on voit, à trauers*
*Du poinct qui, ferme, ſert de centre à l'Vniuers,*
*Ains faiſant de la Sphere inegales parcelles,*
*Entre eux & l'Equateur demeurent paralleles.*
*La Balle qu'elle tient en ſon ſeneſtre poing,*
*Eſt le portrait du Ciel. Car encor que de loing*
*L'Art ſuyue la Nature, icy les belles ames*
*Admirent les beautez du lambris porte-flames.*
*Hé Dieu! quel plaiſir c'eſt, qu'en tournãt l'entemẽt*
*L'abregé rayonneux du doré firmament,*
*On voit comme paſſer d'vne ſuperbe ſuite*
*Les luyſans bataillons du Celeſte exercite.*
*L'vn eſt armé de traicts & d'arc & de carquois,*
*L'autre de coutelas, & l'autre de long bois.*

*L'vn chet, & l'autre assis dans vn coche se roule*
*Sur l'airain azuré de la flambante Boule.*
*L'vn est des gens de pied, l'autre marche à cheual:*
*L'vn deuant, l'autre à dos: l'vn à mont, l'autre à val.*
*L'ordre est en ce desordre: & leur paisible guerre*
*Engrosse l'Ocean, & fecond la terre.*
*Ie ne les voy iamais s'entr'œillader à part,*
*En triangle, en quadrangle, en sextile regard:*
*Or dous, ore malins, qu'en vn pré ie ne pense*
*Voir des paisans gaillards vne lasciue danse,*
*Où l'vn & l'autre sexe, alegre, s'esiouït,*
*Où l'vn file apres l'autre, où l'vn pied l'autre suit,*
*Où l'vn d'vn œil amy guigne sur son espouse,*
*L'autre va descochant vne fleche jalouse.*
*Mais pourquoy, dit Phalec, le Tout-beau, qui ne fait*
*Cà bas rien qui ne soit en beauté tout-parfait,*
*Imprima dans le pers de la voute supreme*
*(Où doit auec l'Amour viure la Beauté mesme)*
*Tant de Monstres hideux, tant de fiers animaux*
*Dignes concitoyens des esprits infernaux?*
*Certes, replique Heber, la Diuine industrie*
*Ne fait rien qu'auec art & iuste symmetrie:*
*Et ce qui mesme rend plus beau cest Vniuers,*
*C'est qu'il est haut & bas infiniment diuers.*
*Puis nos doctes parens, qui sur ce rond ouurage*
*Des clairs Signes du ciel firent le beau partage,*
*Donnerent à chacun & les noms, & les traits*
*Qui vont symbolisant à leurs puissans effaits.*

*Ils ont fait vn Mouton de l'Aſtre à double corne,*
*Qui veſtu d'Or frizé, des ans choque la borne,*
*D'autant que l'Vniuers ſous ſes tiedes chaleurs*
*Se pare richement d'vne toiſon de fleurs.*
*Du ſecond vn Taureau, d'autant qu'on couple à l'heure*
*Les Taureaux, qui fumants vont d'vne morne alleure*
*Seillonner la nouale: & renuerſant les champs*
*Refourbiſſent l'acier de leurs coutres tranchans.*
*Et du tiers, des Jumeaux, d'autant que la quadrelle*
*Du doux-fier Cupidon fait du maſle & femelle*
*Vn corps vraiment parfait: les fruits croiſſent beſſons:*
*Et qu'on voit tout d'vn coup fleur & grain és moiſſons.*
*Au quart ils ont baillé le nom d'vne Eſcreuiſſe,*
*D'autant qu'alors Phebus deuers l'Autan regliſſe,*
*Va comme elle en arriere: &, n'eſtant iamais las,*
*Sur vne meſme orniere il r'imprime ſes pas.*
*A l'autre, d'vn Lyon. Car comme ſon haleine*
*Brule peſteuſement, la moiſſonneuſe plaine*
*Bluette ſous ceſt aſtre, & touſiours ſur les eaux*
*Le perruqué Soleil ſagette ſes flambeaux.*
*Celuy qui vient apres, eſt nommé la Pucelle,*
*A cauſe que la terre abomine ſous elle*
*Le regard amoureux du Soleil qui la cuit,*
*Et que ceſte ſaiſon, vierge, rien ne produit.*
*L'autre, le Trebuchet, pour raiſon qu'il balance*
*La clarté guide-peine, & l'ombre aime-ſilence,*
*Le froid & la chaleur: & qu'au mois donne-vin*
*Le jour & nuict, peſez, demeurent ſur le fin.*

*L'autre, le Scorpion. Car ſous luy lon endure*
*Les premiers aiguillons d'vne triſte froidure.*
*L'autre retient la forme & le nom de l'Archer,*
*Qui, cruel, nuict & iour ne fait que deſcocher*
*Sur les bois, ſur les tours, ſur les herbes fenees*
*Ses fleches de glaçons, & de neige empennees.*
*De l'autre on fait vn Bouc: car tout ainſi que, pront,*
*De rocher en rocher le Bouc ſaultelle à mont,*
*L'eſtoille au crin doré, l'ornement des Planetes,*
*Commence en remontant r'approcher de nos teſtes.*
*Et pour ce que le ciel ſous les ſignes ſuiuans*
*Semble touſiours pleurer, nos biſayeux ſçauans*
*Ont peint vn Verſeur d'eau dans le lambris du Monde,*
*Et puis deux clairs Poiſſons, qui flottent dans ſon onde.*
*Que ſi tu ne te peux contenter de cecy,*
*On peut, mon cher Phalec, dire que tout ainſi*
*Que pluſtoſt que le Rien par vne voix feconde*
*Fuſt fait & la matrice, & l'embryon du Monde,*
*L'exemplaire eternel, l'auant-conceu portrait,*
*Et l'admirable ſeau de tout ce qui s'eſt fait*
*Logeoit diuinement dans l'eſprit du grand Maiſtre,*
*Et l'Vniuers auoit ,,ence auant ſon eſtre:*
*Ainſi le Trois-fois-grand tendant, ingenieux,*
*Du Ciel eſclaire-tout le rideau precieux,*
*Le chargea de façon, & des futurs ouurages*
*Ainſi qu'en vn tableau y peignit les images.*
*Voicy pas le crayon d'vn fleuue jauniſſant,*
*Qui par le bleu plancher, tortueux, va gliſſant?*

*Icy le Corbeau vole, icy l'Aigle se iouë:*
*Le Daufin nage icy, la Baleine icy nouë:*
*Le Cheual y bondit, l'ailé Chéureul y fuit:*
*L'ardent Taureau y fume, & le Dragon y luit:*
*Et l'air, la terre, & l'eau n'ont en eux chose belle,*
*Qu'on n'en treuue là haut quelque insigne modelle.*
*Mesme nos coutelas, nos couronnes, nos traits,*
*Nos balances, nos dards, ne sont que les extraits*
*Des saincts originaux, que Dieu par sa parole*
*Escriuit pour iamais dans les liures du Pole.*
*Et vrayment si i'osoy (que n'oseray-ie pas*
*Pour arracher du ciel les forcenez combas,*
*Les profanes larcins, les nopces detestables,*
*Et bref tout l'attirail de ces monstreuses fables,*
*Dont ie ne sçay quels Grecs à l'auenir voudront*
*Du Ciel glisse-tousiours deshonorer le front?)*
*Ie te pourroy monstrer, que sous ces characteres*
*La Tout-puissante main a descrit les mysteres*
*De sa saincte Cité: que ce n'est qu'vn crystal,*
*Où du siecle auenir se lit l'ordre fatal:*
*Vn publique instrument, vne carte authentique,*
*Qui sans ordre contient le recit Prophetique*
Le Chariot. *Des gestes de l'Eglise. O beau Char flamboyant,*
*Qui comme vn tourbillon enleues le Voyant,*
*Tu roues à l'entour d'vn des Poles du monde*
*Sans mouiller plus les bords de tes iantes dans l'onde*
*Et sans plus establer tes courserots fumans*
*Sous la ronde espesseur des plus bas Elemens.*

*Cependant*

*Cependant Eliſee, attentif, te regarde:* Bootes.
*Brule d'vn feu de zele: & , conuoiteux, luy tarde*
*Qu'il pique tes cheuaux, & que ſur l'aſtré mont*
*Il les face tourner dedans vn petit rond.*
*A ſon flanc eſt Dauid, qui dans ſa main guerriere* Hercule.
*Porte d'vn fier Lyon la flambante criniere.*
*Icy luit ſa Couronne: icy ſa Harpe d'or:* Couronne. La Lire.
*Icy de ſept brandons, riche, s'honore encor*
*Ceſt Ours, qu'il mit à mort: & la ſifflante Lance* L'Ourſe moindre. Le Dard.
*Que le Roy d'Iſrael, maniacle, luy lance.*
*Patron de Chaſteté, ſainct honneur de l'Honneur,* Andromede.
*Suſanne, en te voyant ie fremiroy de peur:*
*Je pleureroy tes pleurs, & les peſantes chaines*
*Dont tes bras ſont liez, me donroient mille geines,*
*Ainſi qu'à tes Parens: &, triſte vers les cieux,*
*Comme eux ie leuerois & mes mains & mes yeux,* Caſſiopee. Cephee.
*Sans que d'vn Daniel l'ayde ſainctement pronte*
*Te ſauue bien à temps, & de mort, & de honte:* Perſee.
*Et par les rais puiſſans d'vne horrible clarté,*
*Qui part non de Meduſe, ains de la Verité,* La Teſte de Meduſe.
*Empierre les teſmoins: & fait qu'vne tempeſte*
*De cailloux foudroyez leur greſle ſur la teſte.*
*Auſſi tant que le ciel en rond ſe tournera,*
*Vn trophee ſi ſainct ſur nos chefs brillera*
*Auec ce grand Dragon, ceſte Idole felonne,* Le Dragon.
*Que ce Prophete Hebrieu dans Babel empriſonne.*
*A qui pourray-ie mieux vn Pegaſe egaler* Pegaſe.
*Qu'à l'vn de ces Cheuaux qui flamboyent en l'air,*

*Auant que le Tyran de la petite Asie,*
Maccab. c. 5. *Enflammé de courroux, ait Solime saisie?*
Le Chartier. *A qui l'ardent Chartier, qu'au grand Ezechiel,*
*Qui attelle si bien la coche d'Israel?*
Le Cigne. *A qui le Cigne blanc, qu'à ce Tesmoin fidelle,*
*Qui pour son maistre mort souffre vne mort cruelle,*
*A ce Diacre sainct, des Martyrs l'ornement,*
*Qui mesme auant mourir chante si doucement?*
Le Poisson Boreal. *A qui ce beau Poisson qu'on voit icy reluire,*
*Qu'au Poisson qui seruit à Tobit de collire?*
Le Daufin. *A qui le clair Daufin, qu'à ce grand fils d'Amram,*
*Qui conduit à trauers le flot Erythrean*
*Les poissons de Iacob, & passe son armee*
*A pied sec & sans nef sur la riue Idumee?*
*Et que diray-ie plus? Dieu n'a pas seulement*
*Engraué dans l'airain du viste Firmament*
*Sa deuise sacree: & dessous la figure*
Le Triangle. *D'vn Triangle, portrait sa triple-vne Nature:*
Ophiucus. *Ains sous ce Iouuenceau, qui tue le Serpent,*
*Son fils domte-Sathan, son fils qui va rompant*
*Par le clos d'vne Croix (sa machine plus forte)*
*Les verrous eternels de l'infernale porte:*
L'Aigle, ou Colombe. *Et sous ce bel Oiseau, mignon du Dieu des Dieux,*
*Qui contemple asseuré le Soleil de ses yeux,*
*Et souuent de ses mains arrache le Tonnerre,*
*Son Esprit, son Amour qui visite la terre,*
*De plumes reuestu: Ioint que cest Astre ailé,*
*Par le chef, par le col, par le dos estoillé,*

*Ne reſſemble pas moins la ſimple Colombelle,*
*Que l'Aigle au-bec-crochu, l'Aigle fierement belle.*
*Et que diray-ie encor du Baudrier, qui doré*
*Eſt de deux fois ſix Feux richement decoré?*
*Celuy qui guide l'an, eſt l'Agneau du Paſſage:* Le Belier.
*Le ſecond, ce Taureau, que l'idolatre rage* Le Taureau.
*D'Iſaac moule au deſert. Et les clairs Enfançons,*
*Du ſainct fils d'Abraham ſont les Enfans beſſons.* Les Beſſons
*Le quart eſt Salomon, qui comme vne Eſcreuice,* L'Eſcreuice.
*Chemine en reculant: ſe touille dans le vice*
*Tout ainſi qu'vn verrat: & profane Vieillard,*
*Se rend d'ame & de corps egalement paillard.*
*Le quint, ce Lionceau, que la robuſte adreſſe* Le Lyon.
*Du foudroyeur Samſon comme vn chéureau deſpece.*
*Et le ſixieſme encor, la Vierge, qui pour nous* La Vierge.
*Enfante ſon germain, ſon pere, & ſon eſpous.*
*L'autre, ce Trebuchet, où l'Iſſacide Prince* La Balance.
*Va iuſte balançant le droit de ſa prouince.*
*L'autre, ceſt animal qui bleſſe traiſtrement* Le Scorpiõ.
*Sur les Malteſques bords de Dieu le truchement.*
*Car il n'importe rien que ce Signe on appelle*
*Ou madré Scorpion, ou Vipere cruelle.*
*L'Archer eſt Iſmaël. Et celuy qui le ſuit,* Le Sagittaire.
*Eſt le Bouc qu'au deſert le Preſtre huilé conduit:* Leuit. c. 16.
*Le Verſ'au eſt le fils du muet Zacharie,* Le Chéurecorne.
*L'auant-coureur de Dieu, le fourrier du Meſſie,* Aquarius.
*Qui dans le clair Iordain noye tous les pechez*
*Des hommes viuement d'vn repentir touchez.*

Les Poiſſons. *Et ces deux clairs Poiſſons, ceux que deſſus la riue*
*De l'Aſphaltite mer la Parole alme-viue*
*Benit diuinement, ſi bien qu'auec cinq pains*
*Jls ſoulent, nourriſſiers, plus de cinq mille humains.*
*Mais çà, tournons vn peu l'eſtincellante Bale,*
*Et ſubtils viſitons la demi-voute Auſtrale.*
Orion. *Hé, ne cognois-tu pas ce Guerrier furieux,*
*Qui pres du clair Taureau flamboye dans les cieux?*
L'Eridan. *C'eſt le grand Joſué, le fils de Nun, qui paſſe*
Le Chien. *A pied ſec le Jourdain: & qui paſſé, terraſſe*
Le Canicule. *Les Chiens Cananeans: & met ſon pied veincueur*
Le Liéure. *Sur le Liéure d'Amor ja veincu par la peur.*
Arge. *Voicy l'antique Nef, ſainct asyle du Monde,*
*Qui ſuperbe triomphe & du vent, & de l'onde.*
L'Hydre. *Voicy les iaunes plis du Couleuure d'airain*
*Qui luit dans le deſert, Medecin ſouuerain.*
Le Corbeau. *Voicy l'heureux Corbeau qui nourrit le Thesbite.*
La Coupe. *Voicy la riche Taſſe, où Joſeph premedite*
Le Centaure. *Ses Prophetes diſcours. Voicy ſur meſme ranc*
*Le Cheualier du ciel, qui reueſtu de blanc*
2. Mac. 11. *Paroit à Macabee, & dont l'ardente lance*
Le Loup, ou fere. *En fin du Loup Payen creue ſi bien la pance,*
Ara. *Que ſur l'Autel de Dieu profané tant de fois*
*Refume vn ſainct encens, que l'accordante vois*
*Des Leuites ſacrez dans le temple reſonne,*
La Couronne auſtrale. *Et la race Aſmodee obtient ceſte Couronne*
Le Poiſſon auſtral. *Pour regner en Iſac. Voicy l'heureux Poiſſon*
*Qui paye le tribut pour Chriſt, noſtre rançon.*

*Et la Baleine encor, dont la poictrine infete* La Baleine.
*Tient trois iours en depoſt la vie d'vn Profete.*
*Or ce pendant qu'Heber, comme mon truchement,*
*Des figures du Ciel diſcourt ſi hardiment,*
*Qu'il tente les deſtours d'vne ſente nouuelle,*
*Et bat, audacieux, vne corde pucelle,*
*Chreſtiens, ne penſez pas que i'aille receuant*
*Pour Articles de foy ce qu'il met en auant:*
*Que de Zenon ie vueille appuyer le Portique,*
*Mettre aux ceps l'Eternel, & du Deſtin Stoique*
*Renfiler les cheſnons: ou, liſant l'auenir*
*Dans le liure du ciel, Chaldee deuenir.*
*Rien, rien de tout cela: ſeulement i'entrelaſſe,*
*Vn ſi nouueau diſcours, à fin qu'il vous deſlaſſe,*
*Et qu'ayant iuſqu'icy paſſé tant de foſſez,*
*Tant d'horribles deſerts, tant de rocs creuaſſez,*
*Tant de baueux torrents, dont la bruyante rage*
*Pouſſant flot contre flot guerroye ſon riuage,*
*Vous rencontrez en fin vn lieu delicieux,*
*Qui touſiours d'vn bon œil ſoit regardé des cieux,*
*Où coule vn clair ruiſſeau, où vẽte vn doux Zephire,*
*Où pour vous careſſer la terre ſemble rire.*
*Hé! qui ſçait, ô Lecteur, ſi ceux-là qui viendront*
*Apres nous, comme nous, pleins de Zele, rendront*
*Ceſt art du tout diuin, donnant à tant d'images*
*Non le nom des Payens, ains des ſaincts perſonnages?*
*Mais allons retreuuer Heber, dont le diſcours*
*Enſeigne à ſon Phalec des Planetes le cours*

*Figuré dans l'acier : qu'eſt-ce que Perigée,*
*Concentrique, Eccentrique, Epicycle, Apogee:*
*Et de quelle façon Mars le ſeme-debats,*
*La Torche porte-iour, la Cyprine aime-eſbats,*
*Saturne, & Iupiter, ont trois Spheres en vne,*
*Cinq le facond Mercure, & deux fois deux la Lune.*
*Car les diuins eſprits, dont nous tenons ceſt art,*
*Voyant leurs Feux errer or d'vne, or d'autre part,*
*Tantoſt loin, tantoſt pres du centre de Nature,*
*Pour bannir de là haut le vuide, la rupture,*
*Et le brouillis des corps, que leur deſuoyement*
*Cauſeroit dans les cieux couuerts du Firmament,*
*Ont oſé, plus qu'humains, des roues eternelles*
*Qui portent ces brandons, faire pluſieurs rouëlles,*
*Qui touſiours ſe baiſant ne s'entreheurtent point,*
*Tant bien l'vn rond à l'autre eſt diſtinctement ioint.*
*Le bas eſt ſous le haut qui recourbé l'accolle,*
*Ainſi que le Marron porte vne taye molle*
*Pour emmantellement, la taye vn cuir tané,*
*Le cuir vn feutre eſpais, piquant, heriſſonné.*
*Puis il prend l'Aſtrelabe, où la Sphere eſt reduite*
*En forme toute plate. Icy ie voy deſcrite*
ignes ver-cales. *La Carte des hauteurs, les Almucantharats,*
ignes pa-lleles du oleil. *Auec les AZimuts, & les Almadarats.*
*(Muſe, pardonne moy, ſi ie pein de groteſques*
*Vn ſi riche tableau, ſi de mots Barbareſques*
*Je ſouille mon diſcours, veu qu'en ceſt argument*
*Il faut pour bien parler, parler barbarement.)*

*Mais dessus l'autre part se tourne vne visiere,*
*Et sous elle vne Table, où se voit la carriere*
*Des flambeaux vagabons, mais sous certaines loix,*
*L'Eschelle des hauteurs, les iours, les noms des mois.*
*Remuant l'Alhidade, vn tems il se trauaille*
*A monstrer, comme on doit toiser vne muraille,*
*La profondeur d'vn puits, la distance des lieux,*
*La largeur d'vn pais par la largeur des cieux:*
*Chez quel signe estoilé, comme par etiquete,*
*Le Tout puissant logea la plus belle Planete:*
*En quel est son Nadir: comme on peut seurement*
*Treuuer & son declin, & son eleuement:*
*Le tems qu'vn Signe entier doit employer à faire*
*Son chemin pour monter dessus nostre Hemisphere:*
*Du Pole la hauteur, la ligne du Mi-iour,*
*Les heures de la nuict, & les heures du iour.*
*L'ingenieux Phalec à si doctes merueilles*
*Preste attentiuement ses dociles oreilles:*
*Alchimiste parfait, multiplie cest or:*
*Fait courre ce talent: presente ce tresor*
*Pour vne riche Estreine à son illustre race,*
*Qui mesme son Docteur en doctrine surpasse.*
*Mais tout ainsi qu'vn Mars, vn Herme, vne Venus,*
*Vont ores visitant les Troglodytes nus,*
*Or Iaue, or l'Amerique: & torches vagabondes,*
*Muent de garnison pour hanter les deux Mondes,*
*Qu'vn Cercle egale-iours egalement mi-part:*
*Ainsi, ou peu s'en faut, l'honneur d'vn si bel art*

*Né, chery, eleué chez la race Hebraique,*
*Fils adoptif, se donne au peuple Chaldaique.*
*Puis faisant peu d'estat des sommets sourcilleux*
*De l'antique Babel, se retire, orgueilleux,*
*Du Tigre au Nil fecond, deuers l'Austre s'en vole,*
*Et dresse dans l'Egypte vne fameuse escole:*
*Et puis s'amourachant des Pelasges subtils,*
*Commet entre leurs mains & soy, & ses outils:*
*Et de rechef encor sous le grand Ptolomee,*
*De Peluse reuoit la riue bien-aimee:*
*Et d'Egypte eschappé, se donne aux Musulmans,*
*D'eux aux Hesperiens, & d'eux aux Alemans.*
*O vrais Endymions, qui sur l'astré Latmie*
*Caressez, baisotez, embrassez vostre amie,*
*Qui, grand Reine du ciel, a son lict entouré*
*D'vn milion d'Archers portans l'escu doré:*
*Atlas non-fabuleux, colomnes eternelles*
*Du Palais du Seigneur, ames doctement belles:*
*Las! sans vos monumens la doctrine des cieux*
*Ruineuse cherroit dans le flot oublieux.*
*C'est vous qui desbrouillez les mois, & les annees:*
*Qui cottez au Nocher les heures fortunees,*
*Pour couper la commande: & les iours que la mort*
*Peinte au ciel, le semond d'aller surgir à-bort:*
*En quel temps le Bouuier doit és mains de la terre*
*Depositer son grain: quand vn homme de guerre*
*Doit faire battre aux champs: quand tenir garnison:*
*Quand forcer vn rempart: quand conduire à foison*

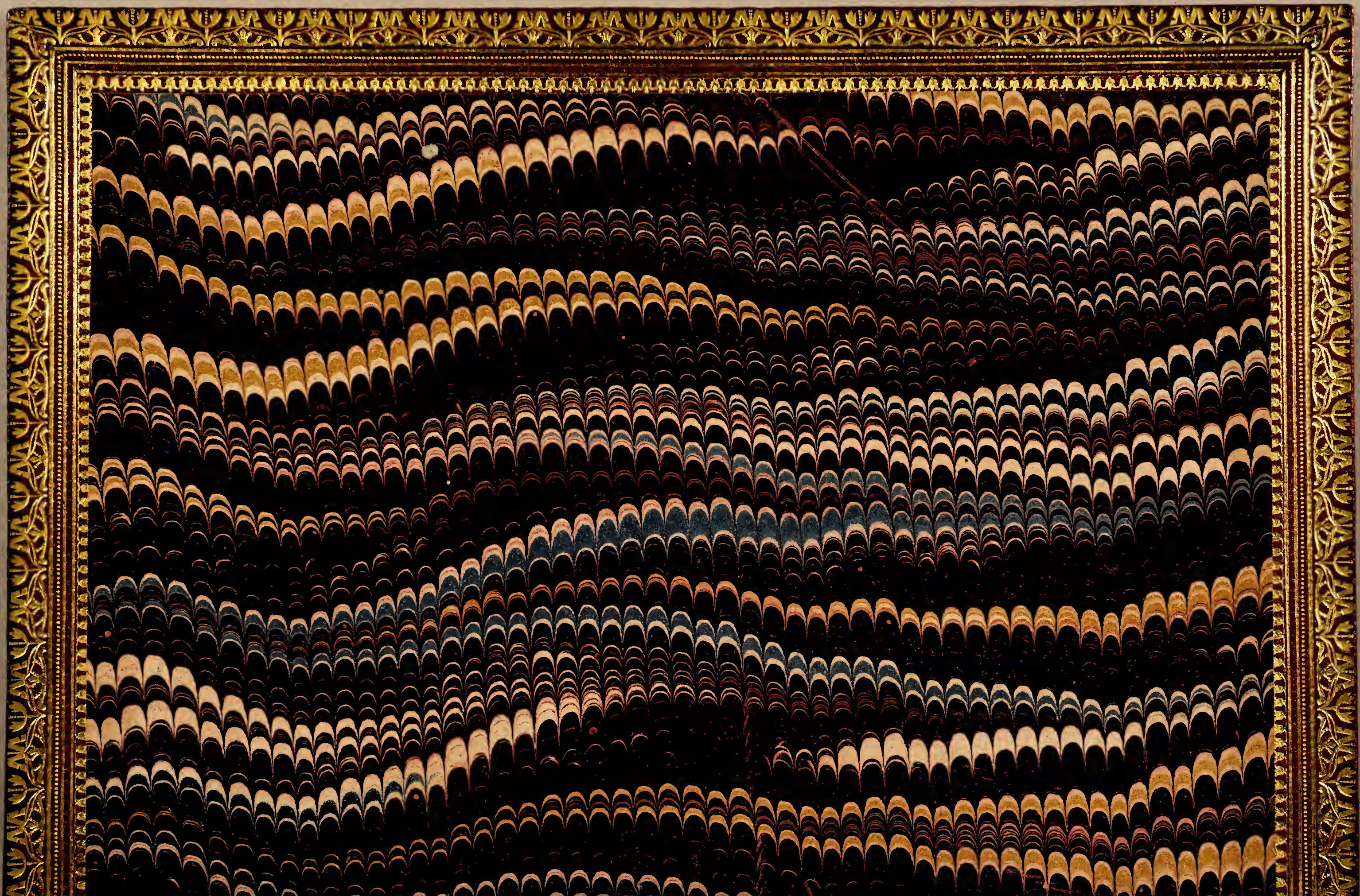
*Les viures en ſon camp : quelle ſaiſon eſt ſaine*
*Ou pour purger le corps, ou pour ouurir la veine:*
*Et comme vn Medecin doctement curieux*
*Pour ſes drogues meſler doit regarder les cieux.*
*C'eſt vous qui parcourez les celeſtes prouinces*
*En moins d'vn tourne-main : qui plus grands que nos Princes,*
*Poſſedez tout le monde : & faites, demy-dieux,*
*Tourner entre vos mains les clairs Cercles des cieux.*
*Pour vous, Eſprits diuins, ma plus diſerte plume*
*Feroit ſon miel plus doux couler dans ce Volume:*
*Vous ſeriez mon ſubiet, ſi la derniere Sœur*
*Deſia ne me trainoit à ſoy par ſa douceur.*
*Car i'enten mon Phalec, qui d'vn humble langage*
*S'informe auec Heber, du nom du quart Image.*
*I'oy qu'il reſpond ainſi. Cher fils, ce tien mignard,*
*La douceur de ces yeux, ce pied qui fretillard*
*Semble touſiours danſer : les guitterres, les flutes,*
*Les ciſtres, les cornets, les luths, les ſaquebutes,*
*Et les lyres encor qu'autour d'elle tu vois,*
*Nous monſtrent que c'eſt l'Art qui modere la vois,*
*Qui meſnage le vent, & qui guide, maiſtreſſe,* La Muſique.
*Deſſus les nerfs parleurs de nos nerfs la ſouplesſe:*
*Le diſcordant accord, la ſacree harmonie,*
*Et la nombreuſe loy, qui tenoit compaignie*
*A Dieu, lors qu'il voulut donner, ingenieux,*
*A la terre repos, & des ailes aux cieux:*
*D'autant, comme lon dit, que la Vois ſouueraine*
*Logea dans chaque ciel vne douce Syrene*

*Comme ſur-intendante : à fin que ces bas cors*
*Empruntaſſent des hauts leurs plus parfaits accors,*
*Et qu'vn Chœur aime-bal auec le chœur des Anges*
*Dans ſa Chapelle ardente entonnaſt ſes louanges.*
*Ou comme vn meſme vent artiſtement vomy*
*Par le ſouflet panthois, ſe pourmeine parmy*
*L'ingenieux Secret, entre par les ſoupapes,*
*Qu'en battant le clauier, organiſte, tu frapes:*
*Coule dans la graueure, & monte, diuiſé,*
*Par les conduits eſpars du Sommier pertuiſé:*
*Anime tout d'vn coup les aigues Cimbales,*
*Les flutes au-doux-air, & les aigres Regales:*
*De la bouche de Dieu l'Eſprit tout-auiuant*
*Des cieux organiſez va les rouëts mouuant,*
*Si bien que retraçant leur orniere eternelle,*
*L'vn d'eux fait le bourdon, l'autre la chanterelle.*
*Or tous ces contr'accents enchanteuſement dous*
*Plus clair que dans le ciel s'entendent parmy nous.*
*La plus peſante humeur, l'Hyuer, la Terre baſſe,*
*Vont tenant la partie & plus lente, & plus caſſe.*
*Le Phlegme blanchiſſant, l'humide Autõne, & l'Eau,*
*La Teneur qui touſiours coule comme au niueau.*
*Le Sang, la Prime, & l'Air tranſparentement rare,*
*La voix qui fleuretant ſe peint, ſe tord, s'eſgare.*
*La Cholere, l'Eſté, l'Element ſec & chaut,*
*La corde plus tendue, & le ſon le plus haut.*
*Et c'eſt pourquoy (mon fils) les plus rebelles choſes*
*Se laiſſent veincre au chant, comme tenant encloſes*

*Les ſemences du nombre : &, foibles, ne viuant*
*Qu'en vertu de l'Eſprit qui va les cieux mouuant.*
*Le chant harmonieux fait aux plus fiers gendarmes*
*Tout enſemble tomber la cholere, & les armes:*
*Sereine l'ame triſte : & charmeuſement dous*
*Accoiſe peu à peu les bourraſques des fous :*
*Donne frein au deſir, & fait mourir la flamme*
*De celuy qui, bouillant, idolatre vne femme:*
*Guerit le patient des phalanges bleſſé,*
*Qui proche du tombeau ſaute comme inſenſé.*
*Le Cigne en eſt raui, la Biche en eſt trompee,*
*Et des peints oiſillons la ſimpleſſe pipee.*
*Le Daufin ſuyt la Lyre, & le bruyant eſſain*
*Des Abeilles s'arreſte au tin-tin de l'airain.*
*Hé, que ne peut le chant? veu que meſme il cõmande*
*A l'Eſprit donne-eſprit: veu qu'il fait qu'il deſcende*
*Dans l'ame d'vn Prophete: & d'vn diuin accent*
*Unit l'eſprit rauy à l'eſprit rauiſſant?*
*Veu que quand l'Eternel en ſa fureur plus grande*
*Fume, tonne, treluit : que tous ſes nerfs il bande:*
*Et que courbant le dos, & hauſſant ſes deux bras,*
*Ses foudres plus aigus il veut lancer en bas:*
*L'accord melodieux, qu'vn cœur deuot ſouſpire,*
*Deſtrempe ſes tendons, fait rendormir ſon ire,*
*Et Clemẽce aux-doux-yeux emble d'entre ſes mains*
*Le ſupplice enſouffré des rebelles humains?*
*Mais ſi toſt qu'Heber veut de l'antique Muſique*
*Deſchiffrer, eloquent, & l'art, & la pratique,*

70-254
M. Lolie
Dec. 69

*Canan, qui du Iourdain cerche le fatal cours,*
*Passant pres la Colomne, interrompt son discours.*
*Aussi n'en puis-ie plus. La longueur du voyage*
*Que, foible, i'entrepren, me fait perdre courage.*
*Il me faut impetrer nouueau secours d'enhaut,*
*Et reculer vn peu pour faire vn plus grand saut.*

*FIN.*

EA584
D813